

THÉORIES CONTEMPORAINES DE LA MÉTAPHORE VIVE
EN LINGUISTIQUE FRANÇAISE

Christine Horne

Thèse

écrite sous la direction du Professeur Rostislav Kocourek,
du Département de français, et présentée devant la Faculté
des études supérieures comme exigence partielle pour
l'obtention du grade de Ph.D.
de l'Université Dalhousie

Submitted in partial fulfilment of the requirements
for the Ph.D. degree

at

Dalhousie University
Halifax, Nova Scotia

October 1996

© Copyright by Christine Horne, 1996



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-24777-5

Canada

Table des matières

Abstract		viii
Résumé		ix
Remerciements		x
1	Introduction	1
2	La Grammaire de la métaphore	17
2.1	Irène Tamba-Mecz	18
2.1.1	Sens figuré et rhétorique classique	18
2.1.2	Définition de <i>sens figuré</i>	22
2.1.3	Corpus et délimitation du sens figuré	26
2.1.3.1	Choix des exemples	26
2.1.3.2	Etendue de la figure	28
2.1.3.3	Figure, métaphore et comparaison	29
2.1.3.4	Rôle de l'intuition	32
2.1.3.5	Figure et changement de sens	34
2.1.4	Description formelle des figures	35
2.1.4.1	Structure de la description	36
2.1.4.2	Critique des classifications grammaticales	36
2.1.4.3	Les figures verbales	38
2.1.4.4	Les figures nominales	46
2.1.5	Aspects structurels des expressions figurées	57
2.1.5.1	Synonymie et homonymie syntaxiques	58
2.1.5.2	Constantes des énoncés figurés	60
2.1.5.3	Jonction anaphorique	68
2.1.5.4	Description syntaxique des figures	68
2.1.6	Les trois types de sens figuré	71
2.1.6.1	Sens figuré intensif hyperbolique	72
2.1.6.2	Sens figuré intensif paradoxal	75
2.1.6.3	Sens figuré de ressemblance	76
2.2	Joëlle Tamine	77
2.2.1	Vers une analyse linguistique de la métaphore	77
2.2.2	Objectifs de l'étude	79
2.2.3	Démarches méthodologiques	81
2.2.3.1	Le corpus	81

2.2.3.2	La délimitation des tropes	84
2.2.4	Délimitation des termes	90
2.2.4.1	Terme métaphorique	91
2.2.4.2	Terme propre	91
2.2.4.2.1	Le terme propre syntagmatique	92
2.2.4.2.2	Le terme propre paradigmatique	92
2.2.4.2.3	Terme propre et rapport: métaphorique	93
2.2.5	Interprétation de la métaphore	94
2.2.5.1	Interprétation et sémantisme du terme	94
2.2.5.2	La pluralité de la métaphore	97
2.2.6	Métaphore et référent	98
2.2.6.1	Signe et chose	99
2.2.6.2	Critique de Richards	100
2.2.6.3	Référence et sémantique	101
2.2.7	Description syntactique des métaphores	104
2.2.7.1	Influence de Christine Brooke-Rose	104
2.2.7.2	Les métaphores à pivot verbal	106
2.2.7.3	Le cadre en être	113
2.2.7.4	Les métaphores appositives	118
2.2.7.5	Les métaphores en de	122
2.2.8	Les limites d'une approche grammaticale	128

3 La Sémantique de la métaphore 132

3.1	Michel Le Guern	132
3.1.1	Métaphore et métonymie chez Le Guern	132
3.1.1.2	La thèse de Roman Jakobson	138
3.1.2	La définition de la métaphore	142
3.1.2.1	Une formulation synthétique	143
3.1.2.2	Métaphore et sémème	144
3.1.2.3	Sémème et référent	148
3.1.3	La grammataire de la métaphore	153
3.1.3.1	Rôle secondaire de la grammataire	153
3.1.3.2	Le substantif	154
3.1.3.3	L'adjectif	155
3.1.3.4	Le verbe	155
3.1.4	Le rôle de l'isotopie	158
3.1.4.1	Isotopie et incompatibilité sémantique	158
3.1.4.2	Isotopie et sens propre	160
3.1.4.3	Fonction distinctive de l'isotopie	161
3.1.5	La composante référentielle	162
3.1.5.1	Métaphore et métonymie	162
3.1.5.2	Comparaison et similitude	164

3.1.5.3	Métonymie et référent	165
3.1.5.4	Métaphore et symbole	171
3.1.6	La traduction des figures	177
3.1.6.1	La traduction du symbole	178
3.1.6.2	La traduction de la métaphore	178
3.1.7	L'analyse sémantique	183
3.1.7.1	Réseau métaphorique et polysémie	183
3.1.7.2	Métaphore et comparaison	190
3.1.7.3	L'analyse sémique de la métaphore	194
3.2	Albert Henry	197
3.2.1	Métaphore et métonymie	197
3.2.1.1	Contiguïté et analogie	199
3.2.1.2	Métonymie et synecdoque	200
3.2.2	Définition du sème	202
3.2.3	Champ sémique et champ associatif	206
3.2.4	La métaphore	207
3.2.4.1	Critique de Ullmann	208
3.2.4.2	Sémantisme inhérent et interprétation	210
3.2.4.3	La thèse de Richards	212
3.2.4.4	Le rapport entre métonymie et métaphore	216
3.2.4.5	Le mécanisme créateur de la métaphore	220
3.2.5	Les formes de la métaphore	227
4	L'Épistémologie de la métaphore	232
4.1	Paul Ricoeur	233
4.1.1	Le lieu de la métaphore	233
4.1.1.2	Du mot au discours	235
4.1.2	Mot et métaphore	237
4.1.3	Entre la sémantique et la sémiotique	241
4.1.4	Métaphore et rhétorique	246
4.1.5	Le paradoxe de la ressemblance	248
4.1.6	La dimension référentielle	250
4.1.7	Le discours philosophique	251
4.2	Jean Molino	253

4.2.1	Deux perspectives de la métaphore	253
4.2.2	Le problème de la définition	254
4.2.3	Les axes de variation	259
4.2.3.1	Sens propre et sens figuré	259
4.2.3.2	Métaphore généralisée et métaphore restreinte	261
4.2.3.3	Mot et discours	262
4.2.3.4	Sens direct et sens caché	263
4.2.3.5	Rapport de ressemblance et rapport abstrait	264
4.2.4	L'histoire de la métaphore	265
4.2.5	La valorisation de la métaphore	270
4.2.6	Vers une rhétorique comparée	276
4.2.7	La métaphore dans les théories scientifiques	280
5	Conclusions: Le Processus de la métaphore	289
5.1	Le problème du mot	291
5.1.1	Sens propre et sens figuré	292
5.1.2	L'ouverture métaphorique du lexème	294
5.1.3	Polysémie et métaphore	296
5.2	Le référent revisité	298
5.2.1	Similarité et référent	298
5.2.2	Métaphore et le signe saussurien	301
5.3	Vers une théorie contextuelle de la métaphore	301
5.3.1	Importance de théorie interactionnelle	302
5.3.2	Isotopie et réseau métaphorique	303
5.3.3	«Une nuit de noces»: aspects textuels de la métaphore	306

Abstract

The purpose of this thesis is to study contemporary linguistic theories of metaphor. The significant number of books and articles on metaphor which have appeared in recent years attests to the importance and vitality of this type of figurative language. No longer considered to be the exclusive property of rhetoric and stylistics, metaphor frequently plays a key role in the cognitive sciences (linguistics, psychology, pedagogy, computer science), as well as in philosophy, semiotics, pragmatics, hermeneutics, and in the "pure" sciences. Ultimately, however, metaphor is a linguistic construct, and as a feature of language, it is universal in scope and reaches all levels of discourse. Therefore, the theoretical analysis of metaphor belongs primarily to linguistic study. The grammatical, semantic and epistemological dimensions of metaphor are examined within the framework of theories proposed by Irène Tamba-Mecz, Joëlle Tamine, Michel Le Guern, Albert Henry, Paul Ricoeur and Jean Molino. Metaphor makes full use of the grammatical resources of language, and involves the presence of a lexeme which appears to be semantically incompatible with its context. However, metaphor cannot be explained in either purely grammatical or lexical terms, nor can it be seen simply as the linguistic expression of similarities shared by extra-linguistic referents, because metaphor is grounded in the semantic structure of language. Finally, the concept of contextuality is essential to the theory of metaphor, since a metaphor cannot be recognized as such, or interpreted independently of its textual or discursive context.

Résumé

Le but visé par cette étude est d'examiner les diverses dimensions des théories linguistiques contemporaines de la métaphore vive. La publication au cours de ces dernières années de nombreux livres et articles consacrés à la métaphore atteste l'importance de celle-ci, ainsi que l'intérêt vif et profond qu'elle suscite depuis très longtemps. En effet, loin d'être la chasse gardée de la rhétorique et de la stylistique, l'étude de la métaphore s'avère pertinente pour les sciences cognitives (linguistique, psychologie, pédagogie, informatique), pour la philosophie, la sémiotique, la pragmatique, l'herméneutique et pour les sciences dites «pures». Mais au fond la métaphore est un phénomène langagier, et de ce fait, l'analyse théorique de la métaphore appartient à la linguistique. En tant que phénomène linguistique, la métaphore est universelle et touche tous les niveaux de langue. Sont examinés dans cette étude les aspects grammaticaux, sémantiques et épistémologiques de la métaphore selon Irène Tamba-Mecz, Joëlle Tamine, Michel Le Guern, Albert Henry, Paul Ricoeur et Jean Molino. Est révélé par la suite son caractère profondément synthétique, contextuel et non paradigmatique. La métaphore exploite les ressources grammaticales de la langue et elle met toujours en relief un lexème qui se présente comme un emploi insolite. Mais ni la grammaire, ni la sémantique lexicale, ni la description des similarités entre référents extra-linguistiques ne permettent de décrire d'une façon adéquate la métaphore vive, qui relève de la structure sémantique de la langue. La notion de contexte est essentielle, car le seul parcours syntagmatique textuel ou discursif permet de reconnaître et d'interpréter une métaphore.

Remerciements

Je tiens à offrir tout d'abord au professeur Rostislav Kocourek mes très sincères remerciements de l'appui qu'il m'a toujours accordé et de tout le riche savoir qu'il a bien voulu me communiquer. Au professeur W. Terrence Gordon j'exprime toute ma reconnaissance. Je le remercie vivement de sa générosité constante et de la confiance qu'il a toujours eu la bonté de témoigner à mon égard.

Je désire remercier aussi le professeur Henry Schogt de l'université de Toronto, Patricia De Méo, B. Edward Gesner et Irène Oore. Ils ont tous étudié ma thèse avec la patience qui leur est habituelle et leurs suggestions et conseils ont enrichi et approfondi mon travail. Je remercie aussi Michael Bishop, Yvonne Landry, Natalie Wood, Nina Butlin et Lise Lapierre.

Je suis également reconnaissante à l'université Dalhousie et au Conseil de recherches en sciences humaines de l'appui financier qu'ils m'ont accordé à divers moments de mon projet.

Ma reconnaissance va surtout à ma famille et à mes amis qui m'ont encouragée pendant les années de mes études de troisième cycle.

La métaphore est un phénomène linguistique universel qui concerne tous les aspects de la langue. Étudiée, analysée, disséquée depuis plus de deux mille ans, elle garde son côté énigmatique, elle fascine toujours. La prolifération des théories et des études de la métaphore ont enrichi d'une manière importante notre compréhension du sens figuré, mais on n'a pas encore tout dit.

Quelle est la véritable nature de la métaphore? Est-elle limitée à l'expression langagière, discursive et textuelle, ou peut-elle parfois rejoindre la réalité non linguistique, pour signifier sans mots? Y a-t-il donc une différence entre métaphore et symbole? Et le mécanisme métaphorique met-il en jeu un rapport de similarité entre deux choses ou une analogie sémantico-conceptuelle produite par le processus métaphorique lui-même? Enfin, comment la métaphore fonctionne-t-elle? Quels sont les mécanismes propres au phénomène de la métaphorisation qui lui prêtent son caractère de synthèse, d'imprévisibilité, d'ouverture? Ce sont des questions fondamentales relevant du champ de l'analyse

théorique de la métaphore auxquelles je tâcherai de répondre dans la présente étude.

Compte tenu de l'abondance des articles et ouvrages traitant de la métaphore, il ne serait pas étonnant d'entendre la question «Pourquoi consacrer encore une étude à la métaphore?». Mais on se rend aisément compte du fait que la multiplicité des conceptions et des définitions de la métaphore, mécanisme langagier dont tous les locuteurs se servent sans même y réfléchir, a entraîné une certaine confusion.

Tout en appréciant cette richesse, il faut tâcher de démêler les fils entrelacés des nombreuses conceptions et théories qui se complètent pourtant à bien des égards, sans que cela soit évident d'un premier coup d'oeil. De fait, il devient de plus en plus nécessaire d'harmoniser les définitions diverses de la métaphore, de rendre plus accessibles les nouvelles observations, souvent perspicaces et éclairantes, et de contourner le piège des terminologies trop ambiguës et trop imprécises.

Ainsi, je me propose d'examiner les théories contemporaines de la métaphore en analysant des exemples de la métaphore vive en prose à la lumière de ces théories. Pour ce faire, j'ai identifié six linguistes

contemporains d'expression française qui ont contribué d'une manière importante au domaine théorique de la métaphore. Irène Tamba-Mecz et Joëlle Tamine s'intéressent principalement à la dimension **grammaticale** de la métaphore. Michel Le Guern et Albert Henry étudient les complexités de la dimension **sémantique** de la métaphore. Paul Ricoeur examine l'évolution des théories de la métaphore et leurs connexions avec la philosophie, tandis que Molino, s'intéressant également à l'histoire des différentes conceptions de la métaphore et à ce qu'elles ont en commun, s'interroge sur le rôle de la métaphore dans les théories scientifiques. Il s'agit là, dans les deux cas, de ce qu'on pourrait appeler la dimension **épistémologique** de la métaphore.

Avant, cependant, d'entamer l'analyse de ces six points de vue contemporains, il serait utile de réfléchir à la définition du terme de *métaphore*, car la définition même de ce terme est problématique à bien des points de vue. En particulier, il y a le problème de la terminologie de la métaphore. Puisque le terme est une dénomination simple qui désigne un phénomène complexe, la métaphore est, de ce fait, analysable. Mais pour ce faire, il faut nommer ses composantes. Il est

généralement admis qu'une métaphore implique la mise en relation de deux éléments: deux termes, deux choses, deux idées, selon la définition en question, et que le rapport repose sur un lien analogique ou de similarité ou de ressemblance. Considérons ici quelques définitions de la métaphore.

Les dictionnaires de langue et de linguistique tendent à offrir une définition de la métaphore basée sur la conception classique, telle qu'elle a été élaborée en particulier par Aristote, et puis reprise dans les études de tropologie françaises, notamment celles de Dumarsais et de Fontanier. La vue classique, on le sait, insiste sur les notions de la substitution d'un terme à un autre, la représentation des idées dites «abstraites» par des idées «concrètes» et l'expression d'une similarité supposée entre deux «choses» ou deux idées; c'est la notion de la «comparaison abrégée».

Ainsi, Jean Dubois et al., dans le *Dictionnaire de linguistique* affirment que,

En grammaire traditionnelle, la métaphore consiste dans l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite, en l'absence de tout élément introduisant formellement une comparaison.

Dans leur *Dictionnaire de didactique des langues*, Galisson et Coste identifient deux types de métaphore, la

métaphore «en rhétorique» et la métaphore définie selon son sens «général». Pour ce qui est du premier type, les auteurs évoquent, eux aussi, la conception classique:

figure modifiant le sens des mots, ou trope; substitution d'un terme par un autre visant à souligner ou à établir un rapport d'équivalence entre le terme substitué et le terme qu'il remplace. Ex.: *rose* pour *jeune fille*.

Les auteurs ajoutent que le terme de *métaphore*, entendu dans un sens général, signifie «toute relation analogique» y comprises la comparaison et l'image.

Selon le *Petit Robert* la métaphore est une

Figure de rhétorique, et par. ext. [un] procédé de langage qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique, sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison.

Dans le *Trésor de la langue française*, la métaphore est définie comme une

Figure d'expression par laquelle on désigne une entité conceptuelle au moyen d'un terme qui, en langue, en signifie une autre en vertu d'une analogie entre les deux entités rapprochées et finalement fondues.

Si les dictionnaires de langue et de linguistique tendent sagement à définir la métaphore en se référant à la conception classique, voici une définition qui évoque la conception interactionnelle postulée par Ivor Armstrong Richards selon laquelle la métaphore est «a

borrowing between and intercourse of thoughts, a transaction between contexts» (1981: 94).

Toutefois, il faut se méfier de la méta-métaphore des entités conceptuelles «fondues». Dire «la demoiselle est une guêpe» (cf. Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* :98), ce n'est évidemment pas imaginer un être qui est mi-jeune fille, mi-insecte. Et c'est ici qu'il est essentiel de savoir distinguer entre *sens* et *référent*. C'est une question à laquelle on va revenir.

Il est donc intéressant de remarquer que l'article sur la métaphore qui se trouve dans le *Grand Larousse de la langue française* fait appel à la notion du référent, en évoquant la définition de Roman Jakobson (1963:43-67), selon laquelle la métaphore repose sur une similarité entre deux référents figurant dans la réalité. Dans cet article on insiste également sur l'effet stylistique de de la métaphore et sur son mécanisme sémantique caractérisé par la rupture d'une isotopie (cf. Rastier 1987). Mais bien qu'on précise qu'il «serait faux de dire - comme on l'a fait - que la métaphore repose seulement sur la relation d'un mot avec son référent», en dernière analyse, selon cet article, la métaphore «repose sur une relation de similarité entre deux référents».

Pour ce qui est de ce choix en faveur de la métaphore vive en prose au lieu de la métaphore en poésie, on a bien raison de constater qu'une métaphore est une métaphore. Pourtant, si le même processus est à l'oeuvre dans les métaphores relevées dans la poésie et dans la prose, il y a des différences formelles qui s'avèrent pertinentes pour l'analyse sémantique.

Notamment, l'interprétation de la métaphore dépend du contexte dans lequel elle se trouve, tandis que la poésie ne veut pas toujours lever cette ambiguïté. L'ambiguïté ou la plurivalence voulues de la poésie, qui constituent sa valeur esthétique et sa puissance évocatrice, ne sont donc pas compatibles avec une étude qui prétend tenir compte des mécanismes linguistico-structurels de la métaphore.

«Métaphore vive» ne signifie donc pas toujours métaphore en poésie, mais il s'agit de la métaphore originale et innovatrice. Ce type de métaphore, on le sait, se retrouve dans la conversation la plus banale, la plus quotidienne, comme dans l'expression littéraire recherchée.

Exclues de cette étude sont les métaphores lexicales, parfois appelées métaphores *mortes*, bien que l'épithète ne convienne pas du tout, à mon sens, car

mêmes les métaphores lexicalisées ne perdent jamais tout à fait leur métaphoricité.

Il est intéressant de constater que Bernard Pottier (*Sémantique générale*, 1992) décrit plusieurs «sémantiques» parmi lesquelles on trouve la «sémantique référentielle» qui

traite des relations entre le monde, la conceptualisation et les systèmes des langues naturelles. Elle étudie le phénomène de la *désignation* des objets réels ou imaginaires et complémentirement le renvoi à des choses du monde (:20).

Cependant, il est essentiel, me semble-t-il, de décrire les mécanismes propres à la métaphorisation, à savoir ses aspects sémantiques, lexicaux et textuels, de sorte de ne pas confondre, dans une étape initiale, l'univers clos de la sémantique et la réalité, parallèle mais extérieure, du monde extra-linguistique. C'est ce qui nous permet d'affirmer que le monde des choses est extrinsèque à la métaphore, qui sert néanmoins à le décrire.

De ce fait, il est intéressant de constater qu'il y a même des conceptions quelque peu anti-linguistiques de la métaphore. Ainsi, on trouve dans la *International Encyclopedia of Linguistics* (1992) deux articles consacrés à la métaphore, «Metaphor and Semantics» et «Metaphor in Literature», où la langue est reléguée à une

position inférieure par rapport au «système conceptuel». Voilà donc un point de vue qui rejoint, malgré ses apparences de définition «moderne», celui de la rhétorique classique, selon lequel la figure n'est que le «vêtement» de la pensée:

Traditionally, metaphor has been viewed as characteristic of language as opposed to thought [...] it has become clear that everyday language is thoroughly suffused with metaphor and that the proper locus of metaphor is in our conceptual system - where it plays a major role in characterizing the structure of abstract concepts, permitting us to understand the logic of more concrete concepts. *Metaphor is secondarily reflected in language, where metaphorical linguistic expressions reflect metaphorical thought* (:417-418; italique de Ch. H.).

Mais une première question se pose: d'où viennent, finalement, ces «conceptual systems» sinon de l'organisation du système qu'est la langue? A la rigueur, un locuteur croit percevoir des ressemblances quand il se sert d'une structure langagière métaphorique, mais ces métaphores seront conditionnées par la structure lexicale et sémantique de la langue, qui sera différente de la structure lexico-sémantique d'une autre langue. Je suis donc portée à croire que, en effet, c'est la langue qui crée, définit et délimite les concepts qui s'expriment en langue, et ces expressions linguistiques peuvent souvent engendrer d'autres expressions, créatrices à leur tour de nouveaux concepts. Ce n'est

pas le concept qui préexiste à la langue; c'est la langue qui crée le concept.

Autrement, comment expliquer le fait que les différentes langues ont des concepts différents? On n'a qu'à évoquer la thèse de Saussure selon laquelle la langue consiste non en un rapport reliant un nom et une chose, mais un signifiant et un signifié. Or, Henry Schogt reprend (1976:22) cette notion saussurienne et évoque le concept du nombre, étroitement lié à la grammaire: il y a des langues qui opposent /singulier/ et /pluriel/ et d'autres langues dans lesquelles il y a une troisième catégorie, celle du /duel/, ce qui modifie le sens de *pluriel*:

dans les langues qui ont à côté du singulier et du pluriel un duel, le pluriel indique 'plus de deux'. Si le duel ne figure pas dans l'inventaire des catégories de nombre, le pluriel prend le sens du 'plus d'un'.

Il s'agit là d'un exemple du rapport intime entre concept et langue.

Il va de soi que les concepts varient d'une culture à une autre parce qu'ils sont créés afin de répondre aux besoins de la communication, mais on voit difficilement comment les «concepts purs» (cf. Jean Molino 1979), découpés, délimités, détachés les uns des autres peuvent exister en dehors d'un système linguistique.

D'après l'article intitulé «Metaphor and Semantics» (*International Encyclopedia of Linguistics* :418), chaque métaphore «is a structural mapping from one conceptual domain to another». Comme si les «domaines conceptuels» étaient des réalités absolues, préexistant à l'expression linguistique, au lieu d'être des *construits*, modifiés et transmis par la langue.

Considérons le titre *Women, Fire and Dangerous Things* d'un ouvrage par George Lakoff. Ce linguiste explique:

the title of this book was inspired by the Australian aboriginal language Dyrbal, which has a category, *balan*, that actually includes women, fire, and dangerous things [...] This is not simply a matter of categorization by common properties (1987:5).

Aussi Lakoff souligne-t-il le rapport intime et hermétique entre le concept et la langue (voir également Eleanor Rosch qui, avec la notion de *prototype theory*, examine les connexions entre la catégorisation et les processus cognitifs).

Mais revenons à nos métaphores. On verra que les rapports entre métaphore et signe et entre métaphore et référent seront pertinents pour cette discussion des mécanismes du processus métaphorique. On affirme d'abord que l'étude de la métaphore appartient à l'étude de la

langue, ce que la plupart des théoriciens français ont bien vu.

Ainsi, Gérard Genette replace la taxinomie des figures de la rhétorique classique dans le cadre de l'analyse syntaxique afin d'identifier les différentes formes syntaxiques renfermant le mécanisme d'*assimilation* qui caractérisent les figures d'analogie.

Françoise Douay-Soublin, elle aussi, fait commencer l'analyse de la métaphore par la grammaire. Cette linguiste démontre qu'une analyse syntaxique rigoureuse permet de voir qu'il est impossible de réduire tous les énoncés figurés de comparaison à un seul type canonique par une «opération syntaxique d'effacement» (1971, 1979), et de la sorte, affirme l'existence d'un critère formel permettant de distinguer entre métaphore et comparaison.

Ainsi, l'exemple suivant (1971:105-107)

«Mais la tristesse monte en moi comme une mer»,
révèle que parfois la comparaison («comme une mer») ne peut pas être transformée en métaphore. C'est une observation bien intéressante, me semble-t-il; on peut modifier l'énoncé syntaxiquement, mais dire «une mer de tristesse monte en moi» est-ce signifier la même chose que «la tristesse monte en moi comme une mer (monte)»? Or, seule l'analyse sémantique permet de répondre à une telle question.

Aussi peut-on affirmer que la métaphore concerne, au fond, le sens, c'est-à-dire, la substance sémantique de la langue. Et, en effet, on constate que dans l'exemple de Douay-Soublin, le noeud de la comparaison n'est pas entre mer et tristesse, mais dans le processus de monter: entre la mer montante et la «marée montante» de la tristesse. Ainsi est dévoilée la vraie métaphore: la tristesse n'est pas une mer, mais une marée. Pour l'énonciateur de la métaphore, la tristesse est non seulement une marée, mais une marée montante. Or, là encore, d'un point de vue sémantique, la métaphore n'est pas aussi «triste» (on va employer le terme *dysphorique*, contraire d'*euphorique*, au sens d'A. J. Greimas) qu'une première lecture laisse entendre. Et cela puisque la structure sémantique du sémème /marée/ (j'emploie *sémème* dans le sens d'*acception*, toujours à l'instar de Greimas), contient le sème de «monter» mais également celui de «descendre». C'est dire que «la tristesse monte en moi comme une mer» évoque une tristesse profonde et puissante, mais c'est une émotion en mouvement, en flux. Encore là, l'interprétation peut continuer dans plusieurs sens. D'après une interprétation plutôt optimiste, la tristesse ne va pas durer; selon une interprétation nettement moins rassurante, elle va monter et descendre, et continuer ainsi pour toujours.

Du moment que la métaphore se décrit au sein de la sémantique, on est en mesure d'apprécier davantage la conception de Greimas et Courtés (1979) :

le lexème métaphorique se présente comme une virtualité de lectures multiples, mais suspendues par la discipline discursive, tout en provoquant un effet de sens de «richesse» ou d'«épaisseur» sémantiques.

Les notions de «lectures multiples» et de «discipline discursive» seront à examiner plus loin à la lumière de leur fonction dans une théorie sémantico-textuelle de la métaphore.

Cette définition profondément sémantique de Greimas et Courtés (on est bien loin d'une conception classique attribuant la métaphore à un jeu de substitution paradigmatic ou à une expression de similarités) me ramène au problème de la terminologie.

L'intuition permet d'affirmer qu'il s'agit d'une mise en relation de deux éléments, mais quels sont ces éléments? La rhétorique classique parle du «terme propre» et du «terme figuré». Mais cette dichotomie est elle-même problématique: que veut dire «sens propre»? Compte tenu de la polysémie, posée comme principe universel du langage, la notion est peu satisfaisante. Richards, voulant résoudre le problème de ce qu'il a appelé «the Proper Meaning Superstition» (1981; cf. également Ogden et Richards 1994), a proposé les termes,

maintenant célèbres, de *tenor* et *vehicle*. Ces termes mettent en valeur le caractère interactif de la métaphore, mais ne correspondent pas à des notions sémantiques rigoureusement définissables.

Ainsi, je me propose d'introduire le terme de *métaphorème* pour remplacer le «terme métaphorique» qui correspond à peu près au «terme figuré» d'une analyse paradigmatic de la métaphore. Le *métaphorème* n'est donc pas un mot «détourné» de son sens dit «habituel» (et quel est le sens «habituel» de *tour*, par exemple, ou de l'anglais *spring*?), mais un lexème qui vient rompre l'isotopie d'un texte ou d'un discours. L'isotopie, on le sait (Greimas 1986, Rastier 1987), est la cohérence d'un parcours discursif ou textuel; selon la définition de Rastier (1987:274), c'est «l'effet de récurrence syntagmatique d'un même sème». Le concept de *métaphorème* est donc étroitement lié à celui de contexte (syntagmatique, c'est-à-dire langagier et non extra-linguistique), toutefois en gardant son sens d'*unité*, ce qui le rapproche du paradigme terminologique de la sémantique structurale: *sème* (d'après *phonème*, *graphème*, *monème*, etc.), *sémème*, *classème* et ainsi de suite.

Le *métaphorème* se définit donc comme un lexème étranger au contexte linguistico-discursif qui rompt l'isotopie sémantique et signale la nécessité d'une

interprétation métaphorique. Un rapport analogique est le résultat (et non la cause, comme le veulent les définitions classiques).

Mais l'existence d'un métaphorème implique l'existence également d'un lexème sémantiquement compatible avec l'isotopie et qui pourrait se trouver à la place du métaphorème, ou bien, être présent dans le texte à côté du métaphorème. Puisqu'il s'agit d'un lexème s'intégrant dans le mouvement sémantique et logique du texte, je me propose de le nommer l'*isosémème* (d'après l'*isosémie* de Rastier). D'un point de vue paradigmatique, l'*isosémème* se rapproche du «terme propre». Mais le terme d'*isosémème* met en jeu le rôle du contexte dans l'interprétation d'un lexème, et non sa définition lexicographique ou les attributs «réels» du référent qu'il désigne.

On verra que la métaphore est, en fin de compte, un processus foncièrement sémantique, et que le processus de la métaphorisation, loin d'être l'ornement de style superficiel de la thèse classique, fait partie intégrante de tous les types de discours.

2 LA GRAMMAIRE DE LA MÉTAPHORE

Irène Tamba-Mecz et Joëlle Tamine

L'étude des aspects grammaticaux de la métaphore commence avec Christine Brooke-Rose dans son célèbre ouvrage *A Grammar of Metaphor* (1958). L'ambition de Brooke-Rose était d'étudier d'une manière objective et systématique les mécanismes syntaxiques mis en jeu par les métaphores, et par la suite, de remplacer la description intuitive et subjective de la métaphore par une analyse linguistique formelle. Cette approche nouvelle a inspiré les linguistes Joëlle Tamine et, à un moindre degré, Tamba-Mecz. La première partie de ce chapitre est consacrée à la théorie de Tamba-Mecz qui tâche d'aller beaucoup plus loin qu'une simple description grammaticale du sens figuré. Mais dans les deux cas, le point de départ est une taxinomie de la métaphore basée sur les parties du discours.

Il s'agit d'une approche qui consiste essentiellement à superposer l'analyse grammaticale rigoureuse à la rhétorique classique, et qui se

caractérise par une dévalorisation de l'aspect sémantique de la métaphore.

2.1 Irène Tamba-Mecz

2.1.1 Sens figuré et rhétorique classique

Parmi les diverses théories contemporaines de la métaphorisation, la thèse de Tamba-Mecz représente une perspective originale et complexe. Elle tient, d'une part, à démontrer que l'étude des figures appartient essentiellement à la linguistique, mais d'autre part, que ces figures ne s'expliquent pas par des critères exclusivement langagiers; qu'il faut éviter les pièges conceptuels et définitoires de la rhétorique classique, mais qu'il est nécessaire de tenir compte dans une théorie moderne des intuitions anciennes que les rhéteurs classiques ne savaient pas exploiter.

Ainsi s'établit chez Tamba-Mecz une position ferme où elle refuse de se laisser séduire par une approche plus conventionnelle. Elle préfère considérer à distance les apports d'autrui afin de développer les observations venant de sa propre réflexion, tout en faisant entrer

dans son étude des postulats tirés des diverses écoles de pensée. Le résultat est une théorie hétéroclite, éclectique même, à l'intérieur de laquelle cependant Tamba-Mecz édifie un système nouveau.

Effectivement, cette linguiste veut faire table rase de la théorie rhétorique classique des figures et va jusqu'à rejeter sa terminologie et ses catégories. Et c'est là, en partie, où l'on reconnaît son originalité.

Elle distingue, dès le début, deux approches générales envers le sens figuré: ce qu'elle appelle la conception tropologique et ce qu'elle appelle la conception relationnelle. La conception tropologique, qu'elle rejette vivement, situe le sens figuré à l'intérieur d'un seul vocable et ne tient pas compte du contexte d'une expression figurée. Or, c'est le contexte, selon Tamba-Mecz, qui déclenche la figure. Elle caractérise comme tropologiques la théorie des rhéteurs de l'époque classique ainsi que certaines théories contemporaines, telle celle de Joëlle Tamine qui expliquent le sens figuré comme un changement de sens momentané d'un terme.

L'évolution de la conception relationnelle des figures signifie pour Tamba-Mecz que «le principe de changement de sens d'un seul mot cède ainsi la place à celui d'une signification figurée attachée à une combinaison lexico-syntaxique» (1981:25). Il s'agit de considérer, non le seul sémantisme du terme employé figurativement, mais également les rapports sémantiques et conceptuels qui lient ce terme aux autres de l'énoncé au moyen de la syntaxe.

Ainsi se trouvent nettement écartées de l'analyse les notions de substitution d'un terme à un autre et de changement du sens d'un mot dans le discours. Un tel point de vue ambivalent par rapport au rôle de la sémantique dans les figures fait que Tamba-Mecz recourt à la notion de référentialité; c'est-à-dire que le point de repère de tout sens figuré est un référent quelconque, et introduit de la sorte une dimension pragmatique dans sa théorie.

Il convient d'indiquer ce que Tamba-Mecz entend par *sens figuré*, expression dont elle se sert afin d'éviter les désignations classiques. Dans son ouvrage intitulé *Le Sens figuré: Vers une théorie de l'énonciation*

figurative (1981), Tamba-Mecz explique pourquoi elle choisit *sens figuré* comme dénomination générale.

Une série d'exclusions successives, de «raisons négatives» a mené à la sélection de *figure* et donc de *sens figuré*:

La dénomination de trope nous a paru à rejeter, parce que les principes de substitution et de changement de sens d'un mot dans le discours violent les définitions les plus élémentaires de la sémiotique et, en particulier, celle du signe linguistique (1981:28).

Les différences entre le sens sémiotique et le sens sémantique d'une expression langagière sont relativement importantes pour la thèse de Tamba-Mecz et seront étudiées plus loin. Clairement, le terme de trope serait un choix peu heureux, en raison de son association pour cette linguiste à une perspective purement lexicale et paradigmatique de la figure, ce qui est complètement contraire à sa conception.

Tamba-Mecz évite également d'employer les termes de *métaphore* et de *métonymie* «à cause de leur polysémie et de leur ambiguïté» (ibid.), aussi bien que le terme d'*image*, qu'elle apprécie en raison de son rapport avec l'imagination, notion qui joue un rôle important dans sa conception de la figure, mais terme qu'elle trouve incompatible avec les paramètres essentiellement

linguistiques qui définissent sa perspective. Quant à *métaphore* et *métonymie*, il convient d'ajouter que ces termes semblent évoquer pour Tamba-Mecz des catégories qu'elle remet en question. Et pour cause. On verra que Tamba-Mecz voit dans les emplois figurés de son corpus des rapports sémantiques, notionnels et logiques qui ne correspondent pas, selon elle, aux définitions des figures classiques.

2.1.2 Définition de *sens figuré*

Ayant éliminé les appellations qui ne lui conviennent pas, Tamba-Mecz retient *figure* et *sens figuré*, qu'elle semble employer de façon interchangeable. Elle définit *figure* comme: «tout énoncé caractérisé par la propriété sémantique d'évoquer une signification figurée» (1981:28). Elle donne à travers son ouvrage des définitions successives que nous examinerons au fur et à mesure que nous discuterons des diverses composantes de cette théorie. Cependant, cette définition initiale, malgré son caractère tautologique, révèle que la figure se définit, chez cette linguiste, tout d'abord comme un phénomène atteignant la sémantique. En plus, Tamba-Mecz, en spécifiant que le sens figuré s'effectue au niveau de l'énoncé, affirme qu'un mot seul ne constitue jamais une

figure, du moins sur le plan synchronique, la figure lexicalisée étant à distinguer de la figure vive.

Pour ce qui est de la distinction entre figure vive et figure lexicalisée, cette dernière n'a pas d'intérêt pour la théorie de Tamba-Mecz qui s'intéresse à étudier les mécanismes structuraux des expressions figurées impliquant la combinaison de termes sur l'axe syntagmatique. Or, une figure lexicalisée, bien qu'elle doive son existence à une figure vive originelle, se comporte sur le plan syntagmatique comme toute autre unité lexicale polysémique. Cette remarque explique également pourquoi Madame Tamba-Mecz se limite à une étude synchronique.

Il s'agit donc d'un emploi du langage; seuls les énoncés, composés d'unités lexicales, sont susceptibles d'engendrer une signification figurée. Ainsi Tamba-Mecz exclut-elle de sa définition tout phénomène symbolique non langagier, ce qui est conforme à la distinction que font d'autres linguistes contemporains, tels que Joëlle Tamine. Tamba-Mecz distingue «deux systèmes d'organisation sémantiques réguliers d'où procèdent deux modes d'expression» (1981:29) qu'elle identifie comme le propre et le figuré. Voilà donc une conception qui admet un mode naturel figuré, ce qui élimine toute théorie ornementale des figures, ainsi que celles qui présentent

la figure comme un écart, un emploi déviant ou impropre d'une expression linguistique dite normale.

Pourtant, affirmer qu'une figure est un type d'énoncé qui évoque une signification ne nous dit pas ce que c'est qu'une signification figurée, ni ce qu'est une figure. Tamba-Mecz précise davantage:

le sens figuré s'avère donc être un sens relationnel synthétique, résultant de la combinaison d'au moins deux unités lexicales engagées dans un cadre syntaxique défini et se rattachant à une situation énonciative déterminée (1981:31-32).

Cette remarque de Tamba-Mecz résume en effet les éléments essentiels de sa théorie. On constate donc que la figure se définit d'abord par le sens et non par la forme linguistique, qu'elle implique la présence d'au moins deux termes, quoique Tamba-Mecz évoque des figures qui contiennent plus de deux termes, et qu'une construction syntaxique sert à relier ces termes. Jusqu'ici on reconnaît les composantes sémantique, lexicale et syntaxique qui caractérisent évidemment tout énoncé. Pourtant, ces trois composantes linguistiques ne suffisent pas, d'après la thèse de Tamba-Mecz, à décrire l'énoncé figuré; il devient nécessaire de sortir des confins du langage afin d'identifier les composantes énonciative et référentielle. On est donc entré dans le domaine de la pragmatique, ce qui nous éloigne d'une

description purement linguistique du sens figuré. En effet, au lieu de voir la langue et la réalité extralinguistique comme deux systèmes essentiellement clos mais parallèles, Tamba-Mecz semble croire qu'il y a une interpénétration profonde entre les deux, si bien qu'il lui est impossible de décrire une figure en termes de l'un sans évoquer l'autre.

On finit cependant par découvrir pourquoi elle tient à imbriquer ces deux systèmes. Puisque sa thèse n'admet pas de changement de sens à l'intérieur d'un mot lors d'un emploi discursif, il devient essentiel d'identifier «l'objet» auquel renvoie la figure. Une des conclusions qui se dégagent de cette observation est qu'une signification figurée ne peut pas être expliquée exclusivement par la sémantique ou par la syntaxe.

Toujours est-il qu'une figure implique une structure interne, un réseau de rapports entre les divers éléments qui n'apparaissent pas sur le plan formel. Ainsi Tamba-Mecz affirme-t-elle que «la simple juxtaposition de deux mots ne saurait aboutir à une signification figurée» (ibid.), comme on pourrait le croire. C'est dire que le sens figuré repose sur une construction lexicale et syntaxique qui lui sert de support, mais cette structure formelle, aussi essentielle qu'elle soit, ne constitue pas le sens figuré. C'est la relation logico-syntaxique

qu'expriment les divers éléments lexicaux et syntaxiques de l'énoncé qui produit une figure.

2.1.3 Corpus et délimitation du sens figuré

Il convient maintenant d'examiner la nature du corpus sur lequel Madame Tamba-Mecz base ses analyses, ainsi que le rapport qui existe entre ce qu'elle envisage en tant que sens figuré et la métaphore qui fait l'objet particulier de la présente étude.

2.1.3.1 Choix des exemples

Tamba-Mecz a établi un corpus de trois mille exemples empruntés à des oeuvres littéraires en prose, et en particulier, romanesques. Puisque les figures varient selon les époques, les variantes stylistiques individuelles et leur fonction, Tamba-Mecz a voulu éviter de compliquer inutilement son étude et donc s'est limitée à des oeuvres du vingtième siècle afin de pouvoir travailler «sur des données aussi simples et homogènes que possible» (1981:16). Clairement, elle s'intéresse à la structure linguistique des figures plutôt qu'à leur aspect littéraire ou leurs rapports avec les auteurs.

Tamba-Mecz a écarté de son corpus les figures tirées de la poésie, car l'identification, la classification et l'analyse des figures en prose posent parfois déjà des difficultés, si bien que Tamba-Mecz affirme, au sujet des figures poétiques, que «leur densité, leur imbrication à des éléments stylistiques connexes, ou leur élaboration très poussée, risqueraient de compliquer inutilement l'observation des phénomènes que nous nous proposons de décrire» (ibid.).

D'ailleurs, les figures en prose, à la différence de la poésie en général et à des exceptions près, s'installent déjà dans une cohérence syntagmatique qui permet de déceler leur sens. Or, puisque le contexte plus ou moins étendu qui accompagne la figure occupe une place importante, sinon essentielle dans la théorie de Tamba-Mecz, la prose lui convient évidemment beaucoup mieux que la poésie.

Il est intéressant de comparer sur ce point la thèse de Tamba-Mecz avec celle de Joëlle Tamine qui, elle, préférant se concentrer sur la description syntaxique des figures et attribuant la figure au sens du vocable, a choisi surtout des exemples poétiques. Le système de Tamba-Mecz lui permet d'observer certaines structures récurrentes au niveau du sens figuré à l'intérieur d'un corpus homogène mais varié et non limité à un seul auteur

ou à une seule oeuvre. Quant aux auteurs choisis, la liste de Tamba-Mecz comprend Louis Aragon, Jacques Audiberti, Henri Bosco, Albert Camus, Louis-Ferdinand Céline, Colette, Julien Gracq, Nathalie Sarraute et Jean-Paul Sartre. Tamba-Mecz analyse principalement des énoncés figurés empruntés aux oeuvres de ces romanciers.

2.1.3.2 Etendue de la figure

L'unité de la figure chez Tamba-Mecz n'est jamais un lexème simple et le sens figuré n'est pas limité au cadre syntaxique. En effet, même la phrase ne contient pas forcément toute la figure, puisque cette dernière dépend, non de telle ou telle combinaison de termes, mais d'une relation notionnelle établie par les lexèmes dans une configuration syntaxique donnée. Donc, il est parfois nécessaire de repérer les éléments constitutifs d'un sens particulier à travers plusieurs phrases d'un parcours discursif particulier.

Aussi Tamba-Mecz souligne-t-elle l'importance de reconnaître dans son analyse le rôle des déterminants (appelés *prédéterminants* par cette linguiste), des pronoms et des termes ayant une fonction anaphorique ou cataphorique. Il serait utile de présenter ici un exemple de *Malicroix* de Bosco (Tamba-Mecz, 1981:76) :

D'abord une bourrasque. Elle aboya.

Le sens figuré dans cet exemple met en jeu un nom *bourrasque* et un verbe appartenant à un autre domaine conceptuel *aboya*. Bien que ces deux éléments apparaissent dans deux phrases distinctes, la figure s'étale entre les deux. Cependant, chacune de ces deux phrases, considérée indépendamment l'une de l'autre, ne comporte aucun effet figuré. C'est la cohésion conceptuelle et textuelle extra-phrastique qui joue un rôle; elle renvoie à *bourrasque* et lie ce terme au verbe *aboya*, assurant une interprétation figurée. Il s'ensuit que Tamba-Mecz, au lieu de définir des limites formelles d'une structure figurée, préfère retenir des critères définitoires qui admettent la possibilité d'une étendue assez large pour un sens figuré donné. Elle affirme qu'il faut retenir comme composantes figuratives «tout ce qui dans un énoncé est indispensable à la construction d'une telle signification» (1981:31).

2.1.3.3 Figure, métaphore et comparaison

J'ai déjà signalé que Tamba-Mecz rejette les appellations classiques de *métaphore* et de *comparaison* et jette son dévolu sur le terme *figure* comme désignation générique. En effet, en mettant de côté les termes de

métaphore et de *comparaison*, elle évite de distinguer entre ces deux. Cependant, en examinant ses nombreux exemples, on constate aussitôt qu'elle traite surtout de ce qui serait considéré comme la métaphore et parfois de la comparaison figurée. D'ailleurs, la métonymie et la synecdoque ne se trouvent pas représentées dans son corpus. Afin d'indiquer les types d'énoncés qu'elle considère comme figures, je présente les exemples suivants:

1. énoncé comportant un nom et un verbe:
«La nuit rêve» (Tamba-Mecz 1981:66, Montherlant)
2. figures nominales en asyndète:
«chiffres-insectes, chiffres-grains de sable» (:82, Colette)
3. figures nominales appositives:
«sa grande bouche, grotte d'ogre, se referma» (:101, Colette)
4. figures consistant en deux noms liés par *de*:
«le sable chaud des rêves» (:104, Brion)
5. figures consistant en une épithète:
«des banlieues fleuries de ferrailles» (:86, Camus)
6. figures adverbiales:
«incurablement généreuse» (:86, Proust)

7. figures d'identité en être:

«Il pensa que l'amour était une cocaïne» (:84, Audiberti).

Ces quelques exemples représentent des différents types d'énoncés clairement métaphoriques. Si on accepte que la métonymie repose sur un rapport de contiguïté et la synecdoque sur un rapport d'inclusion, on n'identifie ni métonymies ni synecdoques parmi les exemples étudiés par Tamba-Mecz. Les catégories que je décris ci-dessus ne reflètent pas la typologie de Tamba-Mecz, que j'examinerai plus loin. A ces exemples métaphoriques que je viens de présenter s'ajoutent des énoncés figurés comportant un outil de comparaison. Ces figures sont beaucoup moins nombreuses chez Tamba-Mecz que les métaphores qui n'ont pas d'outil explicitant un rapport d'analogie quelconque entre les éléments. On relève cependant des exemples suivants:

8. figures où le sémantisme du verbe exprime une comparaison:

«le président ressemblait à un chiffre» (:92, Audiberti)

9. Figures introduites par un outil de comparaison, par exemple comme:

«mon père mugissait comme un trombone» (:108, Céline)

«les oliviers étaient pâles comme de petites fumées» (:100, Camus).

Si, en effet, la distinction entre la métaphore et la comparaison figurée (distinction peu pertinente pour Tamba-Mecz) demeure l'un des problèmes de la théorie de la métaphorisation à l'heure actuelle, problème qu'on réexaminera plus loin, on constate tout de même que le rapport entre ces deux figures est beaucoup plus étroit que celui entre la métaphore et les autres figures telles que la métonymie ou la synecdoque. Il s'agit, peut-être, de la différence entre une figure synthétique et une figure analytique. Ce qui ne veut pas dire, cependant, que la métaphore n'est qu'une comparaison implicite. Il convient de signaler que bien que Tamba-Mecz rejette la désignation de *métaphore*, je considère comme métaphores vives la plupart des figures qu'elle analyse.

2.1.3.4 Rôle de l'intuition

Tamba-Mecz, se trouvant devant l'embarras d'identifier un phénomène avant d'entreprendre à le définir, se contente d'une démarche initiale intuitive qui lui sert de point de départ. Elle constate que si l'on compare deux énoncés, on peut identifier immédiatement l'énoncé figuré par rapport à l'autre, sans

pourtant comprendre la nature du sens figuré. Elle présente les deux phrases suivantes (1981:30) :

- a) Alors le jardin m'a souri (Sartre)
- b) Alors l'homme m'a souri.

Il s'agit de deux énoncés identiques du point de vue de la structure formelle, mais Tamba-Mecz, en substituant un nom à un autre, change complètement le type de signification dont il s'agit. Elle explique cette démarche :

Ne distinguons-nous pas spontanément ces deux énoncés et ne sommes-nous pas capable de reconnaître une figure seulement dans le premier? Nous nous contenterons, dans un premier temps, de ce mode d'appréhension tout intuitif, qui nous permet d'identifier une expression figurée, un peu comme la fièvre permet de diagnostiquer une maladie, même si l'on ignore laquelle et si l'on ne sait pas ce qu'est la fièvre (ibid.).

Aussi cette linguiste affirme-t-elle que les expressions figurées, loin d'être simplement des «ornements» ou des «écarts», représentent un mode linguistique normal, si bien que connaître une langue, c'est reconnaître, pour peu qu'un contexte suffisant soit donné, l'emploi de ce mode. Pouvant donc identifier les figures, elle se met à les analyser en détail.

2.1.3.5 Figure et changement de sens

Tamba-Mecz rejette vivement ce qu'elle appelle l'approche tropologique qui se définit, à ses yeux, surtout par un changement de sens, contextuel dans le cas de la figure vive, d'une unité lexicale. En effet, ce principe constitue l'un des éléments définitoires de sa théorie et la distingue d'autres conceptions linguistiques contemporaines. Elle affirme que:

la propriété de signifier figurément n'appartient ni aux unités lexicales, ni aux cadres syntaxiques d'une langue naturelle. Les mots que répertorie un dictionnaire possèdent l'un ou plusieurs sens virtuels stables. Mais considérés isolément, en dehors de tout énoncé, ils ne sauraient se charger d'un sens figuré original. Les constructions de la syntaxe ne sont pas davantage pourvues d'une signification figurée intrinsèque (1981:31).

Selon cette perspective, l'approche tropologique serait en conflit avec la notion saussurienne du signe linguistique, car le rapport qui lie un signifiant avec son signifié, même s'il est à l'origine arbitraire ou conventionnel, reste plus ou moins stable, si bien qu'un terme ne change pas de sens selon l'intention d'un locuteur lors d'un seul emploi discursif.

On remarque également que les expressions figurées partagent les mêmes cadres syntaxiques et exploitent les mêmes ressources que les expressions littérales, ce qui

est conforme à la conclusion de Joëlle Tamine, d'après qui la construction syntaxique seule ne permet pas d'identifier une signification figurée.

Cependant, à la différence de Joëlle Tamine qui se limite à une seule des différentes composantes de la métaphorisation, Tamba-Mecz base sa théorie sur l'imbrication des composantes syntaxique, lexicale, sémantique et référentielle. Il s'ensuit que Tamba-Mecz insiste sur le caractère synthétique et relationnel du sens figuré, puisque celui-ci découle du processus dynamique de l'activité discursive ou textuelle.

2.1.4 Description formelle des figures

Avant de décrire les différentes catégories des figures et leurs caractères particuliers, Tamba-Mecz discute d'abord des considérations morpho-syntaxiques qu'elle trouve pertinentes. Il s'agit donc d'une sorte de double typologie où elle décrit d'abord tous les cadres, les jonctions, les anaphores et d'autres mécanismes formels associés aux expressions figurées et ensuite les différents types de figures. Elle prétend qu'elle ne veut entamer la classification des figures qu'après une description systématique, c'est-à-dire, qu'elle ne veut pas créer de façon «arbitraire» de

nouvelles catégories de figures, ni accepter a priori les catégories classiques. De ce fait, elle décrit les diverses composantes et les constructions syntaxiques sans vraiment parler des mécanismes figurés qui sous-tendent ses exemples.

2.1.4.1 Structure de la description

Puisque Tamba-Mecz a l'ambition de faire une description complète du sens figuré, c'est-à-dire une description qui tient compte de toutes les composantes qu'elle considère comme essentielles, il serait utile d'examiner chacune de ces composantes. Tamba-Mecz commence par la description syntaxique des figures. Ensuite elle entreprend la description de la composante référentielle. Finalement elle traite des composantes sémantique et rhétorique, qu'elle considère comme deux aspects d'une seule catégorie. Ce n'est vraiment qu'au cours de l'examen de cette dernière catégorie qu'elle discute des différents types de signification figurée.

2.1.4.2 Critique des classifications grammaticales

Cette linguiste reconnaît l'importance de découvrir le fonctionnement grammatical du sens figuré, ce qui la

mène logiquement à étudier les figures par rapport aux différentes parties du discours. Cependant, elle critique la classification des figures basée sur les classes de mots en signalant l'approche de Christine Brooke-Rose et de Joëlle Tamine. Tamba-Mecz constate qu'une modification grammaticale d'une unité lexicale laisse intact son sémantisme, son contenu lexico-notionnel. Elle discute de la série rêve, rêver et rêveur:

On retrouve par exemple la même notion à la base du substantif *rêve*, du verbe *rêver*, et de l'adjectif *rêveur*. S'il en allait ainsi, les propriétés grammaticales n'auraient aucune incidence sur les figures et un classement de celles-ci qui en tiendrait compte s'appuierait sur un critère inadéquat (1981:66).

En effet, cette linguiste prétend que le statut grammatical d'une unité lexicale n'est qu'un de ses aspects, et pas le plus important du point de vue de l'analyse d'une figure.

D'ailleurs, il est clair que «toutes les parties du discours ne sont pas également productives en relations figurées [...] D'une manière générale seules les trois classes du substantif, du verbe et de l'adjectif sont retenues pour l'analyse des figures» (ibid.). Il serait utile d'évoquer quelques-unes des remarques que fait Tamba-Mecz à propos des différentes classes de mots et leur effet sur la signification figurée.

2.1.4.3 Les figures verbales

Tamba-Mecz constate que certains traits propres aux verbes n'ont pas d'effet sur la figure. Par exemple les modes, les temps et les changements de voix ne modifient pas les rapports notionnels et logiques des expressions figurées. Lorsque la substitution d'un verbe à un autre entraîne un effet métaphorique, cet effet est dû au sémantisme même du verbe. Si, par exemple, on compare «l'arbre peut pousser» avec «l'arbre veut pousser» (exemples de Tamba-Mecz 1981:68), seul le deuxième énoncé comporte un caractère légèrement métaphorique en raison du trait animé qui fait partie du sens de *vouloir*, la notion de «volonté» impliquant une conscience (que ne possèdent en principe que les êtres animés) et non seulement une capacité inhérente.

Il convient de remarquer que la catégorie du verbe n'est pas susceptible de constituer en soi une classe de métaphores ou de comparaisons, car, selon la théorie de Tamba-Mecz, ces figures comportent toujours un élément nominal. D'ailleurs, puisque cette linguiste prend comme l'unité de la figure l'ensemble des éléments lexicaux dans le texte qui constituent la figure et non seulement le cadre syntaxique, un verbe serait normalement impliqué. On tient à rappeler qu'on n'identifie que des

métaphores et des comparaisons figurées dans son corpus.

Examinons ici un des exemples de Tamba-Mecz (1981:94) :

Ta mémoire ouvre sur une oubliette (Aragon).

Un rapport métaphorique s'instaure entre les deux substantifs de cette phrase et le verbe ouvre y joue un rôle. Mais peut-on vraiment dire que ouvre prend ici une valeur métaphorique? En étudiant un énoncé comme celui-ci, il est aisé de voir l'aspect dynamique et syntagmatique de la métaphorisation. On constate, par exemple, que ouvre forme un groupe avec son complément de lieu «sur une oubliette». Vu de cette optique, ce groupe constitue un énoncé parfaitement littéral, de langue «ordinaire», si l'on veut, puisqu'un certain nombre de choses peuvent en effet ouvrir sur une oubliette, au sens littéral. Il n'y a pas de rupture sur le plan logique ou notionnel et il n'y a aucune incompatibilité entre les champs sémantiques évoqués par ces termes.

Mais c'est la juxtaposition de ce groupe de termes et de «ta mémoire» qui déclenche une signification nouvelle qui ne correspond plus aux sens habituels de *mémoire* et d'*oubliette*. C'est là qu'on constate l'imprévisibilité et l'aspect synthétique de la métaphore vive. Inutile donc de parler uniquement d'un verbe métaphorique.

Examinons de plus près cet exemple. Evidemment la plupart des significations métaphoriques ne sont pas complètement imprévisibles, malgré une certaine opacité, ou la richesse d'une plurivalence voulue ou non de l'auteur. Le sémantisme des unités lexicales laisse toujours des traces qui servent comme indices de l'interprétation, même si celle-ci demeure ouverte et non définitive. L'identification des sèmes et leur rôle dans l'établissement d'une signification métaphorique n'ont pas beaucoup d'importance dans la théorie de Tamba-Mecz, qui préfère retenir la notion de référent afin de repérer le motif d'une figure et les rapports entre les termes impliqués.

Cependant, un examen des rapports sémantiques dans cet énoncé d'Aragon serait révélateur. On a déjà signalé qu'il est aisé, même logique, d'interpréter le groupe «ouvre sur une oubliette» comme un énoncé littéral. Pourtant, dans la phrase «Ta mémoire ouvre sur une oubliette», ce groupe s'interprète figurément par rapport au syntagme nominal «ta mémoire». Sans davantage de contexte il est impossible de s'assurer de l'acception voulue, métaphorique ou non, de *mémoire*.

Il est quand-même possible de considérer l'isotopie (la cohérence) à l'intérieur de cette phrase. *Mémoire*, le nom régissant sans épithètes ou termes de

qualification qui lui imputeraient un sens métaphorique certain, établit le premier élément isotopique de la phrase. Le lecteur est donc porté à lui attribuer son sens dit littéral, c'est-à-dire son sens lexicographique; selon le Petit Robert: «Faculté de conserver et de rappeler des états de conscience passés et ce qui s'y trouve associé; l'esprit, en tant qu'il garde le souvenir du passé».

Quant au sens littéral du terme *oubliette*, on lit: «Cachot où l'on enfermait autrefois les personnes condamnées à la prison perpétuelle» d'où on relève son rapport sémantique avec *oublier*. On a affaire à un terme évoquant un sème d'«animé» et d'«abstrait» (*mémoire*) mis en rapport avec un terme évoquant un sème d'«inanimé» et de «concret» (*oubliette*).

Il y a donc une incompatibilité sémantique, autrement dit, une rencontre entre deux notions et deux isotopies distinctes, qu'il faut éclaircir afin d'interpréter l'énoncé. Ces deux éléments sont liés par le verbe *ouvre* qui relie les deux isotopies. Quant à *ouvrir*, ce verbe ayant un sens étymologique concret (on ouvre quelque chose) a déjà acquis des acceptions plus ou moins abstraites et faiblement métaphoriques attestées dans des tournures comme «ouvrir l'esprit, la pensée, son coeur»; «ouvrir une campagne, un débat» et ainsi de

suite. On n'est donc pas très étonné de voir *ouvrir* associé à *mémoire*. Mais il s'agit ici non simplement du verbe *ouvrir* mais d'une locution verbale lexicalisée *ouvrir sur* qui signifie «donner accès». On est donc en mesure de suggérer une interprétation logique possible, à partir des données lexico-sémantiques et sans avoir besoin de renvoyer à un référent quelconque extérieur à l'énoncé. Cet énoncé d'Aragon ne pourrait-il pas signifier que ta mémoire (pour peu que tu t'y mettes à l'examiner) contient des souvenirs relégués à l'inconscient, dont tu préférerais peut-être te débarrasser mais ne peux pas, ou plus simplement, que tu refoules des souvenirs qui résident cependant toujours dans ta mémoire? Dans ce contexte *oubliette* et *souvenirs* partagent un sème dysphorique de «désagréable», «effrayant» ou «ce qui est à rejeter».

Ainsi, on voit la complexité des rapports qu'entretient un verbe avec les autres éléments de l'énoncé et pourquoi Tamba-Mecz affirme qu'il n'est pas possible d'attribuer une signification figurée vive à un terme seul hors de tout contexte. Il s'ensuit, selon cette théorie, qu'il est difficile d'opposer nettement métaphores verbales et métaphores nominales. En plus, la question est compliquée par le fait que lors de la nominalisation de certains verbes, la figure subsiste;

par exemple Tamba-Mecz remarque (1981:66) que si on nominalise cette phrase de Montherlant:

La nuit rêve,

on obtient «le(s) rêve(s) de la nuit». Quant au sens de la métaphore, elle «résulte du sémantisme des unités lexicales et du sens de la relation syntaxique qui unit ces dernières» (1981:66-67).

Cependant, Tamba-Mecz décrit des figures qu'elle considère comme des cas où un substantif dépend d'un verbe. Elle propose les exemples suivants:

Je ne prétendais que feuilleter ma mémoire
(1981:87; Proust)

Je me cramponne à la lucidité (1981:88;
Pichette).

La relation dont il s'agit est essentiellement, du point de vue de Tamba-Mecz, celle qui existe entre un verbe et son complément d'objet, direct ou indirect, selon le cas. Quoiqu'elle ne se propose pas de déterminer en quoi repose la nature figurée de ces énoncés, il serait utile d'identifier l'élément «littéral» (ou l'isosémème) et l'élément étranger à l'isotopie du contexte qu'on peut considérer comme le terme figuré ou métaphorique (le métaphorème). Dans les exemples appartenant à cette catégorie, c'est le verbe qui s'emploie au figuré tandis que le substantif qui

dépend de lui retient son sens littéral (c'est-à-dire, une de ses acceptions littérales) et reste dans l'isotopie dominante du contexte. Considérons le premier exemple de ce type ci-dessus. Le terme de *mémoire* évoque dans ce contexte son sens ordinaire, tandis que le sémantisme de *feuilleter* implique un complément d'objet concret, inanimé et, ceci en particulier, qui est composé de feuillets. Effectivement, ce verbe ne signifie-t-il pas: «Tourner les pages de (un livre, un cahier) [...] en les regardant, en les lisant rapidement un peu au hasard» (Petit Robert)? Ainsi, le sémantisme du verbe *feuilleter* confère contextuellement à *mémoire* certaines caractéristiques qui ne font pas normalement partie de sa définition lexicographique. La *mémoire*, terme qui retient essentiellement son contenu sémantique original, est considérée comme quelque chose qui est composé d'un ensemble d'idées, de pensées, d'images, de souvenirs qu'on peut évoquer brièvement sans en considérer les détails, comme on feuillette un livre.

Egalement, en ce qui concerne le deuxième exemple de ce type, on remarque que *lucidité* retient son sens propre. Mais puisque ce terme est le complément de l'expression verbale *se cramponner à*, qui implique un objet concret en évoquant *crampon*, la *lucidité* (nom abstrait) est présentée comme un objet auquel on peut se

cramponner ou s'accrocher. La figure signifie, peut-être, qu'on a l'impression de perdre sa lucidité, sa capacité de raisonner et il faut faire un effort afin de la garder.

Si Tamba-Mecz évite d'identifier les éléments littéraires et figurés au cours de son analyse, c'est, semble-t-il, parce qu'elle veut insister sur le fait qu'une figure ne consiste jamais en un seul terme. Il s'agit d'une unité signifiante qui vise toujours un référent quelconque. Cependant, il est toujours difficile en fin de compte d'éliminer le concept de «mot» de la notion de la signification figurée, même lorsque celle-ci semble naître du déroulement syntagmatique de l'énoncé. Aussi Paul Ricoeur discute-t-il de la place du mot, auquel revient toujours l'analyse de la métaphore :

En effet, la définition de la métaphore comme transposition du nom n'est pas erronée [...] Mais surtout cette définition, véhiculée par toute la rhétorique, ne peut être éliminée, parce que le mot reste porteur de l'effet de sens métaphorique. A cet égard, il faut rappeler que c'est le mot qui, dans le discours, assure la fonction d'identité sémantique: c'est cette identité que la métaphore altère. Il importe donc de montrer comment la métaphore, produite au niveau de l'énoncé pris comme un tout, se «focalise» sur le mot (1975:9).

Malgré l'utilité de reconnaître la fonction référentielle de la métaphore, l'étude du signifié (qui implique le mot) demeure essentielle.

2.1.4.4 Les figures nominales

Pour ce qui est du substantif dans les relations figurées, cette linguiste constate son importance ainsi que sa souplesse. Mais la caractéristique la plus exploitée dans les expressions figurées est «la propriété que possède un substantif de discours d'articuler à un référent situationnel précis la notion qu'il dénomme» (1981:70).

Or, puisque le référent situationnel joue un rôle essentiel dans le sens figuré d'après la théorie de Tamba-Mecz, l'importance du substantif est mise en évidence. Tamba-Mecz prétend qu'un sens figuré comporte toujours au moins un substantif. Il est donc difficile d'établir une typologie qui traite des substantifs comme une catégorie à part. Cependant, Tamba-Mecz décrit quatre cadres fondamentaux qui concernent surtout des substantifs, que nous allons étudier en discutant de ses exemples littéraires. Il s'agit des substantifs mis en apostrophe, des substantifs en asyndète, des substantifs reliés par une préposition et des substantifs reliés par un verbe attributif. On est loin d'une simple typologie basée sur les différentes parties du discours.

Pour ce qui est des figures consistant en deux substantifs mis en apostrophe, Tamba-Mecz souligne que la

relation figurée réunit un terme présent dans la phrase et un élément normalement absent du cadre. Il s'agit donc, d'après cette analyste, d'un rapport «entre l'interpellé (dont le contexte énonciatif livre l'identité) et l'interpellation» (1981:81). Elle présente l'exemple suivant de Céline (ibid.):

«Ça va! Ça va! *ma charogne!* boucle ta gueule».

Tamba-Mecz explique que «*ma charogne*» est, au sens de Henri Bonnard (GLLF, art. «Apostrophe») qu'elle cite ici, «appliqué implicitement à la personne de l'interlocuteur» et caractérise par la suite «un thème inexprimé». Ainsi Tamba-Mecz évoque-t-elle encore une fois la notion d'un élément extérieur à l'énoncé proprement linguistique qui fonctionne comme le référent conceptuel et qui, dans ce passage de Céline, serait la «personne» à laquelle renvoie le terme mis en apostrophe. On peut supposer donc que le terme métaphorique serait le substantif mis en apostrophe et le terme littéral serait le terme contextuellement synonyme ou co-référentiel. Sans pourtant nier la pertinence de cette explication de la relation figurée en termes d'énonciation, on constate qu'un examen du contexte syntagmatique est souvent très révélateur. Si bien que, pour peu que suffisamment de contexte soit examiné, on arrive à trouver dans le texte

même tous les éléments essentiels à l'interprétation de la figure.

Le deuxième type de rapport figuré nominal que décrit Tamba-Mecz est le cadre où un substantif dépend d'un autre par asyndète. Dans cette catégorie Tamba-Mecz inclut les noms composés et les appositions liées, la seule différence étant que cette dernière ne comporte pas de trait d'union. Elle affirme que l'absence du trait d'union «ne prouve rien, dans la mesure où il s'agit d'un pur artifice graphique» (1981:82), mais elle veut tenir rigoureusement à la description formelle objective. Cependant, elle prétend que dans le cas des noms composés le trait d'union qui lie les deux substantifs symbolise «leur étroite connexion» (ibid.).

Elle donne comme exemple de cette construction un passage de Colette (ibid.):

(...) de petites additions en *chiffres-insectes*, en *chiffres-grains de sable*.

Dans cette construction (relativement rare, selon Tamba-Mecz), les deux termes littéral et métaphorique (au sens de Tamba-Mecz) sont présents dans la même phrase, leur juxtaposition servant comme l'indice de la relation figurée qui s'établit entre eux. Quant à l'ordre des mots, on remarque que le terme littéral apparaît d'abord et ensuite le terme métaphorique. On remarque que le

premier substantif, identifié comme le terme littéral par Tamba-Mecz, est sémantiquement compatible avec l'isotopie de l'énoncé et sert à introduire, pour ainsi dire, le terme métaphorique qui, à son tour, représente un élément insolite, étranger au contexte et qui déclenche une interprétation figurée. En effet, c'est la contiguïté syntagmatique de ces deux termes qui les rapproche en les fusant dans une unité signifiante qui assure d'abord l'intégration du terme insolite dans le contexte et par la suite une lecture cohérente de l'ensemble.

Pour ce qui est de la troisième catégorie dont discute Tamba-Mecz, celle d'un «substantif relié à un autre substantif par une préposition ou d'une locution prépositive», elle décrit le modèle suivant (1981:82):

(Prédét. 1 + N1) + (Prép.) + (Prédét. 2 + N2).

Ainsi, elle inclut dans cette catégorie non seulement les métaphores en *de*, que Christine Brooke-Rose et Joëlle Tamine, par exemple, considèrent comme un cadre particulier, mais les figures consistant en deux syntagmes nominaux reliés par n'importe quelle préposition. On trouve donc parmi ses exemples (ibid.) les énoncés suivants:

Son regard en tournevis (Morand)

Les naufrages dans la poche (Aragon)

Une petite barbe de foin sec (Colette).

On remarque que le prédéterminant du deuxième syntagme n'est pas toujours facultatif, mais joue un rôle dans le sens de la figure. Cela est dû parfois aux contraintes de la syntaxe («les naufrages dans poche», par exemple, ne serait pas acceptable) et parfois à la nature sémantique de la figure.

Bien que Tamba-Mecz regroupe dans une même catégorie de figures toutes les prépositions, elle constate que les prépositions ne sont pas également productrices, les métaphores en *de* «représentant un des cadres syntaxiques les plus courants» (1981:83). En fait, du point de vue de l'interprétation, les métaphores en *de* sont peut-être plus problématiques que celles construites autour d'autres prépositions, en raison des différents types de rapports sémantiques et syntaxiques que peut exprimer *de*. Et si Tamba-Mecz analyse en particulier les cadres en *de* et non ceux où figurent les autres prépositions, c'est sans doute qu'elle se rend compte de l'importance de cette construction.

En particulier, son analyse des métaphores en *de* lui permet de décrire la caractéristique référentielle de cette préposition. Il s'agit d'«un repérage régressif, au niveau syntagmatique, que marque *de*, orientant la référence de N2 vers N1» (1981:126). Elle donne cet exemple de Giono: «le gouffre de la bouche» qu'elle glose

par «la bouche, son gouffre» et non le contraire: «le gouffre, sa bouche». Ainsi, sur le plan sémantico-syntaxique, cette préposition «confère au N2 le rôle de déterminant et au N1 celui de déterminé; ainsi *bouche* détermine *gouffre*» (ibid.).

Ici, la notion de référence semble être étroitement liée à celle de ce qu'on appelle souvent le terme *littéral* (ou propre). Donc, selon ce schéma, le N2 sera repéré comme le terme littéral de la figure (*bouche*) et le N1 comme le terme figuré (*gouffre*), puisque c'est le terme de *bouche* qui réfère, au sens de Tamba-Mecz, à la notion d'une véritable bouche, notion que reprend le terme, ici au figuré, de *gouffre*, qui est contextuellement synonyme de *bouche*. D'après cette conception, les termes de *bouche* et de *gouffre* désignent co-référentiellement la notion d'une bouche identifiée par le contexte.

Aussi Tamba-Mecz évite-t-elle de décrire en termes de traits sémantiques (sèmes) ou de changement de sens le fonctionnement des figures. On constate qu'un terme comme *bouche* peut être polysémique, mais puisque la théorie de cette linguiste implique qu'une figure est toujours interprétée dans son contexte, la polysémie ne semble poser aucun problème d'interprétation.

Pour ce qui est de la catégorie nominale consistant en un substantif relié à un autre par un verbe attributif, il est intéressant de remarquer que Tamba-Mecz ne la considère pas comme un cadre essentiellement verbal. Il s'agit des figures ayant la configuration syntaxique suivante:

(Préd. 1 + N1) + V. attr. + (Préd. 2 + N2).

Tamba-Mecz présente un exemple de ce type emprunté à Audiberti (Tamba-Mecz 1981:84), à savoir:

Il pensa que l'amour était une cocaïne,
où, clairement, les substantifs *amour* et *cocaïne* sont sémantiquement et contextuellement en rapport étroit. La nature du verbe attributif qui réunit les deux substantifs est d'établir un rapport d'identité (identification chez Joëlle Tamine) entre eux, si bien que les deux termes renvoient, au sens de Tamba-Mecz, au même référent conceptuel; ils deviennent, dans la situation énonciative dont il s'agit, co-référentiels (cf. par exemple Greimas et Courtés 1979:73).

Puisque Tamba-Mecz ne discute pas de la base sémantique d'une relation figurée (comparaison, analogie, ressemblance, etc.) au moment où elle fait son analyse syntaxique, préférant réserver son explication pour un moment ultérieur de son ouvrage, il ne lui est pas possible de parler de la signification de ses exemples.

Aussi refuse-t-elle d'admettre la dimension sémantique de la métaphore. Toujours est-il qu'elle retient la notion de référent afin d'opposer les deux plans propre et figuré et prétend que dans ce type de construction, le référent de l'un des deux substantifs est identifié au référent visé par l'autre substantif (1981:85).

D'après cette conception référentielle de la figure, on expliquerait l'énoncé d'Audiberti ci-dessus comme la mise en rapport co-référentielle d'*amour* et de *cocaïne* dans une situation énonciative unique où les deux termes ne renvoient qu'à un seul concept. Ainsi, dans la situation énonciative évoquée par la métaphore d'Audiberti, le terme de *cocaïne*, sans subir un changement de sens, renvoie à l'*amour*.

C'est donc la notion d'un glissement de référence, et non d'une modification interne au niveau du signifié, qui caractérise la conception de la métaphore chez Tamba-Mecz.

Il me semble qu'il est parfaitement logique de considérer un terme métaphorique, dans un emploi discursif déterminé, comme une désignation d'un référent unique dont le terme propre constitue l'appellation usuelle. Cependant, la métaphore n'est pas que cela. Loin de constituer un simple glissement de référence, la métaphore implique, à mon sens, tout d'abord un processus

sémantique, ce qui sera à discuter plus loin. La composante sémantique et la composante référentielle ne s'excluent pas mutuellement; elles se complètent dans la mesure où la langue, tout en ayant une structure interne, se réfère généralement (mais pas forcément) à la réalité extra-linguistique. Le rapport signifiant-référent ne supplante pas le rapport signifiant-signifié; il lui est parallèle (cf. le triangle de C.K. Ogden et I.A. Richards 1994).

Ainsi, bien que Tamba-Mecz reconnaisse la dimension sémantique de l'expression figurée, elle semble insister sur la pertinence pour une théorie de la métaphorisation du rapport figure-référent. Elle explique:

toute figure comporte un terme (simple ou composé) construit de telle manière qu'il articule le reste de l'énoncé à un référent situationnel précis. Un «objet» extra-linguistique est ainsi évoqué, avec toutes les propriétés physico-culturelles qui lui sont attachées conventionnellement. Ce repère énonciatif fondamental correspond, on s'en serait douté, au terme de sens propre à partir duquel se définit le sens figuré de l'autre terme dans la conception relationnelle du sens figuré (soit *les vagues*, dans l'exemple de Camus: «les vagues jappent»).

Aussi Tamba-Mecz constate-t-elle le rôle que joue la notion de référent dans un énoncé tel que celui où deux substantifs sont réunis par un verbe attributif. Elle s'intéresse également aux fonctions des différents

déterminants, car ceux-ci ont indéniablement un effet sur la figure.

Tamba-Mecz constate que le déterminant zéro devant le N2 attribut indique «un comportement adjectival et une valeur qualitative» (1981:84) tandis que l'article indéfini implique une valeur générique ou classificatoire. Dans le cas de ce dernier, le substantif «ne fait pas l'objet d'un repérage énonciatif particulier» (1981:84), comme dans «l'amour était une cocaïne»; «une cocaïne» n'a rien à voir, conceptuellement, avec le contexte. Tamba-Mecz oppose ces deux constructions à celles caractérisées par la présence d'un déterminant défini tel que cet exemple qu'elle emprunte à Aragon: «le soleil est mon petit chien» (1981:85). Elle prétend que les figures de ce type font preuve d'une symétrie que ne posent pas les autres. C'est dire qu'un énoncé tel que «le soleil est mon petit chien» peut être exprimé comme «mon petit chien est le soleil», tout en gardant à peu près le même sens figuré, mais une telle réversibilité ne serait pas possible avec «le soleil est (un) petit chien» (ibid.).

Aussi cette linguiste prétend-elle que l'article défini renvoie à un référent dans le contexte énonciatif et sert, par la suite, à indiquer, entre les deux substantifs, le terme littéral. Elle explique le rapport

entre l'article défini dans un énoncé figuré et l'identification du référent :

Une certaine logique culturelle implique en effet qu'on repère ce qu'est ou devient quelque chose par rapport à la chose ainsi déterminée et non l'inverse. Comme la façon la plus directe de viser un référent situationnel est de le désigner par son nom, on comprend que l'ancrage référentiel des énoncés attributifs se fasse par le terme défini qui dénomme l'objet, quelle que soit la fonction syntaxique de ce terme dans la construction attributive (1981:126).

Il est intéressant de remarquer que Tamba-Mecz prétend que cette catégorie comprend des verbes attributifs tels que *paraître*, *sembler* et *ressembler* (1981:84). Ainsi, elle semble dissocier le sémantisme du verbe de sa fonction syntaxique, si bien que le sens d'un verbe comme *ressembler*, par exemple, ne permettrait pas de distinguer entre une métaphore et une comparaison, comme si, au niveau conceptuel, il n'y avait pas de différence entre «l'amour était une cocaïne» et «l'amour ressemblait à une cocaïne».

En effet, il serait difficile de dire en quoi consiste la différence entre ces deux énoncés, puisqu'il s'agit, au sens de cette linguiste, de repérer un référent quelconque plutôt que d'effectuer une analyse des sèmes.

Pourtant, il est clair que dans le premier de ces deux énoncés, «l'amour était une cocaïne», le N2 rompt

l'isotopie établie par la séquence cohérente précédente: «Il pensa que l'amour était... » tandis que dans le second énoncé, le sémantisme même du verbe *ressembler* sert à introduire un nouvel élément isotopique, ce qui atténue l'effet insolite ou le sens d'une rupture.

Pour ce qui est des figures consistant en un adjectif, Tamba-Mecz constate que leur effet métaphorique est toujours dépendant d'un substantif. D'ailleurs, elle affirme que:

Les deux types de liaison qu'un adjectif peut contracter avec un nom: dépendance directe (épithète) ou médiatisée par un verbe attributif (attribut) n'ont pas d'incidence sur la relation figurée qu'on établit entre le nom et l'adjectif. [...] il semblerait qu'une même structure logico-sémantique soit ici à la base de deux configurations syntaxiques distinctes (1981:85).

Les différentes configurations syntaxiques possibles sont ainsi considérées comme les véhicules de structures conceptuelles.

2.1.5 Aspects structurels des expressions figurées

Il convient maintenant d'examiner certains mécanismes des énoncés figurés qui dépassent le niveau purement syntaxique, d'après Tamba-Mecz.

2.1.5.1 **Synonymie et homonymie syntaxiques**

Tamba-Mecz constate qu'il est rarement aisé de dissocier la fonction syntaxique d'un terme de sa fonction sémantique, car même les rapports grammaticaux qu'entraînent certains cadres influent sur le sens de l'énoncé. Ainsi, il devient nécessaire de distinguer entre les significations possibles transmises par la structure de surface syntagmatique d'un énoncé et les interprétations potentielles existant sur le plan profond, non linéaire, sous-jacent. Souvent, une même notion peut être exprimée par des constructions syntaxiques différentes. Il s'agit, d'après Tamba-Mecz, de la synonymie syntaxique à laquelle on a affaire «chaque fois qu'il est possible de passer d'une construction à une autre en conservant la même relation figurée dans les deux énoncés» (1981:71). Par exemple, «la ville féroce», «la ville est féroce» et «la férocité de la ville» sont des constructions synonymes.

Inversement, toujours selon Tamba-Mecz, certains cadres syntaxiques peuvent exprimer des notions très différentes sur le plan logique et sémantique, malgré la similarité apparente de la structure. Le cadre consistant en deux substantifs reliés par la préposition *de*, par exemple: «les mains dures de la nuit» (ibid.;

Montherlant) et «l'élixir de l'argent» (Audiberti), représente un cas d'homonymie syntaxique.

Quant à «les mains dures de la nuit», la préposition exprime une relation d'appartenance qui correspond notionnellement au verbe avoir: «la nuit a des mains dures», tandis que «l'élixir de l'argent» exprime une relation d'identité et correspond clairement au verbe être: «l'argent est un élixir».

Qu'une différence aussi fondamentale que celle entre les notions «avoir» et «être» puisse être exprimée par une même structure de surface démontre le rôle que jouent les sémantismes respectifs des termes de la figure. Une signification métaphorique est, clairement, le résultat de l'interaction entre les sens des unités lexicales et les fonctions spécifiques aux catégories grammaticales.

Puisque les combinaisons possibles sont illimitées, la métaphore est caractérisée par une imprévisibilité surprenante et une complexité énorme. Il est donc peu révélateur, me semble-t-il, de réduire le phénomène de la métaphorisation à un nombre restreint de types, car une catégorie formelle ne permet pas de tenir compte de l'effet du lexique et de la structure sémantique de la langue.

2.1.5.2 Constantes des énoncés figurés

La complexité et l'imprévisibilité sémantiques et syntaxiques qui caractérisent les énoncés figurés rendent très difficile, sinon impossible une description concise. Cependant, Tamba-Mecz arrive au cours de ses analyses à identifier trois constantes qui permettent de définir la figure. Il s'agit des composantes lexicale, relationnelle (syntaxique ou anaphorique) et référentielle. Il convient de discuter de ce que Tamba-Mecz entend par chacune de ces composantes.

Quant à la composante lexicale, elle affirme qu'une figure implique toujours au moins deux termes. En effet, elle décrit des constructions complexes où une figure repose sur l'interaction de plus de deux unités lexicales, mais constate qu'aucune figure ne peut consister en un seul terme.

Puisque Tamba-Mecz admet comme cadre d'une figure des séquences textuelles parfois assez étendues, à la différence de Joëlle Tamine qui se limite au cadre syntaxique plus ou moins restreint à l'intérieur d'une seule phrase, il lui est toujours possible d'identifier les deux termes essentiels. Ainsi, elle laisse de côté la distinction classique entre les métaphores *in praesentia* et *in absentia*, cette distinction étant peu

pertinente pour une théorie reposant sur la notion de la référentialité.

Il est intéressant de comparer ce point de vue à celui de Tamine qui retient la catégorie des métaphores *in absentia*. Egalement, il est essentiel de distinguer entre la métaphore vive et la métaphore lexicale, car l'interprétation de la première dépend de son contexte, tandis que dans le cas de la métaphore lexicale et de la locution figurée (cf. Alain Rey et Sophie Chantreau 1979), le terme littéral n'est pas forcément présent dans le texte mais est repéré par des connaissances lexicographiques ou culturelles.

La composante lexicale est en rapport étroit avec la composante relationnelle qui dépend des termes impliqués par la figure. La composante référentielle se définit chez Tamba-Mecz comme «l'union de ces termes par une relation logico-sémantique» (1981:73). Cette composante comprend les relations syntaxiques et anaphoriques qui expriment les rapports notionnels établis entre les éléments d'une figure, rapports qui persistent lors de certaines permutations sur le plan formel.

Aussi Tamba-Mecz oppose-t-elle la liaison syntaxique, qui réunit deux éléments d'une signification figurée à l'intérieur d'une même phrase, à la liaison anaphorique, à laquelle on a affaire lorsque les deux

termes d'une figure appartiennent à des phrases différentes. Il serait utile de répéter l'exemple de Proust dont Tamba-Mecz se sert afin d'illustrer ce type de relation:

Oh! mon petit Charles, prenez garde, voilà l'affreuse Rampillon qui m'a vue, cachez-moi, rappelez-moi donc ce qui lui est arrivé, je confonds, elle a marié sa fille ou son amant, je ne sais plus; peut-être les deux... et ensemble! Ah! non, je me rappelle, elle a été répudiée par son prince... ayez l'air de me parler, pour que cette Bérénice ne vienne pas m'inviter à dîner (ibid.).

Le nom propre *Rampillon* constitue le terme littéral (toujours au sens de Tamba-Mecz), puisqu'il s'agit du nom d'un personnage tandis que *Bérénice* constitue, d'après le contexte, le terme figuré. Bien que ces deux termes ne soient pas en contact syntaxique, l'anaphore *cette* réfère *Bérénice* à *l'affreuse Rampillon*. Tamba-Mecz explique que la métaphore est motivée par le fait que Rampillon «a été répudiée par son prince» comme la reine Bérénice. D'ailleurs, elle affirme que c'est grâce à l'intermédiaire d'un déterminant qu'un terme peut renvoyer anaphoriquement à un autre. Aussi Tamba-Mecz montre-t-elle l'aspect textuel de la métaphorisation et l'importance du déterminant dans le développement de celle-ci. Egalement, on comprend pourquoi elle refuse la conception tropologique de la figure, puisque même un substantif qui semble constituer une métaphore vive «en

un seul mot» doit forcément renvoyer à un autre substantif ailleurs dans le texte, afin d'assurer une lecture cohérente.

Cet exemple montre très clairement la nature relationnelle de la métaphore, que Tamba-Mecz tient à expliquer à travers son ouvrage.

Evidemment, la métaphore unique qui chevauche deux phrases n'est pas du tout le même phénomène que la métaphore filée, qui se caractérise par une série de métaphores distinctes mais appartenant à une même isotopie, parfois continuée à travers plusieurs phrases, comme, d'ailleurs, Tamba-Mecz le note bien. Cette conception d'une relation figurée indépendante des contraintes formelles du cadre syntaxique restreint ou même de la phrase permet à Tamba-Mecz d'insister sur le caractère relationnel, non tropologique de la métaphore.

La troisième constante représente la composante référentielle. Selon Tamba-Mecz, il s'agit d'un terme qui «articule l'expression figurée à un référent extra-linguistique clairement identifié par les locuteurs» (1981:73). Ainsi Tamba-Mecz insiste-t-elle sans équivoque sur le fait qu'on ne peut pas décrire une figure sans tenir compte du référent, et introduit par la suite un élément extra-linguistique dans son analyse d'un phénomène qui ne se manifeste que sur le plan de

l'expression langagière. Quant à la nature de cet élément, Tamba-Mecz constate que c'est presque toujours un substantif déterminé, qui permet d'assurer l'orientation référentielle de la figure. Il s'ensuit, d'après cette thèse, que toute figure implique la présence d'au moins un substantif (1981:74).

L'introduction du référent permet à cette linguiste de contourner l'analyse sémantique sans pourtant délimiter la figure par une description purement syntaxique. L'analyse grammaticale est une approche qui s'avère limitée, surtout lorsqu'on considère que Tamba-Mecz s'intéresse à étudier le sens figuré, désignation qui implique qu'on traite surtout de la signification, et qu'elle avoue que les énoncés propres et figurés partagent les mêmes configurations syntaxiques.

Cette conception reconnaît la complexité de la figure, ainsi que l'intrication des diverses composantes, formelle et sémantique, qu'elle comporte. Cependant, il convient d'examiner davantage la nature du référent à la lumière des observations de Tamba-Mecz. Le concept de référent, qui occupe une place importante dans la théorie de cette linguiste, n'est malheureusement pas clairement délimité.

D'une part, Tamba-Mecz affirme que le référent est un élément extra-linguistique (cf. 1981:73 et passim).

On peut imaginer une situation discursive où les locuteurs renvoient métaphoriquement à un objet réel présent. Il s'agirait alors de placer l'analyse de la métaphore dans la pragmatique (cf. par exemple Samuel Levin 1977). Dans une telle situation, point ne serait besoin d'expliquer le lien signifiant qui a motivé la métaphore, puisque le contexte même aurait tôt fait de relever toute ambiguïté. Du point de vue de la communication, il y aurait dans le contexte défini un lien «direct» entre la désignation (le signifiant, l'élément linguistique) et un objet (le référent, l'élément extra-linguistique). Ce schéma semble répondre à la recherche de Tamba-Mecz, puisque la «compréhension» de la métaphore ne repose pas sur un prétendu changement de sens, mais seulement sur un glissement de référence.

Cependant, comme Ferdinand de Saussure l'a démontré, la langue ne consiste pas en un rapport entre un nom et une chose, mais entre une image acoustique et un concept (1972:98), qui correspondent respectivement au signifiant et au signifié. Puisque le lien entre une chose et un signifiant est conventionnel (cf. Kocourek 1991: (82:151); «arbitraire» ou «immotivé» selon Saussure, (:101); «imputed» chez Ogden et Richards 1994), l'on peut supposer qu'au référent, sur le plan extra-linguistique, correspond le signifié sur le plan linguistique.

C'est dire qu'une signification figurée ne pourrait pas réunir un signifiant et un référent sans l'intermédiaire du signifié, comme le semble suggérer Tamba-Mecz. Seuls les énoncés figurés qui renvoient directement à une situation extra-linguistique sont susceptibles d'être compris grâce au référent.

Pourtant, les exemples sur lesquels cette linguiste base son analyse sont tirés des textes en prose littéraires. Or, les textes littéraires sont en fin de compte des créations fictives de l'imagination (cf. Paul Ricoeur 1975: «Métaphore et Référence»). Dans quel sens alors faut-il entendre «référent extra-linguistique»? A quel «objet» une métaphore littéraire peut-elle renvoyer? Evoquer le référent peut assurer la communication, mais ne nous apprend rien sur la nature de la métaphorisation.

Toujours est-il qu'on peut considérer dans un texte littéraire cohérent que les personnages, par exemple, représentent des référents «extra-linguistiques» fictifs. Toutefois, le côté signifiant ou sémantique de la métaphore vive dans le texte reste à analyser. Tamba-Mecz tend à privilégier la description syntaxique, mais elle constate, lorsqu'il s'agit de l'analyse de la figure, que la syntaxe seule présente plusieurs faiblesses, en particulier: «ce type de description laisse dans l'ombre la composante référentielle qui joue

un rôle important dans la construction et l'interprétation de tout énoncé» (1981:113).

Le tout premier problème ici est la délimitation du concept de référence. Tamba-Mecz constate elle-même que cette notion est très imprécise, mais définit trois niveaux référentiels, qu'il convient d'évoquer.

Le premier niveau référentiel est lié au niveau notionnel, des notions étant dénommées par les lexèmes. D'après Tamba-Mecz, «tout énoncé renvoie à une relation inter-notionnelle ordonnée où un terme est repéré par référence à un autre» (1981:115). Donc, il s'agit, me semble-t-il, du côté textuel où les divers termes reprennent anaphoriquement des termes antérieurs afin d'assurer une lecture cohérente et logique.

Le deuxième niveau référentiel concerne ce que Tamba-Mecz appelle la relation prédicative qui s'établit entre les notions exprimées par un énoncé et qui implique une orientation d'un terme à un autre.

Le troisième niveau référentiel est lié aux relations énonciatives qui articulent du linguistique à du non linguistique. Ici il s'agit des rapports entre le signe linguistique et la réalité externe, et Tamba-Mecz prétend qu'un nom primaire réfère à un référent extra-linguistique défini par l'intermédiaire des déterminants.

2.5.3 Jonction anaphorique

La jonction anaphorique est un mécanisme que Tamba-Mecz oppose aux mécanismes syntaxiques de la figure. En particulier, elle considère l'anaphore transphrastique, qui est à distinguer d'une jonction syntaxique d'apposition du type:

le lendemain vint quand même, cette chaudière
(1981:77; Céline).

On peut comparer les figures de ce type avec l'exemple de l'anaphore transphrastique suivant (cf. également ci-dessus:10):

D'abord une bourrasque. Elle aboya.

Aucune des deux phrases, considérée comme une unité isolée, n'est figurée en soi, mais dès que l'on se rend compte de la relation logique entre elles, une signification figurée apparaît. Aussi Tamba-Mecz met-elle en évidence l'aspect textuel de la métaphore. On est bien loin d'une définition tropologique qui voit dans la métaphore une figure consistant en un seul mot.

2.1.5.4 Description syntaxique des figures

L'analyse de la composante syntaxique des expressions figurées occupe une place importante et

longuement développée dans la théorie de Tamba-Mecz. Elle remet en question les typologies selon lesquelles une métaphore appartient à telle ou telle catégorie grammaticale, puisque cette approche implique une conception tropologique réduisant la figure essentiellement à un seul terme, ce qui n'est pas du tout compatible avec sa définition relationnelle de ce phénomène. Ainsi, elle décrit un système complexe et détaillé afin de tenir compte des différents types d'expressions figurées.

Puisque le cadre grammatical de l'expression figurée est plus étendu chez Tamba-Mecz que chez d'autres, les différents types de structures syntaxiques qu'elle décrit sont nombreux et ne se réduisent pas aisément à des catégories générales. Cependant, on constate qu'elle tâche de tenir compte de l'énorme diversité syntaxique qui caractérise les figures dans les textes. Il s'agit essentiellement des constructions substantivales (voir ci-dessus 2.1.4.4) et des différentes relations que peut entraîner un verbe avec son sujet ou ses divers compléments possibles.

Ainsi, Tamba-Mecz arrive à parler de certaines configurations qui constituent des catégories selon d'autres spécialistes de la syntaxe de la métaphore, notamment Tamine et Christine Brooke-Rose, telles que les

métaphores en être, les métaphores appositives, les métaphores en de et ainsi de suite, mais elle les remplace toujours dans des catégories plus larges et plus abstraites.

Cependant, Tamba-Mecz ne dissocie pas nettement syntaxe et sémantique lors de son étude des mécanismes verbaux des expressions figurées, car elle catégorise les différents types de verbes selon des critères sémantiques. Elle relève en particulier trois catégories sémantiques qui influent sur les énoncés figurés (1981:91-92). Ce sont les verbes comme *constituer*, *former*, etc. qui indiquent une relation de constituant à constitué; les verbes comme *imiter*, *équivaloir à*, *ressembler à*, etc. qui expriment une relation de similitude, et les verbes comme *se transformer en*, *se changer en*, etc. qui expriment ce que Tamba-Mecz identifie comme une relation de mutation.

De ces trois catégories, on remarque que la seconde, celle des verbes de similitude, caractérise la comparaison figurée, tandis que les deux autres produisent des métaphores à proprement parler. Tamba-Mecz ne semble donc pas distinguer entre des constructions syntaxiques qui déclenchent des significations figurées et des constructions où le sémantisme même d'une des unités lexicales rend explicite

le sens de la figure. L'une demeure une découverte de l'esprit, l'autre appartient au texte même.

La conclusion générale qui se dégage de cette démarche est que Tamba-Mecz montre clairement que les mécanismes morpho-syntaxiques de la métaphorisation sont extrêmement complexes, et deviennent encore plus complexes au moment où l'on reconnaît que l'unité de la figure n'est ni le lexème simple, ni le cadre syntaxique restreint. En plus, l'étude de la métaphorisation ne peut que profiter d'une analyse approfondie de ses multiples moyens syntaxiques, mais il est très difficile, du point de vue de Tamba-Mecz, de démêler les fils entrelacés de la syntaxe et de la sémantique.

2.1.6 Les trois types de sens figuré

Ayant étudié les diverses configurations syntaxiques qui peuvent accompagner les énoncés figurés, aussi bien que les énoncés littéraux, sans toutefois distinguer entre les types de figures, Tamba-Mecz décrit finalement trois différentes figures, qui remplacent celles de la rhétorique classique. Nous allons examiner ces trois catégories de sens figuré, que Tamba-Mecz caractérise par les épithètes intensif, bitensif et extensif, respectivement.

2.1.6.1 Sens figuré intensif hyperbolique

D'après la thèse de Tamba-Mecz, le sens figuré intensif comprend essentiellement deux types: le sens figuré hyperbolique et le sens figuré antiphrastique ou paradoxal.

La caractérisation d'hyperbolique constitue, selon Tamba-Mecz, la motivation sémantique de plusieurs types d'expressions figurées. Toutefois, il s'agit de ce que je considère comme des métaphores et des comparaisons figurées, en raison de la mise en rapport d'au moins deux unités lexicales exprimant une analogie et produisant un effet sémantiquement insolite, mais non dépourvu de sens. Ce que toutes les expressions appartenant à cette catégorie ont en commun, c'est, d'après Tamba-Mecz, une propriété graduable de sorte qu'elles évoquent «une amplification exagérée ou hyperbole» (1981:147). Il semble donc qu'elle considère comme critère définitoire le décalage sémantique entre la «réalité» à laquelle renvoie la figure et son sens hyperbolique. Ici, la relation analogique entre les deux éléments de la figure ne serait que secondaire.

A l'intérieur de cette catégorie, Tamba-Mecz reprend les mêmes configurations syntaxiques qu'elle décrit ailleurs afin de montrer les divers types de figures

hyperboliques, ce qui ajoute à la complexité de son analyse. Ainsi, elle identifie 1) des comparaisons hyperboliques: «Elles (les godasses) faisaient un bruit comme un troupeau» (1981:146; Céline); 2) des formules hyperboliques appositives: «D'énormes radis! des poires!» (1981:147; Céline); 3) des formules hyperboliques attributives: «J'étais un vrai fléau» (1981:148; Céline); 4) des groupes nominaux hyperboliques joints par *de*: «Elle [...] avait des océans de parfums pour laver ses chiens» (1981:149; Proust); 5) des jonctions hyperboliques d'un nom et d'un adjectif: «Les fourmis humaines» (1981:154; Camus); et 6) des jonctions hyperboliques d'un nom et d'un verbe ou d'un groupe verbal: «La terrasse [...] cuisait» (1981:155; Audiberti).

On constate pourtant une différence fondamentale entre les deux premiers types et les quatre autres types de figures. Le premier exemple, «Elles (les godasses) faisaient un bruit comme un troupeau», fait preuve d'un caractère essentiellement analytique et d'une métaphoricité assez faible; une analogie entre le bruit des chaussures et le bruit d'un troupeau est établie et clairement expliquée, donnant le sens de «bruit extrêmement fort». C'est de cette comparaison que découle l'effet hyperbolique; un niveau de bruit qui est

normal pour un troupeau est excessif lorsqu'il est produit par des chaussures.

Pour ce qui est de l'exemple 2), l'effet hyperbolique est tout à fait évident et Tamba-Mecz nous explique que «par définition la taille d'une poire est supérieure à celle d'un radis, même énorme» (1981:147). Ainsi, le sème de «grandeur» est le seul sème commun aux termes littéraux et figurés, *radis* et *poires* (chez Tamba-Mecz, le comparé et le comparant).

Quant à l'exemple 5), «Les fourmis humaines», l'aspect hyperbolique de cet énoncé apparemment paradoxal n'est pas évident. Tamba-Mecz explique qu'il s'agit «des hommes de la taille des fourmis, extrêmement petits» (1981:154), ce qui indique en quoi consiste l'hyperbole (la petitesse), mais on voit jusqu'à quel point il est inutile de parler du sens d'une métaphore sans tenir compte de son contexte. D'ailleurs, pour ce qui concerne le sens figuré hyperbolique, quelques-unes des expressions consistent essentiellement en une intensification du sens ou une exagération, par exemple «des océans de parfums» qui signifie une grande quantité. Cependant, les autres figures (cf. «J'étais un vrai fléau») semblent reposer surtout sur d'autres mécanismes métaphoriques et tout effet d'exagération est secondaire.

2.1.6.2 Sens figuré intensif paradoxal

Le deuxième type de sens figuré intensif que décrit Tamba-Mecz est celui qui repose sur un sens antiphrastique ou paradoxal. En effet, Tamba-Mecz inclut dans cette catégorie l'ironie et la litote de la rhétorique classique. Toutefois, Tamba-Mecz signale que les figures de ce type s'inscrivent dans les mêmes cadres syntaxiques qu'elle décrit pour les autres types de figures; le sens figuré antiphrastique ou paradoxal se distingue des autres surtout par les critères sémantiques. Bien que Tamba-Mecz ne l'explique pas, on comprend dans le cas de la figure antiphrastique, peut-être même plus que pour les autres figures, l'importance de l'acte d'interprétation des énoncés figurés. Qu'un énoncé puisse signifier, sans aucun indice explicite, le contraire de son sens littéral démontre le rôle des isotopies cohérentes du contexte textuel ou discursif dans lequel il se trouve.

Pour ce qui est des divers cadres syntaxiques que peuvent prendre les figures paradoxales ou antiphrastiques, Tamba-Mecz identifie surtout deux catégories, à savoir: 1) des comparaisons antiphrastiques: «Franca était glacée comme un bâton brûlant» (1981:159; Audiberti) et 2) des groupes nominaux

antiphrastiques ou paradoxaux: «Un homme qui a [...] une légèreté étrange d'obèse» (1981:159; Colette).

Il est intéressant de remarquer que les figures de ces types sont très peu nombreuses dans le corpus de Tamba-Mecz. Quant à leur interprétation, le contexte, comme pour les figures en général, est essentiel. Ainsi, dans l'exemple 1) «Franca était glacée comme un bâton brûlant», *glacée* signifie ici «pas glacée du tout»; du moins, c'est ce que suggère Tamba-Mecz. Cependant, en ne voyant dans les expressions de ce type qu'un paradoxe, on risque d'ignorer l'aspect synthétique de la figure, aspect synthétique qui caractérise toute métaphore vive, et qui fait qu'un sens figuré signifie beaucoup plus que la somme des unités lexicales qui le constituent. La métaphore vive comporte toujours une certaine imprévisibilité, ce qui la rend efficace et heuristique du point de vue de la communication linguistique.

C'est dire, si l'on revient à l'exemple 1) d'Audiberti, que «glacée» ne signifie pas simplement «pas glacée», car le tout forme un sens synthétique.

2.1.6.3 Sens figuré de ressemblance

C'est seulement vers la fin de son ouvrage que Tamba-Mecz parle des critères de la ressemblance et de

l'identification, qui caractérisent les définitions classiques de la métaphore et de la comparaison figurée. En effet, Tamba-Mecz inclut ces deux figures dans cette catégorie, et l'on trouve des exemples du type: «l'histoire est une terre stérile» (Tamba-Mecz 1981:169; Camus) à côté des formules comme «on voyait monter dans la nuit une fumée qui flottait comme une crinière de cheval» (1981:166; Giono), où la ressemblance est explicitement présentée.

D'après cette linguiste, les figures de ressemblance ou d'identification reposent sur un conflit sémantique, dont une des solutions est une interprétation analogique (1981:162).

2.2 Joëlle Tamine

2.2.1 Vers une analyse linguistique de la métaphore

Joëlle Tamine a soutenu sa thèse de Doctorat d'Etat, intitulée: *Description syntaxique du sens figuré: La métaphore*, en 1978. C'était à une époque où la plupart des théories de la métaphorisation reposaient surtout sur la tradition des rhéteurs classiques. On voulait développer davantage la compréhension du fonctionnement

des figures, mais il manquait un cadre compatible avec la théorie linguistique contemporaine. Tamine, ayant trouvé trop vagues et trop floues les explications quasi philosophiques qui servaient de définitions de la métaphore à l'époque, a voulu établir un cadre théorique à partir duquel on pourrait décrire systématiquement les différentes formes des métaphores.

Aussi son point de départ est-il de constater que malgré le nombre élevé des études consacrées à la métaphore, aucune n'est basée sur une analyse linguistique. Tamine cite avec enthousiasme l'exception qu'est *A Grammar of Metaphor* par Christine Brooke-Rose, quoiqu'elle y trouve aussi des faiblesses. Pour Tamine la métaphore est surtout un phénomène linguistique et elle affirme dès le début que: «je tente de voir s'il existe des critères linguistiques de définition de la métaphore, ou si, à ce donné culturel qui s'impose, il est impossible de faire correspondre un comportement formel» (1978:8).

2.2.2 Objectifs de l'étude

Dès le début de son ouvrage, les buts de Tamine sont clairement posés. Il s'agit de «faire correspondre un contenu linguistique précis au concept flou de métaphore» (1978:8). En plus elle décrit trois composantes de la métaphore, à savoir: lexicale, sémantique et syntaxe (1978:13) et se propose d'en préciser les limites. Pour cette linguiste, la rhétorique classique a attribué, en ce qui concerne la métaphorisation, trop d'importance au lexicale. Il ne s'agit pas purement d'un fait lexical, car la figure se crée dans l'union des termes.

Ainsi Tamine introduit-elle dans l'analyse de la métaphore un élément dynamique, puisqu'elle insiste sur le processus syntaxique impliqué par toute occurrence de la métaphore. Et si l'aspect grammatical de la métaphore en constitue une composante essentielle pour Tamine, elle affirme très clairement que l'étude de cette figure appartient entièrement à la linguistique, et que la syntaxe y joue un rôle très important.

L'interprétation des métaphores, à proprement parler, n'entre pas vraiment dans son étude. Le but

essentiel de son travail est d'effectuer une description des divers cadres formels dans lesquels les métaphores sont produites. En effet, elle prétend pouvoir décrire le fonctionnement des figures sans recourir à l'analyse de leur sens, si bien qu'elle affirme au sujet du sens de la métaphore, qu'«il n'est pas à chercher dans la lettre même du texte, il en est une interprétation» (1978:8).

On comparera cette conception essentiellement anti-sémantique à la thèse interactionnelle telle qu'elle a été élaborée par Richards et reprise par Ricoeur, et aux modèles sémantiques proposés par Le Guern, Henry, Greimas et Courtés et Rastier. Il est intéressant de constater que Rastier affirme qu'«il revient à la sémantique de discerner les notions qui dans la rhétorique conservent aujourd'hui un noyau rationnel» (1987:175). Or, selon Rastier les métaphores sont des connecteurs d'isotopies à l'instar de Greimas et Courtés.

2.2.3 Démarches méthodologiques

Il convient maintenant d'examiner le cadre théorique et méthodologique dans lequel Tamine situe son analyse.

2.2.3.1 Le corpus

Le corpus de Tamine fait preuve d'un grand éclectisme. Elle explique:

Je suis donc partie de textes où l'on peut raisonnablement s'attendre à rencontrer des métaphores: discours politiques et écrits littéraires surtout poétiques. Le relevé des métaphores a été fait suivant le critère - négatif - que j'ai indiqué dans la Première Partie: ont été retenus les tropes que je ne pouvais analyser autrement, i.e. ceux qui ne reposaient pas sur un rapport d'inclusion ou de contiguïté (1978:149).

En effet, la plupart des exemples qu'elle présente sont tirés de la poésie française des dix-neuvième et vingtième siècles, de plusieurs auteurs. Selon Tamine, ce corpus constitue un «éventail assez hétéroclite» (1978:159). Mais elle le justifie en expliquant que:

Cet éclectisme m'a semblé présenter un avantage: permettre de se rendre compte si les formes métaphoriques sont dépendantes du type de discours où elles sont utilisées ou bien si à travers ces échantillons divers se dégage une syntaxe de la métaphore (1978:159).

Elle insiste sur l'importance d'une certaine diversité quant aux sources, car un corpus très homogène n'aurait pas permis de révéler la vraie nature de la métaphore, faute d'éléments de comparaison. Sur ce point, il serait intéressant de comparer le corpus de Tamine avec celui de Tamba-Mecz. Tamba-Mecz a préféré travailler à partir de données «aussi simples et homogènes que possible» (Tamba-Mecz 1981:16).

Ainsi a-t-elle renoncé aux métaphores en poésie, en précisant que les figures poétiques, à cause de «leur densité, leur imbrication à des éléments stylistiques connexes, ou leur élaboration très poussée, risqueraient de compliquer inutilement l'observation des phénomènes que nous nous proposons de décrire» (ibid.). Tamba-Mecz ne semble aucunement suggérer qu'il y a une différence essentielle entre la figure en prose et la figure poétique au niveau de la métaphorisation. Il s'agit plutôt, dans le cas de cette dernière, d'une certaine plurivalence inhérente, voulue ou non, qui rend particulièrement problématique l'analyse rigoureuse de la figure .

En plus, la poésie se caractérise le plus souvent par un manque de contexte. Or, si la notion de contexte fait partie intégrante de l'approche de Tamba-Mecz, ce concept n'a que très peu d'importance pour l'analyse formelle de Tamine.

En effet, on constate que les métaphores choisies par Tamine pour ses études de la figure sont, du point de vue de la forme, limitées soit au cadre syntaxique, toujours contenu dans une seule phrase, soit à une seule phrase même. C'est dire qu'un corpus surtout poétique lui convient bien, parce que le contexte formel ou syntaxique est en général déjà assez restreint par rapport aux textes non poétiques et parce que la poésie est d'habitude une source riche d'exemples métaphoriques. Parfois Tamine recourt à des formes inventées du type: «ce soldat est un lion» (1978:105). Puisque Tamine veut décrire les aspects grammaticaux de la métaphore et laisse de côté l'analyse du sens, seuls les cadres grammaticaux l'intéressent. Or, dans une analyse axée sur la forme et non sur le contenu, il est inutile de distinguer entre «métaphores en poésie» et «métaphores en

prose», pour peu qu'on arrive à identifier les structures formelles de la métaphore.

Pour ce qui concerne et le contexte et le sens de la métaphore, Tamine remarque que sans l'un, surtout dans le cas de la poésie moderne, il est parfois impossible de cerner l'autre. Elle reconnaît ainsi l'importance du contexte dans l'interprétation des énoncés métaphoriques (1981:149): «Hors contexte, il est impossible de décider du statut de

L'homme seul est un escalier».

Cet exemple, d'Aragon, est cité à plusieurs reprises dans l'ouvrage de Tamine. Malgré la fréquence avec laquelle elle le répète, elle ne présente aucune analyse, aucune clef pour son interprétation.

2.2.3.2 La délimitation des tropes

Pour ce qui concerne la délimitation des divers tropes, Tamine commence à partir des définitions classiques. C'est là une démarche qui indique les deux principes qui orientent sa recherche.

Le premier principe est que la métaphore concerne essentiellement le lexème, notion dévolue de la rhétorique classique. D'après Tamba-Mecz, c'est l'approche tropologique qui localise la figure à l'intérieur d'un vocable. Le deuxième principe est la remise en question de la caractérisation sémantique des définitions classiques. Ayant parcouru quelques-unes de ces définitions des figures, Tamine affirme qu'elles sont «vagues et essentiellement sémantiques: la définition du trope fait uniquement appel au sens» (1978:23).

C'est, en particulier, son insistance sur l'importance d'une analyse syntaxique et sa critique de l'approche sémantique qui distinguent cette théorie de la métaphore des autres.

Afin de délimiter les notions dont il s'agit, elle réduit l'ensemble des tropes de la rhétorique ancienne à trois catégories, ce qui est conforme à la tendance contemporaine, à savoir: la métaphore, la synecdoque et la métonymie (cf. Genette 1970).

Tamine recourt à la conception de Fontanier pour ses définitions, selon lesquelles la synecdoque serait fondée

sur un rapport d'inclusion et la métonymie serait fondée sur un rapport de contiguïté.

D'après Tamine, ce sont les rapports d'inclusion et de contiguïté, qui, caractérisant synecdoque et métonymie respectivement, les rendent aisément décelables.

Puisque, chez Tamine, la métaphore se définit négativement par rapport à la métonymie et à la synecdoque, dans le sens que les critères de contiguïté et d'inclusion n'y figurent pas, l'opposition métaphore/métonymie/ synecdoque demeure essentielle pour sa théorie. Il devient donc absolument nécessaire de retenir les deux autres tropes, puisque même s'ils ne sont pas directement liés à la métaphorisation, leur présence rend plus aisée et plus maniable la délimitation de la métaphore.

Cependant, c'est bien de la métaphore que s'occupe Tamine. Elle précise que cette figure l'intéresse plus que les autres,

non que j'y voie, comme beaucoup de rhétoriciens contemporains, la figure par excellence mais parce que, plus peut-être que les autres tropes, elle est susceptible d'une caractérisation linguistique (1978:25).

Malgré la symétrie apparente entre ces trois tropes, Tamine y perçoit une distinction fondamentale qui sépare la métaphore des deux autres. Ici elle introduit la notion de référent, qu'elle considère comme un élément extérieur à l'analyse linguistique. Ainsi, elle affirme à propos de la métaphore:

D'une part, il semble qu'elle se laisse décrire sans un détour par le référent, presque obligatoire dans le cas de la métonymie et de la synecdoque, et d'autre part, elle paraît impliquer à la différence de ces deux tropes, une syntaxe (ibid.).

Tamine ajoute à ces distinctions l'observation que les exemples des métonymies et des synecdoques sont exclusivement nominaux, tandis que la métaphore fait preuve d'une grande diversité et d'une certaine complexité syntaxiques (1978:26). Il est donc évident qu'elle s'intéresse beaucoup plus à la fonction linguistique de la métaphore, et à sa structure formelle, qu'à son interprétation.

Aussi Tamine rejette-t-elle toute définition de la métaphore reposant exclusivement sur des critères sémantiques, puisque, d'après sa théorie, le concept d'anomalie sémantique ou de violation de contraintes de sélection peut bien s'appliquer à tous les tropes (1978:30). C'est également pour ces raisons qu'il lui

est inutile de recourir aux définitions classiques pour le repérage des figures.

Il serait intéressant de présenter ici un exemple emprunté à Saint-Just, relevé du corpus de Tamine:

Portez la lumière dans le *dédale* de notre économie (1978:31).

Tamine identifie *dédale* comme le terme métaphorique et affirme que *désordre* semble être le terme propre. Mais elle ne dit pas où elle a trouvé ce terme propre et l'on peut supposer que le rapport entre ces deux signifiants est un cas de synonymie partielle, d'après une définition lexicographique.

Tamine souligne le caractère grammatical de son approche lorsqu'elle explique que le critère d'assimilation entre *dédale* et *désordre* est le fait que ces deux termes peuvent être compléments du même verbe. Ce critère tout à fait inutile du point de vue d'une théorie sémantique de la métaphorisation relève du fait que Tamine envisage la métaphore comme une substitution paradigmaticque. Cette considération syntaxique est plus importante pour l'analyse de Tamine qu'un rapport de ressemblance quelconque entre les termes (1978:31).

Ayant délimité son corpus et les notions tropologiques de base, démarche essentielle à la

formulation de sa définition de la figure, Tamine explique son système de classification des métaphores.

Elle commence par diviser les métaphores selon la classe grammaticale à laquelle chaque terme métaphorique appartient. Il y a donc des métaphores nominales, verbales, adjectivales et ainsi de suite.

Ce système reflète une tradition qui remonte aux rhéteurs classiques et qui persiste dans certaines analyses contemporaines, notamment chez Christine Brooke-Rose, dans son étude *A Grammar of Metaphor*. En effet, l'étude de Brooke-Rose s'avère très importante pour la théorie de Tamine, qui y voit beaucoup de similarité avec la sienne.

Ensuite Tamine établit une typologie basée sur l'identification et l'analyse minutieuses des cadres syntaxiques. La notion de cadre syntaxique constitue l'élément structurel de base de sa théorie.

Le cadre syntaxique constitue, pour Tamine, le contexte linguistique de la métaphore. Le cadre de la métaphore se définit par «un ensemble de propriétés et contraintes [...] type de noms qui l'entourent, déterminants» (1979:65).

Un critère des plus importants de l'approche de cette linguiste, et peut-être celui qui distingue cette approche de la théorie de Brooke-Rose, est le rapport

entre le terme métaphorique même et son contexte linguistique immédiat.

Tamine explique que le terme métaphorique lui-même ne constitue pas toute la métaphore, mais il est également nécessaire de tenir compte de l'ensemble que forment ce terme, le terme propre et la configuration syntaxique qui transmet la figure (1979:65).

L'unité de la métaphore se définit ainsi chez Tamine comme l'union d'un terme métaphorique, au moins un terme propre et une structure syntaxique quelconque qui les lie (ibid.). Aussi la conception de Tamine repose-t-elle sur l'approche binaire qui caractérise la théorie classique de la métaphore et selon laquelle la *métaphore* est composée d'un *terme métaphorique* et d'un *terme propre*.

2.2.4 Délimitation des termes

Il est communément admis que la métaphore est un tout composé de plusieurs éléments, et ainsi décomposable en ses parties fondamentales à la suite d'une analyse.

Cependant, la délimitation des noms de ces parties est à la fois indispensable pour une compréhension de la métaphore, et une des difficultés des plus persistantes.

La plupart des théories de la métaphorisation distinguent un terme métaphorique ou figuré et un terme

littéral ou propre. Tamine décrit, pour sa théorie, trois termes possibles, mais il peut y en avoir un ou deux, les trois termes n'étant que la possibilité maximale.

2.2.4.1 Le terme métaphorique

Il y a, d'abord, ce que cette linguiste appelle le *terme métaphorique* (TM), qui est, évidemment, toujours présent. Si la notion du terme métaphorique correspond à la métaphore *in praesentia* de la rhétorique classique, cette même notion correspond à peu près au *vehicle* de Richards et au *focus* de Max Black; c'est, pour moi, le métaphorème, l'unité lexico-sémantique qui rompt l'isotopie dominante du contexte textuel ou discursif, et signale la nécessité d'une interprétation métaphorique afin d'assurer une lecture logique et cohérente.

2.2.4.2 Le terme propre

Quant au terme propre, Tamine distingue deux types: le terme propre paradigmatic (TPP), et le terme propre syntagmatic (TPS).

2.2.4.2.1 Le terme propre syntagmatique

Le terme propre syntagmatique est celui qui est présent au niveau du déroulement textuel, c'est-à-dire, dans la phrase même, et correspond donc à la figure in praesentia de l'analyse classique.

Le terme propre paradigmatic n'est pas présent dans la phrase, mais doit être extrapolé; c'est la métaphore in absentia. Ici, on rappelle l'exemple de Saint-Just, ci-dessus, où *désordre* s'est présenté à Tamine comme le terme propre paradigmatic correspondant à *dédale*.

Si le terme propre syntagmatique est simplement celui auquel le terme métaphorique est associé en contexte, le terme propre paradigmatic implique, pour Tamine, une sélection opérée sur l'axe de la substitution.

2.2.4.2.2 Le terme propre paradigmatic

Dans la théorie de Tamine le TPP est essentiellement un terme latent. Il est intéressant de comparer ce point de vue à une approche telle que celle de Tamba-Mecz, où le cadre de la métaphore n'est pas limité aux confins de la phrase grammaticale. Ainsi le terme propre

paradigmatique, latent chez Tamine, se trouve, le plus souvent, ailleurs dans le texte; il n'y a donc rien à extrapoler, et point n'est besoin de recourir aux définitions lexicographiques pour une liste de synonymes. Cette question de l'étendue du cadre métaphorique sera à discuter plus loin.

2.2.4.2.3 Terme propre et rapport métaphorique

Il convient maintenant de présenter le schéma de ces types de rapports que donne Tamine (1978:97):

TPS (est) |TM
|TPP

ainsi que les exemples qu'elle offre afin d'illustrer ces divers éléments d'une expression métaphorique (ibid.):

Achille est |un lion| impétueux
|un être| impétueux.

En l'absence d'un contexte plus élargi, on peut supposer qu'*Achille* est le nom d'un être humain; c'est donc le terme propre syntagmatique. *Lion* est donc le terme métaphorique.

Le terme propre paradigmatique que Tamine propose ici est *Achille*. Il est intéressant de remarquer que ce terme, placé sur l'axe vertical de la substitution,

(cette dernière étant le processus traditionnellement lié à la métaphorisation), n'est pas nécessaire pour l'interprétation de la figure. En effet, il semble que Tamine l'inclut pour des raisons de symétrie syntaxique, surtout dans ce type de figure qui est une sorte de cliché presque lexicalisé.

2.2.5 Interprétation de la métaphore

On remarque cependant qu'il y a entre le terme propre paradigmatic et le terme propre syntagmatic un rapport de coréférentialité non figurée qui sert à rendre explicite la métaphoricité de l'expression. Aussi Tamine recourt-elle à une démarche de reconstruction sémantique intuitive afin de trouver un terme propre logique, emprunté non pas au contexte, mais plutôt à un axe paradigmatic hypothétique.

2.2.5.1 Interprétation et sémantisme du terme

Pour ce qui concerne la métaphore où deux termes sont impliqués, Tamine décrit deux types, dont la forme du premier type est:

TPS (est) TM.

Il serait utile de reprendre ici ses exemples (ibid.):

L'homme seul est un escalier (Aragon)

Le poète solitaire, grande brouette des marécages (Char).

La seule différence, selon Tamine, entre ce type de métaphore et celle à trois termes est le sémantisme.

Tamine précise davantage:

le terme métaphorique est si recherché qu'il fait énigme et qu'aucun degré zéro, aucun terme paradigmatique ne peut être proposé (ibid.).

Quant au deuxième type de métaphore dans cette catégorie, le terme propre paradigmatique est seul impliqué. Tamine le représente ainsi:

X |TM
|TPP.

X, qui remplace pour ainsi dire le terme propre syntagmatique, représente le contexte qui n'intervient pas directement dans la métaphore. C'est l'un des très rares cas où Tamine fait intervenir le contexte afin de décrire la figure. Encore, on voit ici une classification qui appartient au domaine de la sémantique. Ce n'est pas une forme syntaxique particulière. Voici deux exemples de ce type qu'offre Tamine (1978:99):

|ma flamme (ne s'éteindra qu'avec moi)

|mon amour

On |tarira le commerce (Saint-Just)

|épuisera

Ce type représente la métaphore in absentia, où, effectivement, un terme propre quelconque n'est pas donné dans le contexte immédiat. Cependant, il convient de noter que dans les deux exemples de Tamine, aucun terme propre explicite n'est nécessaire. Dans le premier exemple, *flamme*, étant une métaphore lexicalisée parodique, se comporte comme tout autre lexème de la langue. Cela est à peu près également vrai pour ce qui est du deuxième cas, car le verbe *tarir* a souvent le sens d'*épuiser*.

Evidemment il n'y pas de véritable différence entre la métaphore cliché et la métaphore originale en poésie au niveau de la structure interne. On est portée à croire que si Tamine y voit une différence formelle, c'est que la transparence sémantique du premier type, due uniquement à sa lexicalisation, lui permet d'en proposer une interprétation logique.

2.2.5.2 La plurivalence de la métaphore

Il vaut mieux considérer qu'il est souvent difficile, voire impossible de donner, pour certaines formes poétiques, une seule interprétation. Mais cela est dû à une plurivalence inhérente à l'expression poétique même, et non à une structure formelle précise. Le caractère plurivalent, non linéaire de la métaphore, est ce qui lui donne sa densité sémantique; c'est la capacité de suggérer plusieurs idées à la fois (cf. Kocourek 1992). Je vois là une considération pour la sémantique, plutôt qu'une question de syntaxe.

La troisième possibilité que décrit Tamine est une sorte de métaphore minimaliste, à savoir celle où le seul terme métaphorique est présent. Il s'agit encore de la métaphore in absentia, mais d'une métaphore vive et énigmatique. Tamine propose l'exemple suivant (ibid.):

Ancien acteur qui joue |des pièces d'eau
(Eluard)

où la forme est clairement métaphorique, mais ce que peut représenter «des pièces d'eau» n'est pas donné dans le contexte. A propos de ce type de métaphore, Tamine constate que:

TM peut n'être relié directement à aucun terme du contexte de la même catégorie syntaxique (1978:99).

A l'égard de certaines métaphores vives, elle ajoute:

TM peut également, et c'est très fréquent en poésie moderne, être opaque, faire énigme si bien qu'il ne s'oppose à aucun terme paradigmatique facile à reconstruire (ibid.).

Ainsi, pour Tamine, l'intuition ou des connaissances lexicographiques peuvent faciliter l'interprétation des métaphores déjà un peu transparentes ou aisément désambiguïsables dans leur contexte. En revanche, un système pour l'interprétation des métaphores vives énigmatiques n'est pas l'un de ses buts. Puisqu'elle vise à une description syntaxique des figures, le fait que la plupart de ses exemples viennent de la poésie, (et que la nature sémantique des métaphores n'entre pas dans ses critères pour la délimitation de ses termes) est peu pertinent.

2.2.6 Métaphore et référent

Le problème de la dimension référentielle apparaît subrepticement dans toutes les conceptions de la métaphore comme un convive qu'on n'a pas voulu inviter et qui refuse de partir. Cette problématique est due en majeure partie à une certaine confusion entre le signifié et la «chose» même; entre l'univers clos des concepts et

le monde dit réel. Il convient maintenant d'examiner la conception du référent chez Tamine.

2.2.6.1 **Signe et chose**

Au cours de sa discussion de la terminologie de la métaphore, Tamine évoque les termes choisis par Richards (Tamine 1978:96); ce sont *tenor* et *vehicle*. Elle souligne la popularité de cette terminologie dans la plupart des théories américaines de la métaphore.

En effet, l'introduction de ces concepts signale une rupture importante dans l'évolution de la théorie de la métaphore, puisque celle-ci n'est plus réduite à un simple jeu de substitution.

Pour ce qui concerne la notion de substitution, qui fait partie intégrante de la théorie classique de la métaphorisation, Tamine préfère l'éviter dans sa description, et pour deux raisons. D'abord, l'idée de la substitution suppose qu'il y a toujours un terme propre qu'on peut reconstruire, alors que ce terme propre est déjà présent dans le cas de la métaphore *in praesentia*, mais difficilement identifiable dans les figures *in absentia*. Ensuite, la notion de substitution diminue le statut de la métaphorisation, car celle-ci n'aurait qu'un

rôle subalterne, n'étant qu'une sorte de synonyme du terme propre (1979:66).

Tamine définit *tenor*, d'après Richards, comme le «sens véhiculé par la métaphore» et le *vehicle* comme le terme métaphorique qui renvoie «aux signes mais également aux choses, aux 'subjects' (sujets) auxquels s'applique la métaphore» (Tamine 1978:36).

Ce sont justement cette dualité floue, cette confusion entre signe et chose qui déconcertent Tamine, parce que le référent, c'est-à-dire la chose même qui est à distinguer du signifié, est extérieur au système de la langue.

2.2.6.2 Critique de Richards

Aussi Tamine critique-t-elle la réintroduction du référent chez Richards, car, par cette démarche, on coupe les métaphores de leur dimension linguistique. En particulier, elle affirme que la terminologie de Richards présente,

le double inconvénient de ne pas dissocier la teneur présente dans le contexte de celle qui est située sur l'axe paradigmatique et de renvoyer tantôt aux signes, tantôt à leur contenu ou même à leur référent (1978:96).

Clairement, pour un linguiste, contenu et référent ne sont pas interchangeables. Et Tamine trouve très

grave «la confusion -- absente des bons dictionnaires -- entre signifié et référent et entre signe et chose» (1978:50).

C'est en tant que linguiste désirant décrire le système de la langue comme phénomène distinct de la réalité que Tamine critique le Groupe Mu. Il s'agit là d'une description du monde, plutôt que d'une sémantique linguistique. Du point de vue de la grammaire, Tamine constate que les linguistes du Groupe Mu analysent principalement des métaphores nominales et tendent à privilégier les noms en général. Mais, puisque seuls les noms se prêtent aisément à une description des classifications extra-linguistiques, en ce qu'ils peuvent s'associer à des objets, le Groupe Mu conçoit le langage comme un reflet codé de la réalité (Tamine 1978:52).

Ainsi, Tamine insiste que la métaphore est d'abord un fait de langage (1978:40). Il s'ensuit que l'analyse de la métaphore appartient à l'analyse linguistique, et ne peut pas tenir compte des faits référentiels ou pragmatiques (cf. cependant Levin 1977).

2.2.6.3 Référence et sémantique

Selon Tamine la métaphorisation comporte plusieurs composantes; elle a simplement choisi d'en étudier la

composante syntaxique. La composante sémantique n'y figure pas, car elle trouve qu'il est possible, même nécessaire, de traiter de chaque composante séparément, révélant peut-être ainsi le côté classiciste et même cartésien de sa personnalité. Elle prétend que sémantique et syntaxe sont dissociables, même dans le cas de la métaphore, que, pour ma part, je considère comme un phénomène essentiellement sémantique.

Ici *linguistique* signifie surtout *syntaxe*; Tamine a donc tendance, à travers son travail sur les figures, à dévaloriser des considérations portant sur le signifié.

Cependant, elle voit parmi les théories sémantiques de la métaphore deux différents modèles qui s'opposent.

Ce qu'elle dénomme la conception *statique* consiste à considérer la métaphore comme un phénomène fondé sur un partage de sèmes, une sorte d'intersection sémique. Cette approche, adoptée par le Groupe Mu, par exemple, repose toujours sur le rapport de ressemblance si cher à la perspective classique.

Selon la conception *dynamique*, la métaphore consiste en une interaction, à la différence du modèle statique. Une telle conception se trouve notamment chez Max Black. Ici, la figure implique un véritable échange, ce qui la met en mouvement, et non pas un simple partage de traits communs, supposément pré-existant à la figure. Ce modèle

sémantique est dynamique parce que, comme le résume Tamine, «la métaphore n'enregistre plus une ressemblance entre signifiés, mais organise une nouvelle vision des choses» (1978:89).

La notion d'une «nouvelle vision des choses» devient de plus en plus importante pour la théorie de la métaphore. On commence à voir que la métaphore peut bien réorganiser dans certains cas la structure sémique de la langue.

Tamine, dans sa critique de l'analyse sémantique, souligne le problème de la délimitation des sèmes. Elle affirme que si on recourt aux descriptions encyclopédiques (au lieu de recourir aux définitions lexicographiques),

il n'y a plus aucune limite au nombre de sèmes qui sont censés constituer le signifié d'un mot, chaque contexte pouvant en susciter de nouveaux. L'analyse sémique n'a plus alors aucun intérêt et se borne à enregistrer l'interaction du contexte sur un mot (1978:48).

Ces affirmations de Tamine semblent indiquer que, pour elle, le terme a un sens plus ou moins stable, ce qui rend peu pertinent une décomposition en sèmes. C'est un tel point de vue qui a sans doute suscité de la part de Tamba-Mecz la remarque suivante: «[la théorie de Tamine représente] un point de vue lexicaliste, conforme à la conception tropologique, qui reconnaît bien le rôle

de la syntaxe, mais situe a priori le sens figuré à l'intérieur d'un vocable» (Tamba-Mecz 1981:63).

En plus, Tamine met en évidence le côté analogique impliqué par toute métaphore, signalant que l'analogie et la ressemblance ne sont pas la même chose (1978:91). En effet, l'analogie, qui se définit comme le mécanisme à la base des figures dites «de comparaison» (la métaphore, la comparaison figurée) est essentiellement conceptuelle, tandis que le terme de *ressemblance* implique plutôt une similarité concrète ou sensuelle.

2.2.7 Description syntaxique des métaphores

Il convient maintenant d'examiner l'analyse syntaxique de la métaphore effectuée par Tamine.

2.2.7.1 Influence de Christine Brooke-Rose

Tamine tient beaucoup à *A Grammar of Metaphor* de Brooke-Rose, surtout du fait que cette étude représente le seul ouvrage à être consacré à l'analyse systématique de la composante formelle et grammaticale des métaphores.

Tamine remarque l'orientation nettement grammaticale de Brooke-Rose; dans *A Grammar of Metaphor* les différentes parties du discours désignent les catégories

auxquelles appartiennent les métaphores relevées par l'auteur. Ce principe d'organisation est semblable à celui de Tamine.

Ce que cette théoricienne reproche à Brooke-Rose est d'avoir recouru à certains critères sémantiques et d'avoir hésité à faire une analyse exclusivement grammaticale. C'est cela qui la fait «dévier de la syntaxe vers la sémantique» (Tamine 1978:157), et Tamine explique ainsi ses objections:

c'est surtout de la sémantique que l'analyse grammaticale n'arrive pas à se libérer. Des notions comme *concret*, *abstrait*, *animé*, *inanimé* voisinent avec la mention de propriétés strictement syntaxiques, et chaque forme métaphorique est aussitôt interprétée en termes de sens (1978:152).

On se permet de se demander si l'analyse de Tamine, si rigoureuse qu'elle soit, ne pourrait que s'enrichir de quelques indices pour l'interprétation de certaines métaphores, suivant le modèle de Brooke-Rose. Ici on se rappelle le vers très énigmatique et très souvent cité chez Tamine: «L'homme seul est un escalier» d'Aragon.

En effet, elle prétend pouvoir «séparer radicalement la syntaxe de la sémantique» (1978:169). On peut se demander, cependant, si cette ambition, qui remonte à la tradition de l'analyse grammaticale de l'époque classique, est vraiment applicable à l'étude de la métaphore.

Cela dit, le postulat de Tamine est que la métaphore, puisqu'elle appartient à l'expression langagière, doit forcément avoir une forme grammaticale qu'on peut analyser. Même si l'on trouve que la forme et le contenu sont intimement liés et constituent les deux aspects d'une unité (le signe saussurien), ce que Tamine tâche de faire est d'analyser minutieusement une seule composante de la métaphore et elle a choisi la composante grammaticale.

2.2.7.2 Les métaphores à pivot verbal

Pour son analyse, le point de départ pour Tamine n'est pas le mot - le terme métaphorique - mais plutôt le cadre syntaxique.

Le cadre est une unité formelle plus petite que la phrase syntaxique. Tamine prend le cadre syntaxique comme unité de base de la métaphore parce que le cadre contient les termes essentiels à la métaphore, ainsi que les déterminants qui sont dans un rapport syntaxique étroit.

Dans cette première catégorie, Tamine distingue deux types de métaphores à pivot verbal (1978:183):

1. Trop de tentations malgré moi me caressent
(Apollinaire)

2. Mais en elle réside un *diamant* couvert de boue (Béalu).

Il est intéressant de remarquer que Tamine inclut dans la catégorie verbale les métaphores nominales par simple remplacement aussi bien que les figures où le terme métaphorique est un verbe. C'est toute la construction qui importe ici: le rapport entre un nom et un verbe, dont l'un des termes est métaphorique. Toutefois, le verbe est considéré comme le foyer de la relation figurée.

Pour ce qui est du premier exemple, le terme métaphorique *caressent* est bien un verbe, dont le nom régissant *tentations* serait interprété, dans ce contexte, au propre. La juxtaposition syntagmatique de ces deux termes produit un sens métaphorique reposant sur la personnification du substantif *tentations*. Il s'agit d'une pesonnification, car seuls les êtres vivants peuvent caresser, ce verbe étant défini comme l'action de «toucher en signe de tendresse [...] effleurer doucement, agréablement» (P.R.). Ce terme implique normalement un agent humain, et évoque les sèmes d'/animé/ et de /concret/, tandis que le sujet de ce verbe dans le vers d'Apollinaire *tentations* est un nom abstrait. Cependant, il n'y a rien sur le plan purement syntaxique qui permette d'identifier *caressent* comme un terme

métaphorique, puisque la métaphore relève de la dimension sémantique.

Considérons maintenant le deuxième exemple: «Mais en elle réside un diamant couvert de boue». Tamine ne nous donne pas davantage de contexte, mais l'on peut supposer que elle renvoie à un être féminin. Ici il y a un rapport syntaxique entre *un diamant*, sujet, et le verbe *résider*. *Diamant* est identifié comme le terme métaphorique parce que ce lexème est le seul qui brise l'isotopie de la phrase, et signifie sans doute une très bonne qualité latente. Tout de même, c'est son rapport étroit avec le verbe qui incite Tamine à considérer cette expression comme une métaphore du type verbal.

Tamine fait pourtant certaines observations bien intéressantes au sujet des métaphores verbales. Sans vouloir entrer dans une discussion de la signification des énoncés, ce qu'elle reproche vivement à Brooke-Rose, Tamine constate qu'un même verbe peut prendre des formes et des prépositions dont le choix serait contraint par l'emploi littéral ou figuré.

Elle observe qu'on peut trouver, par exemple, un énoncé tel que «Frappez-le au visage» (emploi propre du verbe *frapper*) mais non pas «Frappe-le par ton intelligence» (emploi figuré) (1978:198). Il serait intéressant d'évoquer un autre de ses exemples (ibid.):

on trouve bien «Brutus a frappé César par son ambition» (emploi figuré verbal) mais un énoncé comme «Brutus a frappé César avec son poignard» serait un emploi littéral. Elle montre donc qu'avec en emploi figuré verbal, des contraintes se manifestent au niveau syntaxique.

Aussi Tamine distingue-t-elle entre «verbes de mouvement» et «verbes psychologiques» afin d'expliquer pourquoi certains lexèmes subissent un changement de construction lors du passage du sens propre au figuré. Mais ces critères mêmes n'évoquent-ils pas l'interprétation sémantique, et donc extérieure à une analyse purement grammaticale?

L'analyse de Tamine a cependant le mérite de reconnaître que l'emploi métaphorique de certains verbes entraîne un changement de construction syntaxique qui n'est pas facultatif. Elle décrit les expressions du type: $N_0 V N_1$ (de N_2):

Je dus ... la saouler de mes paroles (Béalu)

vs

Je dus la saouler (1978:200)

Je m'enivre de mystérieuses clartés (Hugo) vs

Je m'enivre (:201).

Tamine explique que la présence d'un complément prépositionnel serait redondant dans l'emploi propre

puisque le sens même du verbe l'implique: «s'enivrer, c'est s'enivrer d'alcool, de vin; saouler, c'est saouler d'alcool, de vin» (ibid.).

Le verbe dans ce type de métaphore s'emploie au sens figuré. Ainsi, dans le premier exemple, *paroles* retient son sens propre et le verbe sert à exprimer l'effet grisant, excitant de ces paroles.

Tamine a trouvé dans son corpus une véritable pléthore d'exemples et il serait utile d'en citer quelques-uns ici (ibid.):

C'est en pavant les rues de nids d'oiseaux
(Eluard)

Nourri d'insultes et d'esclandres (Saint-John
Perse)

Nos filles parfumées qui se vêtaient d'un
souffle (Saint-John Perse).

Dans chacun de ces vers, la présence d'un complément prépositionnel signale, d'après Tamine, un emploi figuré, car le verbe *paver* signifie «mettre des pavés», *nourrir* signifie «donner de la nourriture» et *se vêtir* implique mettre un vêtement (ibid.).

Cette observation est sans doute très féconde pour la théorie de la métaphore. Cependant, il ne serait pas inutile de jeter un deuxième coup d'oeil sur l'exemple

d'Eluard, qui n'est pas, à mon avis, une métaphore typique.

D'abord, *paver*, c'est d'après le Petit Robert, «couvrir (un sol) d'un revêtement formé d'éléments». Le sens de ce verbe s'est donc élargi de sorte que plusieurs substantifs puissent en devenir le complément, non seulement *pavés*.

Pour revenir à notre exemple, l'unité syntaxique «pavant les rues de nids d'oiseaux» pourrait bien être un énoncé non métaphorique. Quoique cela soit peu probable dans la réalité extra-linguistique, une telle chose est tout de même possible, et aucune contrainte lexicosémantique n'est violée.

Il s'agit non d'une métaphore, au sens linguistique, mais d'une image surréaliste. Ici, «nids d'oiseaux» peut également signifier et ne pas signifier des nids d'oiseaux. Pourtant, la seule présence de l'insolite ne constitue pas une métaphore.

Ensuite Tamine discute de la sous-catégorie des «verbes de communication» (1978:208), qui est, à mon sens, une catégorie sémantique. Par là Tamine entend les verbes qui désignent toute émission vocale, ainsi que les cris d'animaux, à savoir: *aboyer, braire, caqueter, chuintier, coasser* etc.

Ce type de métaphore verbale implique un sujet possédant les traits [+ animé] mais [- humain]. Pour emprunter l'exemple de Tamine, «le chameau blatère» est au propre (ibid.) mais «Jean blatère» suscite une interprétation figurée du verbe. Le mécanisme sémantique ainsi impliqué déclenche un paradigme, qui, une fois activé, produit la possibilité d'une série de métaphores.

Tamine démontre que certaines métaphores verbales résistent à la nominalisation, tandis que ces mêmes verbes, employés non métaphoriquement s'y prêtent aisément.

Examinons maintenant un exemple de Tamine (1978:216) :

Le mur s'est écroulé.

Un processus de nominalisation nous donne :

l'écroulement du mur.

Le résultat de la nominalisation change pourtant lors d'un emploi métaphorique du verbe *écrouler*. C'est dire que si un énoncé tel que

Jeanne s'est écroulée à la nouvelle

(ibid.) est aisément possible, une nominalisation de la métaphore ne le serait pas :

*l'écroulement de Jeanne à la nouvelle.

Ainsi Tamine affirme-t-elle qu'une métaphore verbale est rarement limitée au verbe même. Il est nécessaire

d'étudier tout le cadre afin de déceler les divers rapports syntaxiques et figurés.

2.2.7.3 Le cadre en être

Le cadre en être représente la forme canonique de la métaphore in praesentia. D'après Tamine cette catégorie comprend les métaphores «qui impliquent la mise en relation de deux groupes nominaux» (1978:227). Elle décrit trois formes possibles de ce type d'expression métaphorique, qui sont:

N est N: l'amour est un feu

N, N : l'amour (0, le, un, ce) feu

N de N: le feu de l'amour (ibid.).

Il s'agit alors d'une relation qui exprime l'identité entre les deux éléments de la figure. Dans son corpus, Tamine distingue quatorze types de métaphores en être. La structure de base est essentiellement la même pour chaque type; il s'agit de deux substantifs ou deux syntagmes nominaux reliés par une forme du verbe être. Ce qui varie d'une figure à l'autre est le déterminant ou le modificateur. Voici quelques-uns de ses exemples:

L'être vivant est un signe (Béalu; Tamine 1978:233)

Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis
(Baudelaire; ibid.)

La mer est ton miroir (Baudelaire; Tamine
1978:235).

La description des exemples de son corpus devient ici rigoureusement syntaxique, sans pourtant atteindre la structure interne de la figure. Une des questions qui intéressent Tamine est la suivante: la métaphore implique-t-elle une syntaxe qui lui est particulière?

La difficulté consiste à déterminer ce qui est en effet particulier à cette figure, car une même forme syntaxique peut bien impliquer un processus interne non métaphorique.

Tamine décrit en particulier le cas des métaphores comme celle de Victor Hugo (1978:268):

Car l'océan est hydre et le nuage oiseau.

Elle constate que c'est le déterminant du deuxième substantif en l'occurrence 0 qui permet de définir le cadre. Les expressions de ce type sont remarquables en ce qu'elles font exception par rapport à la norme syntaxique qui caractérise le prétendu langage non métaphorique. Comme Tamine nous l'indique, la règle concernant la présence ou l'absence d'un déterminant devant N_2 dans le cadre en être est plus ou moins fixe.

On répète son exemple: «Jacques est médecin / il est français» (1978:267).

Tamine ajoute, cependant, que cette règle ne s'applique plus à certaines métaphores où N_2 n'appartient pas à une classe lexicale qui n'exige pas de déterminant et où il est suivi d'un modificateur. Cela est nettement apparent dans l'exemple de Hugo cité ci-dessus; *océan*, le terme propre syntagmatique, pour reprendre la terminologie de Tamine, est précédé du déterminant défini (*l'*), tandis que le terme métaphorique *hydre* qui est relié au terme propre par le verbe *est*, n'est pas ainsi qualifié.

Il convient pourtant de se demander si ce phénomène n'est pas un effet purement poétique, un choix stylistique individuel, et non pas inhérent à la métaphoricité d'une expression. Rien n'empêche de produire, par exemple, un énoncé comme «*l'océan est une hydre*»; l'expression ne serait pas moins métaphorique. Egalement, on peut concevoir facilement une construction semblable à celle de Hugo où N_2 n'est pas prédéterminé et n'est pas un terme métaphorique.

Tamine remarque que la construction en être, sans déterminant interne ou avec un déterminant indéfini, est assez fréquente dans son corpus. Il serait utile de présenter davantage de ses exemples:

Un être qui n'était que lumière, or et gaze
(Baudelaire) (1978:267)

Tes baisers sont un philtre et ta bouche une
amphore (Baudelaire) (:270)

L'homme n'est qu'un atome (Hugo) (ibid.)

La Haine est un ivrogne au fond d'une taverne
(Baudelaire) (:271).

Examinons le deuxième de ces exemples. Il s'agit dans ce vers de Baudelaire de deux métaphores dans la même phrase liées par la conjonction *et*.

Puisque la formule en être a souvent une fonction définitoire ou didactique, le premier substantif du cadre (N₁) est interprété au sens non figuré et établit ainsi l'isotopie dominante de l'énoncé. Le deuxième substantif (N₂), par contre, est perçu comme étranger à l'isotopie déjà établie; il est donc interprété figurativement. Le verbe *est* qui indique une identification (cf. Tamine 1979:67) ou équivalence entre les deux éléments du cadre est l'indice qui déclenche une interprétation métaphorique. Toutefois, Tamine insiste que l'identité dont il est question ne préexiste pas à la configuration, car la fonction du cadre dans le cas de la métaphorisation est d'identifier des éléments entre lesquels n'existe aucune relation prévisible ou codifiée par la langue (ibid.).

Pour revenir à notre exemple de Baudelaire: le verbe être entraîne ici un rapport d'équivalence syntaxique entre *baisers* et *philtre*, et entre *bouche* et *amphore*.

La théorie de Tamine ne permet pas d'analyser davantage les relations ainsi créées entre ces termes par la figure au niveau du signifié. Elle affirme qu'il s'agit là d'une métaphore selon les critères suivants: 1) il n'y a pas de rapport de contiguïté ni d'inclusion, ce qui élimine la métonymie et la synecdoque et 2) une démarche intuitive initiale par laquelle on remarque un manque de compatibilité entre les deux substantifs de chaque cadre. C'est dire qu'un baiser n'est pas un philtre, une bouche n'est pas une amphore selon les définitions lexicographiques de ces termes.

Il est intéressant de constater que Tamine se limite au cadre même de la métaphore ou, tout au plus, à la phrase, de sorte qu'elle refuse d'admettre les figures du type:

Tout est ruine et deuil

où N_1 est un pronom (on, tout), car dans ce cas, N_1 renvoie à autre chose et seul le contexte extra-phrastique permet de savoir si on a affaire à une métaphore. Si la phrase ne contient pas «toute» la métaphore d'après Tamine (c'est-à-dire au moins un terme métaphorique et un indice formel quelconque qui signale

une interprétation figurée), elle ne l'admet pas dans son analyse.

Voilà un des points sur lesquels les théories de Tamine et Tamba-Mecz divergent, car Tamba-Mecz, à la différence de Tamine, montre qu'un indice anaphorique ou cataphorique peut facilement lier les termes propre et métaphorique, même s'ils ne sont pas présents dans la même phrase.

Tamine termine ses remarques sur le cadre en être en discutant de la souplesse des noms par rapport aux verbes. En particulier, elle affirme à propos des noms et leurs configurations en être que leur intérêt pour les textes est qu'ils sont très producteurs à l'égard de la métaphore (1978:297).

2.2.7.4 Les métaphores appositives

Pour Tamine, l'apposition constitue un troisième cadre producteur de métaphores. Il s'agit des expressions du type:

L'amour, cette tempête (Hugo; Tamine 1978:307)
où le premier substantif du cadre, N_1 (*amour*) est le terme propre et le substantif mis en apposition (*tempête*) est le terme métaphorique. Puisque ce cadre représente

une autre forme de la métaphore *in praesentia*, il est syntaxiquement proche du cadre en être.

Au cours d'une analyse formelle détaillée de la configuration appositive, Tamine démontre la complexité et la subtilité de cette forme. Ici elle avoue que la frontière entre sens propre et sens métaphorique est syntaxiquement très floue, de sorte que des critères purement formels ne permettent pas de les distinguer.

Cependant, Tamine constate qu'à l'égard du cadre appositif, l'emploi propre semble être sujet à plus de contraintes syntaxiques que l'emploi métaphorique.

Elle oppose deux exemples, l'un propre et l'autre figuré, ayant la même forme syntaxique (1979:71):

- 1) *Jeanne, enfant, est très fragile
- 2) La censure, serpent, l'ayant mordu au pied
(Hugo).

Dans les deux exemples, le terme mis en apposition est caractérisé par l'absence d'un déterminant et d'un modificateur. On remarque pourtant que ces deux énoncés ne se distinguent pas uniquement par la différence entre propre et figuré. Par exemple, 2) est un vers poétique, tandis que 1) ne l'est pas.

En effet, Tamine reconnaît que ces particularités peuvent relever simplement d'un fait de style individuel (1979:71), si bien qu'elle hésite à attribuer aux

appositions métaphoriques des caractéristiques spécifiques.

Quant aux variantes formelles à l'intérieur de cette catégorie, Tamine décrit cinq constructions caractérisées par un déterminant et une fonction particulière. Ce sont :

la qualification: La censure, serpent

la classification: La censure, un serpent

l'identification: La censure, le (ce) serpent

la redite épilinguistique: La censure, (ou plutôt) le serpent

l'appréciation: La censure, le (ce) serpent cruel (1978:357).

Toujours est-il que Tamine se rend compte de la très grande diversité de fonctions, de sens, manifestés par ce cadre, si bien qu'elle ne prétend pas en faire une description exhaustive. En fait, elle voit que certains déterminants et l'emploi de l'apposition dans la phrase sont sujets à des éléments non formels: des restrictions sémantiques, le rôle du lexique et même des facteurs intonatifs qu'elle n'entreprend pas à décrire dans son étude (1978:360).

Et c'est surtout au cours de ses remarques sur les appositions, plus que pour les autres cadres, que Tamine insiste sur la non-spécificité de la syntaxe en ce qui

concerne les emplois propres et figurés. C'est dire que rien dans la forme appositive elle-même ne permet de dire qu'il s'agit d'une métaphore (1978:363; 1979:71).

Tout de même, il est intéressant de constater que si Tamine affirme l'absence de spécificité syntaxique des figures, elle cherche néanmoins à y identifier une distinction quelconque. Cette distinction n'apparaît pas sur le plan formel; Tamine explique à propos des emplois métaphoriques et littéraires ayant le cadre appositif, que «la seule différence qui peut les opposer est que pour les métaphores la relation sémantique entre N_2 et N_1 se construit dans l'énoncé, alors que dans l'usage non figuré, cette relation est souvent antérieure au discours» (1978:363).

Considérons l'exemple de Victor Hugo évoqué ci-dessus:

L'amour, cette tempête.

La relation sémantique établie entre *amour*, terme propre, et *tempête*, terme métaphorique, en est une d'identité; le terme métaphorique se présente donc comme l'attribut du terme propre, signifiant «l'amour est une tempête». Le sémantisme de *tempête* est assimilé à la notion d'amour, si bien qu'il se produit entre les deux termes un rapport de synonymie contextuelle. Cependant, l'effet de cette «synonymie» est de modifier en quelque sorte, au moins

dans le contexte immédiat, le sens du terme propre, de mettre en valeur un des aspects de l'amour.

C'est dans ce sens-là que la relation sémantique se construit dans l'énoncé même, au sens de Tamine. C'est évoquer le caractère insolite, imprévisible de la métaphore vive. C'est montrer également que la métaphorisation n'est pas la mise en relief d'une ressemblance qui préexiste à la figure.

En revanche, si on mettait en apposition un terme non métaphorique par rapport à *amour*: «amour, cette passion», par exemple, la relation sémantique entre les deux termes serait antérieure à la figure, comme l'explique Tamine, en ce que la notion de *passion* fait déjà partie de la définition d'*amour*. C'est dire que le rapport sémantique entre *amour* et *passion* est déjà établi par la langue.

Ainsi Tamine conclut-elle que les métaphores appositives démontrent, à la fois, la souplesse et la vitalité de ce cadre, aussi bien que la nature pleinement linguistique de la métaphore.

2.2.7.5 Les métaphores en «de»

Le dernier cadre métaphorique qu'analyse Tamine est celui, très fécond d'ailleurs, où deux substantifs sont

reliés par la préposition «de»: «ta fierté de velours» (Eluard, cité par Tamine 1978:385).

On pourrait suggérer que presque tous les cadres où apparaissent des métaphores sont des structures plus ou moins ambiguës ou plurivalentes. C'est dire qu'il n'est pas possible d'attribuer à une construction formelle une interprétation unique. Mais, comme le remarque Tamine, cela est d'autant plus vrai pour le cadre en «de», qui peut exprimer plusieurs constructions syntaxiques différentes.

Aussi Tamine reconnaît-elle que les métaphores en «de» impliquent un problème d'interprétation plus que les autres cadres (1978:386). On constate également qu'il est peut-être plus difficile de scinder la sémantique et la syntaxe dans l'analyse de cette construction que dans l'analyse des autres catégories. Si bien que Tamine fait entrer dans sa description des critères de distinction ou de qualification qui relèvent plutôt de la sémantique, tels que *quantité*, *appartenance*, *matière* et ainsi de suite. Sans doute sa méthode d'analyse a-t-elle été influencée par la tradition didactique française qui a introduit des catégories sémantiques dans la classification cartésienne de la grammaire, et notamment la classification des compléments circonstanciels. Il s'agit là d'une superposition non raisonnée des

catégories, ouvertes d'ailleurs, de la sémantique aux paradigmes clos et rigoureusement délimités de la grammaire.

Les difficultés d'interprétation se présentent parce que des facteurs lexicaux et syntaxiques s'imbriquent et s'entremêlent, si bien qu'il faut tenir compte du même coup de la multiplicité des fonctions de «de» et du sémantisme des différentes unités lexicales fortes.

Cependant, Tamine réussit à montrer clairement que les cadres des métaphores en «de» sont contraintes à un degré qui varie par certaines considérations formelles. Son analyse lui permet de distinguer deux catégories principales. La première catégorie est celle où le complément en «de» ne comporte pas de déterminant. Je cite son exemple, d'Eluard: «la lune de rosée» (Tamine 1976:35). L'autre catégorie est caractérisée par la présence d'un déterminant quelconque devant le complément de «de»: «le troupeau des ponts» d'Apollinaire (ibid.).

Cette alternance n'est pas complètement arbitraire, mais est partiellement contrainte par le déterminant de N_1 . Tamine constate, par exemple, que le déterminant *un* devant N_1 rend impossible tout déterminant devant N_2 . Cela ce voit dans les exemples que présente Tamine:

une nuée d'enfants (1979:70)

une poignée de fripons (Robespierre; Tamine 1978:391).

Il s'agit là, évidemment, de contraintes purement syntaxiques qui n'ont rien à voir avec la métaphorisation. Ici, encore, Tamine veut surtout mettre en valeur les ressources de la syntaxe qui sont à la disposition de la métaphore.

On peut comparer cette construction avec celle où un déterminant initial autre que un permet un déterminant à l'intérieur du cadre. Considérons à titre d'exemple cette métaphore de Saint-John Perse:

les essais du silence aux ruches de lumière
(cité par Tamine 1978:391).

Quant à l'interprétation de la figure, on constate que la syntaxe seule ne permet pas de déceler le sens; Tamine insiste, plus vigoureusement, peut-être, que pour les autres configurations, que le cadre en «de» implique une «profonde intrication du lexique et de la syntaxe» (1976:37).

Une difficulté principale que pose le cadre en «de», comme on l'a déjà signalé, est la multiplicité des relations sémantico-syntaxiques représentables par cette préposition lors de son association avec des noms. Pour ce qui est de la construction sans article intérieur, Tamine constate que N_2 se présente comme «une simple

spécification de N_1 » (1976:35), étant un complément de qualité («mon chien puant de voisin»), de quantité («une nuée d'enfants», *ibid.*), de matière («Une robe d'innocence» de Hugo), etc. selon le cas (exemples de Tamine 1979:70).

Quant au tour avec article intérieur, le rapport sémantique entre les deux noms sera différent; il s'agira d'un rapport d'appartenance ou d'attribut de substance, pour ne nommer que ces deux.

Une des fonctions importantes du cadre en «de» est d'exprimer un rapport d'identité entre les deux noms de la métaphore. Cette notion d'identité, évoquée également par Brooke-Rose, semble appartenir aux deux catégories générales, avec et sans déterminant intérieur, que décrit Tamine.

L'énoncé «mon chien puant de voisin» (cité ci-dessus) ne signifie-t-il simplement «mon voisin est un chien puant»? Il y a donc une identité entre le sujet et l'attribut, exprimée par la copule. Il semble pourtant que les métaphores en «de» où il s'agit d'un complément de quantité ne pourraient pas s'interpréter ainsi. «Une nuée d'enfants» ne signifie pas «des enfants sont une nuée»; à la rigueur, les enfants ensemble, vus comme un groupe, forment conceptuellement une nuée au sens métaphorique, mais ce n'est pas la même chose.

Considérons maintenant une métaphore de Victor Hugo :

l'immense papillon du baiser infini.

Lors de son analyse de cet exemple (1978:423), Tamine constate qu'il s'agit d'un rapport d'identité. En effet, l'interprétation la plus logique de cette métaphore semble être, «le baiser infini est un immense papillon». Toutefois, on remarque que c'est le nom régissant (N_1) qui constitue le terme métaphorique, tandis que le nom du complément (N_2) constitue le terme propre.

Parfois la présence d'un déterminant intérieur signale un autre type de rapport sémantique. Dans la métaphore suivante, également de Hugo (Tamine 1976:39),

les baisers du jour,

on remarque que la structure syntaxique est à peu près identique à celle de «l'immense papillon du baiser infini». Cependant, «les baisers du jour» semble s'interpréter selon un rapport d'appartenance, de sorte que cette métaphore signifie, non pas * «le jour est des baisers», mais «le jour donne (a) des baisers». Mais les métaphores de ce type constituent des exceptions et dans les exemples en «de» où N_2 est précédé d'un déterminant, la préposition exprime en général un rapport d'identité.

2.2.8 Les limites d'une approche grammaticale

Le but essentiel de Tamine au cours de son travail sur la métaphore est clair et précis: elle entreprend une description détaillée et rigoureuse de la composante syntaxique de la métaphore. Ce faisant, elle montre jusqu'à quel point le phénomène de la métaphorisation appartient à l'analyse linguistique et que la métaphore exploite toutes les ressources de la langue, comme tout autre emploi du langage; donc, qu'elle implique une syntaxe, et qu'elle dépasse ainsi les limites du lexème simple.

En plus, Tamine réussit à montrer que le développement d'un énoncé métaphorique s'effectue au déroulement de l'axe textuel ou discursif, mais toujours est-il qu'il reste aux confins du système linguistique. C'est dire qu'il ne faut pas sortir du champ du langage afin de décrire l'expression métaphorique. Aussi le référent est-il mis en dehors de l'analyse.

Cette affirmation mène Tamine à remettre en cause certaines notions à propos de la métaphore qui ont cours depuis un certain temps, en particulier la distinction fondamentale entre la métaphore et la métonymie qu'avait établie Roman Jakobson. Quoique Tamine distingue bien, elle aussi, entre ces deux, elle trouve imprécise et trop

restreinte, pour ne pas dire tout à fait fausse, la notion que la métaphore découle de l'axe paradigmatique.

Le fait que toute figure s'effectue dans une construction syntaxique quelconque est si évident à la suite d'une analyse telle que celle de Tamine qu'elle «devrait mettre fin au règne de l'assimilation jakobsonnienne entre la métaphore et le paradigme, la métonymie et le syntagme» (1978:514).

Cette constatation est centrale à ma conception de la métaphore, car - et les théories contemporaines tendent à le montrer - la métaphore provient toujours d'un contact, syntaxique aussi bien que sémantique, avec les autres éléments d'une expression textuelle.

Il convient ici de rappeler que Tamine se limite au cadre syntaxique à l'intérieur d'une phrase, à la différence de Tamba-Mecz, par exemple, qui montre que l'étendue de la métaphore peut dépasser ce cadre intraphrastique.

En effet, c'est peut-être le rejet de l'analyse sémantique qu'on regrette dans le travail de Tamine. Elle pose clairement que la métaphorisation comporte plusieurs composantes, y compris la sémantique à laquelle il faut recourir pour l'interprétation des emplois figurés, mais qu'il s'impose d'étudier séparément chacun de ces paramètres. Bien qu'on apprécie chez Tamine le

souhait d'explorer à fond chaque élément structurel avant de procéder à une description du tout, on se demande si on peut vraiment scinder si nettement en ses diverses composantes le tout que constitue la métaphore. Ou bien, ces éléments sont-ils plus intriqués qu'on ne le soupçonne, comme les deux faces de la feuille de papier métaphorique si chère à Saussure qu'on n'arrive pas à dissocier?

Pour ce qui est de sa définition de la métaphore, Tamine minimise l'importance des rapports de ressemblance et d'analogie objective. Cette dernière appartient, après tout, au domaine du référent; donc, il faut sortir du cadre de l'analyse linguistique. Quant aux rapports de ressemblance, Tamine trouve inadéquat un tel critère, qui concerne exclusivement le côté lexical, sans tenir compte du rôle essentiel de la syntaxe dans une figure.

Si l'analyse de Tamine ne permet pas de caractériser ou de reconnaître, à partir des critères formels, la métaphore, c'est qu'elle veut faire autre chose. En effet, à la suite d'une analyse étendue et disciplinée, elle affirme que les métaphores et les emplois propres partagent les mêmes configurations syntaxiques. C'est la syntaxe qui donne forme à la figure, ce qui affirme sa thèse que la métaphore appartient exclusivement à l'expression linguistique. On constate également qu'une

étude axée sur la composante formelle ne peut pas être révélatrice à l'égard de la signification de la métaphore.

3 LA SÉMANTIQUE DE LA MÉTAPHORE

Michel Le Guern et Albert Henry

La métaphore vive est un procédé de style, un mode d'expression, une manière de redécrire la réalité. Mais la métaphore vive est surtout un processus sémantique. Elle concerne le sens, elle relève de la structure même de la langue, elle met en jeu les mécanismes de l'organisation conceptuelle. Comment, en effet, évoquer la sémantique sans penser à la métaphore, et comment parler de la métaphore sans évoquer du même coup la sémantique? Dans ce chapitre je me propose d'examiner les conceptions de deux linguistes, Michel Le Guern et Albert Henry, qui analysent la métaphore vive, chacun à sa façon, à la lumière d'une théorie de la signification.

3.1 Michel Le Guern

3.1.1 Métaphore et métonymie chez Le Guern

Dès que l'on entreprend à étudier de très près la conception de la métaphore selon Le Guern, on est impressionné par le désir de l'auteur de mettre de

l'ordre dans l'analyse des emplois figurés. Comme bien des linguistes s'intéressant au sens figuré, Le Guern se rend compte des nombreuses définitions de la métaphore, du fouillis confus des catégories des divers tropes. Il veut établir surtout une théorie du sens figuré qui rejoint des théories linguistiques déjà établies, et s'intègre alors dans une théorie globale du langage. De ce fait, Le Guern analyse le sens métaphorique à la lumière de deux théories linguistiques importantes et disparates, à savoir l'analyse sémique d'A. J. Greimas et la conception du langage selon Roman Jakobson.

En effet, ce dernier, en particulier, occupe une place centrale dans la théorie de Le Guern, car la thèse de Roman Jakobson fournit des critères scientifiques (selon l'interprétation de Le Guern) permettant de distinguer entre métaphore et métonymie. Sa conception de la métaphore comprend alors essentiellement deux démarches: il établit une réinterprétation des observations de Roman Jakobson, en particulier celles concernant les aspects linguistiques de la métaphore et de la métonymie, et il envisage la métaphore comme un phénomène relevant tout d'abord de la sémantique.

Or, l'idée que la métaphore provient de la substance sémantique va de soi. Et pourtant cette conception de la métaphore reliant l'emploi figuré à une théorie du sens est relativement neuve, car elle est basée sur une interprétation structuraliste évoquant la thèse de Saussure. En plus, la conception sémantique de la métaphore n'est pas universelle. Pour certains, elle consiste en une substitution lexicale impliquant des sens figés; c'est une conception essentiellement tropologique. Selon d'autres, elle concerne surtout la pragmatique, et est reliée à une situation extra-linguistique. Et d'après une troisième perspective, la métaphore implique terme, concept, référent, et situation extra-linguistique, si bien qu'elle se présente comme un fait existant hors du langage, au lieu d'en être une partie intégrante.

Mais pour Le Guern, comme pour Henry d'ailleurs, la métaphore est un fait du langage humain nettement distinct de la réalité extra-linguistique et qui relève de l'organisation sémantique de la langue en question. Je tiens à signaler d'ailleurs que c'est grâce à ce seul fait que l'on trouve telle ou telle métaphore dans une

langue et non dans une autre, et que souvent la métaphore n'est pas traduisible.

Mais à la différence d'Henry qui compare également la métaphore et la métonymie, Le Guern considère la métaphore comme un fait foncièrement sémantique, tandis que la métonymie, selon sa conception, concerne surtout la référence. Si Henry insiste sur la complémentarité de la paire métaphore - métonymie, c'est qu'il les situe au même plan: les deux emplois figurés concernent les mécanismes sémantiques du langage.

Le Guern en revanche reconnaît la complémentarité entre métaphore et métonymie, mais n'y décèle pas d'opposition existant au sein de la structure sémique du lexique. Il reconnaît plutôt des catégories impliquant des fonctions totalement différentes. Car, selon ce linguiste, la métaphore entraîne une réorganisation sémique, tandis que la métonymie consiste en ce qu'il appelle un simple glissement de référence. C'est dire que Le Guern suppose que la métonymie opère sur le principe de la référence et concerne, non seulement le langage, mais aussi la réalité extra-linguistique. Toutefois, il réitère la définition traditionnelle qui

associe la métaphore à la relation de similarité et la métonymie à la relation de contiguïté.

La difficulté est donc de préciser ce que l'on entend par *similarité* et par *contiguïté*. On confond facilement et fréquemment dans les analyses du sens figuré la similarité entre objets (référents) extra-linguistiques, c'est-à-dire similarité visuelle, structurale ou fonctionnelle, et ce que l'on pourrait appeler un partage de sèmes. Etant donné la nature fondamentalement sémantique de la métaphore, il est donc logique de considérer une intersection sémique, un ensemble de sèmes pertinents communs, comme le mécanisme de base de la métaphorisation. Cette confusion existe également dans le cas de la métonymie, car on confond souvent contiguïté référentielle et contiguïté textuelle. (C.f. Bonhomme 1987.)

D'après la théorie de Le Guern la complémentarité s'étend sur les deux plans: le plan linguistique dans le cas de la métaphore et le plan extra-linguistique dans le cas de la métonymie. Il prétend que la métaphore repose sur un rapport interne, tandis que la métonymie repose sur un rapport externe. Donc:

Le sémème présente une relation externe avec l'objet qu'il sert à désigner. On pourrait considérer cet objet comme la réalité désignée; il est toutefois préférable de ne faire intervenir dans l'analyse de ce processus que la représentation mentale de l'objet matériel en tant qu'il est perçu; ainsi, le mot «table» est en relation avec la représentation mentale d'une table. Afin de mieux la distinguer, donnons à cette relation externe le nom de relation référentielle ou, plus simplement, de référence (1973:14).

Cette conception met en relief le contraste entre la métaphore et la métonymie, car:

D'autre part, le sémème présente une relation interne entre les éléments de signification ou sèmes, qui le constituent [...] On doit s'attendre à ce que le processus métaphorique concerne l'organisation sémique, alors que le processus métonymique ne modifierait que la relation référentielle (ibid.).

Voici donc le point de départ de Le Guern: en analysant la langue il est possible de décrire d'un côté des relations internes, dont la métaphore est un mécanisme, et la structure sémique de la langue, et d'un autre côté, des relations externes, à savoir la métonymie et la référence. Mais pour Le Guern, cette conception symétrique et équilibrée n'est pas qu'une manière pratique d'organiser l'énorme problème du sens figuré. Il affirme que l'on peut baser cette distinction fondamentale entre la métaphore et la métonymie, ces deux

catégories irréductibles de la rhétorique, sur des critères scientifiques.

3.1.1.2 La thèse de Roman Jakobson

Ayant reconnu que ses observations sur la métaphore correspondaient à celles de Roman Jakobson, Le Guern constatait que son travail sur la métaphore «apparaissait comme le panneau d'un diptyque» (1973:8), un diptyque dont la métaphore n'était qu'un élément. Aussi a-t-il décidé d'élargir son étude afin de montrer les mécanismes complémentaires de la métaphore et de la métonymie. Le Guern croit que la thèse de Jakobson fournit «un fondement scientifique à l'opposition de la métonymie et de la métaphore» (Le Guern 1973:13), si bien que ce linguiste évoque les recherches sur l'aphasie effectuées par Jakobson:

Toute forme de trouble aphasique consiste en quelque altération, plus ou moins grave, soit de la faculté de sélection et de substitution, soit de celle de combinaison et de contexture. La première affection comporte une détérioration des opérations métalinguistiques, tandis que la seconde altère le pouvoir de maintenir la hiérarchie des unités linguistiques. La relation de similarité est supprimée dans le premier type

et celle de contiguïté dans le second. La métaphore devient impossible dans le trouble de la similarité et la métonymie dans le trouble de la contiguïté (Jakobson 1963:43-67).

Ainsi, métaphore et métonymie sont présentées comme les deux figures essentielles dont l'opposition est fondée dans la réalité scientifique. Le Guern considère cette opposition, qu'il considère comme irréductible, comme étant à la base de sa propre théorie. Ayant délimité les deux catégories fondamentales, il est maintenant possible de classer les autres tropes. La comparaison appartient à la catégorie de la métaphore, et la synecdoque est subsumée par la métonymie. Toutefois, ce sont les critères définitoires de similarité et de contiguïté que Le Guern, comme Jakobson, retient afin de déterminer les types de sens figuré essentiels. Aussi Le Guern affirme-t-il qu'«il faut bien reconnaître que l'étude critique des catégories traditionnelles de la rhétorique confirme l'existence d'une organisation bipolaire du système des tropes, avec deux mécanismes bien différenciés, celui de la métaphore et celui de la métonymie» (ibid.:36). On y reconnaît le «zèle binariste» que Ricoeur (1975) a constaté.

C'est un point de vue qui restitue à la métonymie sa position importante, voire fondamentale, parmi les mécanismes sémantiques et organisateurs du langage. Marc Bonhomme, regrettant le métaphorocentrisme qui existe à l'heure actuelle, est d'accord. Et ce linguiste, qui a été d'ailleurs l'élève de Le Guern, donne son interprétation de la thèse jakobsonienne :

Avec Jakobson, la métonymie cesse d'être une figure de signification pour se transformer en processus général du langage. La terminologie de Jakobson est révélatrice d'une telle mutation. Au vocable de métonymie, il préfère les expressions «principe métonymique», «procès métonymique», «démarche métonymique» [...] C'est que dans sa conception la métonymie s'élargit pour devenir l'un des deux grands pôles constitutifs du langage, celui des combinaisons, tandis qu'à l'issue d'une extension parallèle la métaphore est assimilée au pôle des substitutions (1987:9).

C'est dire que Le Guern envisage métaphore et métonymie comme les «deux grands pôles» structurels de la substance rhétorique, placés au même niveau et existant en complémentarité parfaite. Aussi rejette-t-il la théorie d'une rhétorique générale du Groupe de Liège. Ces auteurs réduisent effectivement la métaphore à une rencontre de synecdoques. De ce fait, c'est la synecdoque qui se présente comme la figure de base, fondamentale, irréductible et constitutive de toutes les

autres. Mais il s'agit d'un phénomène essentiellement statique, au lieu du processus dynamique décrit par Jakobson et évoqué par Bonhomme.

Il est donc intéressant de remarquer que pour Le Guern, la thèse du Groupe de Liège rapproche la métaphore et la synecdoque de sorte qu'il y a plus de différence entre la synecdoque et la métonymie qu'entre la synecdoque et la métaphore. Or, Le Guern rejette cette thèse très originale parce qu'elle ne s'accorde pas avec les observations de Jakobson. Pour reprendre l'exemple dont se sert Le Guern (:13), les termes *bouleau* et *jeune fille* peuvent figurer dans une structure métaphorique grâce à la synecdoque «fragile», qui caractérise le *bouleau* et la *jeune fille*, et qui permet donc de rapprocher sémantiquement ces lexèmes. Or, il me semble qu'il serait possible de simplifier cette conception en précisant que la «synecdoque», appelée synecdoque généralisante dans le cas de *bouleau* et synecdoque particularisante dans le cas de *jeune fille* n'est qu'un sème commun aux deux sémèmes *bouleau* et (*jeune*) *fille*. D'ailleurs, selon la conception classique de la synecdoque, le «tout» et la «partie» dont on parle

évoquent surtout des éléments qui constituent des référents. Par exemple, lorsque l'on dit que la voile est une partie d'un bateau, on a affaire aux référents et non pas à des éléments sémantico-conceptuels que j'appelle des sèmes. C'est dire que le lexème *fragile* peut s'employer pour décrire un bouleau ou une jeune fille. C'est un concept imposé par la grille métalinguistique à travers laquelle ces sémèmes sont étudiés, mais ce n'est pas une caractéristique naturelle. Il s'ensuit que cette synecdoque particularisante ou généralisante du Groupe de Liège correspond à la définition de *sème*, ce qui veut dire que l'on est sorti du domaine du référent et entré dans le domaine intralinguistique.

3.1.2 La définition de la métaphore

Pour Le Guern, la métaphore, avec ses soeurs la comparaison et le symbole, est d'une importance fondamentale. De fait, il avoue qu'il n'avait reconnu l'importance de la métonymie qu'après avoir entrepris son étude de la métaphore. Cette même notion de

complémentarité reviendra plus loin, mais d'abord on va s'interroger sur le sens de *métaphore* d'après Le Guern.

3.1.2.1 Une formulation synthétique

Ayant étudié sa conception du rapport de complémentarité entre métaphore et métonymie, il convient maintenant d'examiner la définition de ces termes au sens de Le Guern. D'abord la métaphore :

La métaphore apparaît comme l'introduction dans le discours d'une image constituée au niveau de l'activité linguistique (ibid.:51).

L'auteur affirme également que :

La métaphore apparaît donc comme la formulation synthétique de l'ensemble des éléments de signification appartenant au signifié habituel du mot qui sont compatibles avec le nouveau signifié imposé par le contexte à l'emploi métaphorique de ce mot (ibid.:43).

En ce qui concerne la délimitation du sens du terme *métaphore*, le point de départ de Le Guern consiste à relier la notion de la métaphore à celle de la stylistique. Il prétend que la métaphore, la comparaison, le symbole et les autres faits rhétoriques sont surtout des faits stylistiques. Sans définitions

adéquates de ces termes, le stylisticien se trouve dans la situation d'un technicien privé de ses outils. Mais la stylistique ne suffit pas à elle seule à expliquer les mécanismes de la métaphore. Comme la critique littéraire, elle ne fait que s'en servir.

Aussi Le Guern affirme-t-il qu'afin de découvrir les mécanismes de la métaphore, il faut recourir à l'analyse sémantique. C'est en reconnaissant que les mécanismes de la métaphore relèvent de la sémantique que Le Guern arrive à développer une théorie cohérente et logique. Les vues de Jakobson, comme celles de Greimas et de Pottier, confirment et complètent cette conception d'une théorie essentiellement sémantique de la métaphore.

3.1.2.2 Métaphore et sémème

Le caractère sémantique et synthétique de la métaphore affirmé, le foyer d'une expression métaphorique n'est pas le mot, mais le sémème. Or, insister sur la distinction entre *mot* et *sémème*, n'est-ce pas couper les cheveux en quatre? Je suis fondée à croire que non. Si l'analyse de l'effet métaphorique n'est que

superficielle, celui qui appelle telle ou telle forme un sémème au lieu d'un mot ou même un lexème risque d'être considéré comme pointilleux. (Voir Kocourek 1988 pour une discussion intéressante du mot dans la théorie linguistique.)

En fait, la différence n'est pas formelle, mais structurelle, le sémème, à la différence du mot, n'existant jamais dans le vide qu'est l'organisation paradigmatique de l'inventaire lexical. (Pour ce qui est de la question de la signification hors contexte, voir Schogt 1976:24-25 et Ullmann 1959:95). Le sémème (qui pour *Le Guern* correspond à «*acception*» au sens de Greimas) est toujours la résultante d'une interaction entre un contexte textuel ou discursif et la mise en relief des sèmes d'un lexème polyvalent. On est donc portée à croire que la distinction reste fructueuse, voire essentielle pour une théorie cohérente du sens figuré. Car le terme de *mot*, s'il est toujours utile de le retenir, est loin d'être précis, surtout au sein d'une perspective théorique tenant compte du signifié et du signifiant saussuriens. Celui de *sémème*, par contre, est

un terme rigoureusement défini dont le sens est beaucoup plus délimité.

Compte tenu de cette distinction, *sémème* signifie pour Le Guern le sens d'un lexème dans un contexte isolé: «On peut schématiser la définition de Greimas en disant que le *sémè[m]e* est la manifestation du lexème dans un contexte donné» (Le Guern 1973:14). Il va sans dire que seul le contexte permet de lever l'ambiguïté entraînée par la polysémie, cette dernière étant en fait extrêmement répandue.

Il faut rappeler ici que, selon Le Guern, la métaphore concerne l'organisation sémique d'un terme. Le mécanisme métaphorique consiste en une sélection de sèmes pertinents. Les sèmes non utiles à l'interprétation métaphorique d'un énoncé sont écartés par le parcours discursif ou textuel, c'est-à-dire, le contexte linguistique, ou, comme Le Guern préfère dire, mis entre parenthèses (1973:15). Toutefois, le phénomène de la métaphorisation demeure un fait essentiellement sémantique. La réorganisation des sèmes constitutifs d'un métaphorème dépend de la structure sémantique de son contexte linguistique, plutôt que de l'interprétation du

lecteur. Cela est plus vrai dans le cas de la prose que dans celui de la poésie. Et si le discours poétique témoigne souvent d'un haut degré de polyvalence, voulue ou non de l'auteur, les interprétations possibles seront normalement conditionnées par son cadre textuel.

Il serait utile ici d'évoquer la conception du sémème d'après Greimas qui affirme que:

*le sémème n'est pas une unité de signification délimitée par les dimensions du signe minimal [...] ce n'est qu'au moment de sa manifestation dans le discours que cette figure rejoint sa base classématique (constituée de sèmes contextuels) et sélectionne ainsi un **parcours sémémique** qui la réalise comme sémème, à l'exclusion d'autres parcours possibles, restés virtuels, mais susceptibles de produire, dans d'autres contextes discursifs, d'autres sémèmes d'un même lexème (1979:335; mon italique).*

Cette position ne manque pas de force. Dans les conceptions contemporaines de la métaphore, le contexte joue un rôle définitoire, si bien que la conception tropologique localisant la métaphore à l'intérieur du mot n'est plus considérée comme une explication adéquate.

Il est bien vrai que pour Le Guern la métaphore, comme d'ailleurs tout acte langagier, comporte non seulement une dimension sémantico-lexicale, mais également une dimension référentielle. Il admet qu'il y

a une relation entre le terme métaphorique (le métaphorème) et l'objet qu'il désigne habituellement qui est détruite. Il convient cependant de se demander si le référent a vraiment un rôle à jouer dans l'analyse de la métaphore, car il est possible d'analyser le sens d'une structure textuelle sans recourir à une évaluation de la situation extra-linguistique. Puisque Le Guern affirme que la métaphore est d'abord un fait linguistique, il s'ensuit qu'elle ne constitue aucune exception par rapport à l'analyse de tous les autres faits de langage.

3.1.2.3 Sémème et référent

Pourtant ce linguiste évoque la fonction référentielle de la métaphore, expliquant que les termes d'un énoncé métaphorique désignent des éléments correspondant à la notion de *sens propre*. Il est toutefois intéressant de remarquer que, d'un point de vue synchronique, tout terme désigne ce qu'il désigne grâce à une certaine complicité sociale. Si je pose la question «que signifie tête?» il est fort probable qu'on répondra «une partie du corps humain.» Mais je suis

toujours en mesure de dire que je pensais plutôt à la tête d'une épingle, à la tête d'un champignon, à la tête d'un engin, à la tête d'un groupe.

Ce que l'on considère comme le terme «propre» correspond aux *default assumptions* d'Eva Feder Kittay (1987). La langue dispose de bon nombre de lexèmes dont la polysémie est particulièrement riche, tandis qu'il existe d'autres lexèmes qui sont essentiellement monosémiques. Toujours est-il que le sémème et le référent peuvent être déterminés grâce au contexte, mais il importe de distinguer nettement entre les deux. Or, lorsque Le Guern évoque la fonction référentielle dans le cas de la métaphore, il présuppose une relation plus ou moins directe entre le métaphorème et un objet quelconque appartenant à la réalité extra-linguistique. Peut-être serait-il préférable d'insister sur le rapport entre le métaphorème et les autres éléments discursifs ou textuels qui déclenchent une interprétation métaphorique.

En effet, Le Guern ne s'étend pas longuement sur le rapport métaphorème-référent et préfère souligner la réorganisation sémique entraînée par un emploi métaphorique.

Il retient cependant le concept traditionnel du sens propre, qui figure dans son explication du mécanisme métaphorique, affirmant que,

L'interprétation de la métaphore n'est possible que grâce au rejet du sens propre, dont l'incompatibilité avec le contexte oriente le lecteur ou l'auditeur vers le processus particulier de l'abstraction métaphorique (ibid.:16).

Il est évident que la métaphore, c'est-à-dire le langage non littéral, est ici définie comme le rejet du littéral, définition presque tautologique. En plus, cette perspective laisse supposer que le mécanisme métaphorique opère sur un principe de substitution, car le «rejet du sens propre» n'implique-t-il pas la substitution d'un nouveau sens approprié? De fait, selon Le Guern, la métaphore peut s'expliquer comme un glissement de désignation. Il serait utile d'examiner l'un de ses propres exemples.

Le noeud de notre condition prend ses replis et ses tours dans cet abîme (:15, Pascal).

Le Guern constate que les termes *noeud*, *replis*, *tours* et *abîme* ne désignent pas dans ce contexte les choses qui sont généralement désignées par ces noms. Or, n'est-il pas possible de décrire le mécanisme

métaphorique sans évoquer le référent? Sans doute est-ce non seulement possible mais nécessaire, car un fait extra-linguistique désigné par tel ou tel terme ne suffit pas à élucider le fonctionnement intra-linguistique. Le sens métaphorique est véhiculé au moyen des sèmes pertinents. Dans cet exemple de Pascal le *noeud* (de notre condition) met en valeur le sème /complexité/, un sème qui est tout à fait compatible avec la signification de l'énoncé métaphorique. D'après la conception de Le Guern, du moment où une métaphore est perçue les sèmes non pertinents sont supprimés ou mis entre parenthèses. Cette distinction faite, Le Guern constate que le processus de la synecdoque est essentiellement celui de la métonymie, et insiste que tandis que la métaphore opère avant tout sur la substance de la langue, la métonymie, comme la synecdoque, portent «seulement sur la relation entre le langage et la réalité exprimée» (1973:17).

C'est en soulignant le caractère sémantique de la métaphore que Le Guern arrive à établir la symétrie irréductible de la substance rhétorique: la métaphore d'un côté, la métonymie de l'autre. D'ailleurs, pour ce

qui est de sa définition du terme *métaphore*, il se rend compte de l'interaction entre les sèmes du lexème métaphorique actualisés et le contexte linguistique. Il précise que la nature de cette interaction mène à un produit synthétique.

Ainsi Le Guern reconnaît-il que la rencontre d'un contexte linguistique et d'un sémème incompatible avec l'isotopie de ce contexte mène à la création d'un nouveau sens. De ce fait, le processus métaphorique est comme une réaction chimique: s'il y a une réaction entre deux substances, elles sont toutes deux transformées en un nouveau produit tout à fait différent des éléments constitutifs.

Il est intéressant de remarquer que Le Guern considère ce nouveau produit comme un nouveau signifié. Donc, la métaphore entraîne la création d'un nouveau signifié pour un signifiant donné. On pourrait simplement dire que ce nouveau signifié est un sémème créé lors de l'interaction entre un contexte et un lexème sémantiquement incompatible avec lui. Grâce au principe de la polysémie, il est toujours possible pour un lexème d'admettre un nouveau sémème, l'ouverture polysémique étant une caractéristique générale du lexème.

Le Guern propose une définition de la métaphore plutôt restreinte selon laquelle la métaphore se distingue de la comparaison et du symbole qui lui sont pourtant apparentés, et exclut la métonymie et la synecdoque. Les rapports entre métaphore, métonymie et synecdoque examinés, il convient maintenant de considérer la façon dont Le Guern aborde l'analyse grammaticale de la métaphore.

3.1.3 La grammaire de la métaphore

Le Guern affirme que la métaphore est un phénomène langagier concernant surtout le contenu, c'est-à-dire la substance sémantique de la langue. Mais comme le contenu doit forcément avoir une forme, ce linguiste commente les différences entre les métaphores portant sur substantifs, verbes et adjectifs.

3.1.3.1 Rôle secondaire de la grammaire

Il importe de remarquer que cette démarche, qui évoque le travail important de Brooke-Rose, et qui occupe une place centrale dans les conceptions de Tamba-Mecz et de Tamine, n'est que d'une importance secondaire pour Le Guern. Il souligne la complexité de l'emploi du

métaphorème verbal, tout en remarquant que dans l'énoncé métaphorique suivant: «la familiarité d'Astarté, ses discours tendres [...] allumèrent dans le coeur de Zadig un feu dont il s'étonna» (1973:17; Voltaire), l'incompatibilité sémantique qui signale une interprétation métaphorique existe entre les syntagmes *discours tendres* et *allumèrent un feu*.

3.1.3.2 Le substantif

Selon Le Guern, la véritable métaphore réside dans le substantif *feu*, la notion du feu étant juxtaposée au contexte. Or, le feu, phénomène physique défini comme le «dégagement d'énergie calorifique et de lumière accompagnant la combustion vive» (P. R.) n'a rien à voir avec ce contexte. Ici on évoque plutôt les sèmes qui s'appliquent au dégagement d'énergie incandescent et également aux sentiments amoureux, à savoir /ardeur/, /intensité/ et /vivacité/. En plus, cette métaphore, essentiellement lexicalisée d'ailleurs, évoque le lexème *chaleureux* qui est souvent utilisé pour qualifier les sentiments de la passion amoureuse, et qui compte également pour une métaphore lexicalisée. Si bien que la définition de ce terme (P.R.) est ce «qui montre, qui manifeste de la chaleur, de l'animation, de la vie.»

Cette définition remet en question la notion de sens propre, car ici un des sens «propres» lexicographiques est essentiellement une métaphore.

En effet, Le Guern constate que «le verbe sert ici à atténuer le caractère brusque de la rupture logique produite par la métaphore du feu» (1973:17).

3.1.3.3 L'adjectif

Pour ce qui est de la métaphore dite adjectivale, Le Guern constate qu'elle consiste en un adjectif lié à un substantif. Dans un tel cas, si l'on retient la notion du métaphorème, l'adjectif et le substantif forment un groupe métaphorémique. Ainsi Le Guern suggère-t-il que dans l'énoncé «un mur aveugle», l'adjectif *aveugle* confère au lexème *mur* son sème /animé/, ce qui produit le sens métaphorique. (Pour une discussion développée de la métaphore adjectivale, voir Bernard Meyer 1987.)

3.1.3.4 Le verbe

Toutefois, il est possible, d'après Le Guern, que la métaphore porte seulement sur le verbe. Cependant, dans ce cas qui évoque la métaphore *in absentia* de la rhétorique classique, le verbe métaphorème réagit sur son

contexte syntagmatique de sorte de modifier l'organisation sémique d'autres éléments de l'énoncé ou de la phrase.

Pour reprendre l'exemple de Le Guern, dans «la nature abhorre le vide» (1973:18), le métaphorème verbal *abhorre* impute contextuellement le sème /humain/ au lexème *nature*, puisque l'on suppose que seul un être humain est capable d'abhorrer quelque chose. Dans ce cas, la métaphore se rapproche de la personnification.

Puisque le mécanisme métaphorique du verbe est forcément lié soit au sujet, soit au complément, et celui de l'adjectif au substantif, ces structures métaphoriques sont donc moins autonomes que la métaphore portant sur le substantif. De ce fait, l'emploi métaphorique d'un verbe ou d'un adjectif implique toujours la présence d'un substantif, ce que souligne Rastier (1987:176) lorsqu'il affirme que «la théorie de la métaphore est liée à une réflexion sur les substantifs». Le substantif peut être latent ou co-présent avec le métaphorème verbal ou adjectival.

Le problème des métaphores verbales et adjectivales relève de la composante syntaxique et a été étudié à fond par Tamba-Mecz. Dans *Le sens figuré* elle examine plusieurs expressions métaphoriques du type verbal, parmi lesquelles on trouve l'exemple suivant:

D'abord une bourrasque. Elle aboya. (:76; H. Bosco).

Le verbe *aboya*, n'étant pas sémantiquement compatible avec son sujet *bourrasque*, est clairement métaphorique. En même temps, ce verbe évoque dans l'esprit du lecteur le terme de *chien*, du fait que *chien* et le verbe *aboyer* sont co-isotopiques. On peut donc imaginer un bruit de vent semblable à l'aboiement d'un chien. Une fois créée, la métaphore suggère également d'autres sèmes associés au sémème *chien* tels /menaçant/ et /impétueux/. (Cf. également Greimas 1966:52 «Le commissaire aboie»).

A propos de la métaphore adjectivale, Tamba-Mecz constate qu'elle est toujours en relation étroite avec au moins un substantif, comme en témoigne l'exemple suivant:

«des banlieues fleuries de ferrailles»
(ibid.:86; Camus).

Or, pour ce qui est de cet exemple, les termes *banlieues* et *ferrailles* constituent l'isotopie dominante et l'adjectif *fleuries*, étranger à cette isotopie, se présente comme le métaphorème. L'effet de cette métaphore est d'évoquer l'image plutôt dysphorique et décevante des banlieues où l'on voit des ferrailles là où on s'attendrait à voir des fleurs.

Selon la conception de Le Guern, la question des métaphores verbales et adjectivales doit s'étudier à la lumière de la sémantique combinatoire, d'après la perspective de Greimas.

3.1.4 Le rôle de l'isotopie

Au cours de ses réflexions sur la métaphore, Le Guern évoque souvent la notion d'isotopie, qui permet d'expliquer les mécanismes sémantiques de la métaphore au sein du texte ou du discours. L'idée de l'isotopie sémantique, développée en profondeur par Greimas et reprise par Rastier, concerne la sémantique textuelle.

3.1.4.1 Isotopie et incompatibilité sémantique

Le Guern constate que la métaphore vive entraîne une rupture par rapport à l'isotopie du parcours textuel où elle se trouve. Or, comme cette rupture isotopique se présente comme une incompatibilité au niveau du sémantisme du texte, elle signale la nécessité d'une interprétation figurée.

D'ailleurs, l'isotopie est particulièrement pertinente dans le cas de la métaphore, car les lexèmes de la métonymie et de la synecdoque ne sont pas

généralement perçus comme étant étrangers à l'isotopie. Cela s'explique par le fait que le rapport de contiguïté qui caractérise métonymie et synecdoque assure que les termes dont il s'agit relèvent du même champ sémantique.

Toutefois, il conviendrait également de remarquer que, pour Le Guern, la différence n'est pas purement sémantique, puisqu'il considère le mécanisme de la métaphore comme un fait opérant sur la substance du langage, tandis que la métonymie (et donc la synecdoque) concernent surtout le rapport entre langage et «réalité».

Or, Greimas et Courtés (1986:127) relie la notion de l'isotopie à celle du mécanisme métaphorique. Ils constatent que dans l'exemple

«Le commissaire aboie»

est évoqué «le portrait ou bien d'un chien «bureaucratique» ou bien d'un fonctionnaire «canesque»» (ibid.). Ils expliquent ce que l'isotopie métaphorique par leur concept de *rection sémantique*. Le rôle de la rection sémantique est de «régler» les divers rapports signifiants entre les lexèmes pertinents, «dont l'un, le plus «fort», actualise ses classèmes et les fait valoir auprès des autres, moins «forts», qui se limitent à n'actualiser que leurs sèmes nucléaires» (ibid.); il s'agit tout simplement d'une opération de dépolysémisation contextuelle.

3.1.4.2 Isotopie et sens propre

Il s'ensuit que le sémantisme du lexème le plus «fort» l'emporte et détermine ou régit l'isotopie du parcours textuel de sorte que ce lexème manifeste son sens dit «propre». L'autre lexème, paraissant étranger à l'isotopie établie par le plus fort, est interprété au sens figuré afin d'assurer une lecture cohérente. D'après Le Guern, l'isotopie dominante est déterminée par le contexte, plus ou moins étendu, dans lequel le terme sémantiquement insolite est inséré.

Dans un tel cas, c'est la répétition ou la récurrence, au sens de Rastier, d'un élément sémantique qui permet de déceler la métaphore. Or, on est bien loin d'une conception de la métaphore basée sur la comparaison de deux objets.

Cette perspective qui privilégie le rôle de l'isotopie permet à Le Guern de distinguer entre la métaphore et la comparaison. Il prétend que la comparaison («au sens restreint» précise-t-il cependant :53) ne fait pas intervenir une image, car on reste dans l'isotopie du contexte. Paul Ricoeur décèle dans cette perspective l'aspect *dualiste* de la comparaison, tandis que la dualité des deux concepts est abolie dans le cas de la métaphore (1975:141).

C'est dire que dans l'exemple que donne Le Guern «il est bête comme un âne» (ibid.; d'après l'auteur il s'agit ici d'une similitude et non d'une comparaison), le lexème âne garde son sens «propre». On n'est donc pas étonné de rencontrer ces deux lexèmes dans le même contexte, parce qu'il s'agit, comme le dit l'auteur, d'une comparaison quantitative. Du moment où l'on comprend qu'un âne est bête, on est en mesure de comprendre jusqu'à quel point «il» est bête.

De ce fait, l'auteur affirme que l'étude des isotopies est particulièrement fructueuse dans le cas de la métaphore, ainsi que l'étude des métaphores dans leur contexte (:103 et passim). Pour la comparaison, comme pour la métonymie d'ailleurs, l'analyse de l'isotopie est déjà moins révélatrice, car ces figures ne se caractérisent pas par des ruptures isotopiques.

3.1.4.3 Fonction distinctive de l'isotopie

A cet égard, Ricoeur prétend qu'«il n'est pas possible en effet de discuter du rapport entre la métaphore et la comparaison sans mettre en jeu le rôle de l'isotopie» (1975:233-234). Selon Le Guern cette mise en jeu de l'isotopie n'est pas gratuite, car elle fournit un critère objectif qui lui permet de distinguer entre ces

deux figures, et de postuler par la suite une théorie cohérente et raisonnée du sens figuré.

3.1.5 La composante référentielle

Si la notion d'*isotopie* devient pour Le Guern la clef de voûte de sa conception de la métaphore, celle de *référence* reste pour lui étroitement liée à la *métonymie*. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure ses réflexions sur le problème de la référence s'appliquent également à la métaphore.

3.1.5.1 Métaphore et métonymie

Pour Le Guern, la relation entre la métonymie et la métaphore est très symétrique. Ce sont, on l'a déjà dit, les deux figures essentielles dont les mécanismes, quoique différents, sont néanmoins complémentaires. Et pourtant, nous constatons une rupture de cette symétrie au niveau de la référentialité. Peut-être pourrait-on croire, selon la perspective de Le Guern, que l'univers des figures correspond uniquement au langage dans un des cas, et au monde naturel dans l'autre. En effet, Le Guern identifie deux fonctions essentiellement différentes, l'une centrée sur la logique intra-

linguistique, l'autre sur la communication extralinguistique.

Toutefois, la métonymie comporte nécessairement une dimension langagière, et c'est ici qu'elle rejoint la métaphore. Pour ce qui est de la manifestation linguistique de la métonymie, Le Guern affirme que métonymie et métaphore, toutes deux, comportent un aspect syntagmatique et un aspect paradigmatique. De plus, il reconnaît qu'il est en quelque sorte paradoxal de rattacher la métonymie à l'axe syntagmatique, car tout trope «se définit par un écart paradigmatique» (:23). C'est ainsi qu'il semble proposer une conception essentiellement tropologique de la métonymie, car il s'agit en fait de remplacer un terme par un autre qu'on aurait relevé à un paradigme. Toutefois, la métonymie opère sur l'axe syntagmatique du simple fait que l'interprétation d'un emploi métonymique dépend des éléments syntagmatiques du contexte dans lequel il se trouve. Ainsi, le processus métaphorique que la rhétorique classique, comme la théorie substitutive d'ailleurs, rattachent à l'axe paradigmatique comporte un aspect syntagmatique important. Et sur ce point, Ricoeur est entièrement d'accord avec Le Guern, affirmant que «[l]e sens métaphorique est un effet de l'énoncé entier,

mais focalisé sur un mot qu'on peut appeler le mot métaphorique» (ibid. :201).

Or, on comprend aisément que métaphore et métonymie, malgré leurs mécanismes différents, sont actualisées toutes deux par la mise en oeuvre de l'axe de la sélection et de l'axe de la combinaison. Il est intéressant de comparer cette perspective avec celle de Tamine, qui privilégie une conception essentiellement tropologique de la métaphore. Pour Tamine, la métaphore consiste surtout en une relation paradigmatique entre un *terme métaphorique* et un *terme propre*. Tamine distingue entre *terme propre paradigmatique* et *terme propre syntagmatique*, c'est-à-dire métaphores *in absentia* et métaphores *in praesentia*. Cependant, le terme de syntagmatique signifie pour Tamine que le terme propre est présent dans le parcours syntagmatique, sans toutefois évoquer les mêmes connotations d'interaction et d'activation sémique que porte ce terme chez Le Guern.

3.1.5.2 Comparaison et similitude

En revanche, Le Guern va jusqu'à distinguer entre la comparaison proprement dite, qui ne concerne que des notions comparables, et la similitude qui met en jeu des isotopies distinctes. Toutefois, dans le cas de la

similitude le rapport d'analogie est explicité, ce qui oblige Le Guern à ne pas considérer cet emploi figuré simplement comme un type de métaphore. L'effet de sens d'une métaphore est donc beaucoup plus synthétique que celui d'une similitude, puisque cette dernière demeure parfaitement analysable au niveau logique et intellectuel. De fait, me semble-t-il, l'analyse intellectualisée d'une similitude ne détruit pas l'image créée par le processus analogique, tandis que le même genre d'analyse dans le cas de la métaphore entraîne la destruction, ou plutôt la déconstruction, de son effet de sens. Le Guern affirme que «[c]ontrairement à la métaphore, la similitude n'impose pas un transfert de signification. Même au niveau de la simple information, les mots employés par la similitude ne perdent aucun des éléments de leur signification propre» (ibid.:55). Ainsi, toutes les figures reposant sur le mécanisme analogique restent dans les confins du sémantique, tout en mettant en jeu l'activité de sélection et l'activité de combinaison.

3.1.5.3 Métonymie et référent

Pour la métonymie, tout le jeu des deux axes est superposé à la fonction référentielle qui relie l'univers

du sémantique à l'univers extra-linguistique. Donc, au sens de Le Guern, si le terme métonymique ne rompt pas l'isotopie du contexte discursif ou textuel, le «vrai» sens est toujours vérifiable par référence au monde extérieur.

L'auteur constate que pour l'exemple suivant :

Le petit garçon mange une pomme (ibid.:23)

on peut proposer les variantes «le petit garçon mange un gâteau» et «le petit garçon mange un fruit». Puisque les énoncés «le petit garçon mange une pomme» et «le petit garçon mange un fruit» peuvent tous les deux s'appliquer à la même situation réelle, il devient possible de considérer *pomme* et *fruit* comme des éléments appartenant au même paradigme. Si le garçon mange un fruit quelconque, il serait tout bonnement faux de dire qu'il mange un gâteau.

De ce fait, Le Guern prétend qu'il ne s'agit pas dans le cas de la métonymie d'un choix purement linguistique et suggère par la suite que la métaphore fait preuve d'un caractère toujours quelque peu arbitraire, du moins au moment de sa création. Toujours est-il que la situation concrète demeure essentielle dans sa conception de la métonymie.

Voilà un aspect de la perspective de Le Guern qui rappelle celle de Tamba-Mecz. Cette linguiste introduit

dans son étude de la métaphore la référentialité, ce terme désignant pour elle tantôt l'ensemble des opérations discursives et logiques lui permettant de localiser le terme propre, tantôt un élément de la situation extra-linguistique.

Aussi Le Guern constate-t-il que les éléments phrastiques ayant une fonction anaphorique ou cataphorique, à savoir pronoms démonstratifs et personnels et articles définis jouent un rôle important dans l'activité métonymique. Cependant, le terme de *référent* fait preuve de la même ambiguïté pour Le Guern que pour Tamba-Mecz. Toutefois, Le Guern est parfaitement conscient du statut ambigu du terme, signalant que dans «ce livre», «ce» (qu'il appelle un référent) peut «renvoyer aussi bien à un élément antérieur du discours, un autre emploi du mot «livre», ou un synonyme, qu'à une réalité qui n'a pas été nommée jusque-là et qui appartient au contexte extra-linguistique de la communication» (ibid.:25). Pourtant, le caractère ambigu ou bivalent du terme de *référent* ne semble pas être problématique pour cet auteur qui déclare que la relation référentielle «fait intervenir à la fois la combinaison, intérieure au langage, qui lie les éléments sur l'axe syntagmatique et la correspondance qui

s'établit entre un élément de la chaîne parlée et une réalité extérieure au message lui-même» (ibid.).

Malgré la clarté avec laquelle Le Guern rend explicite le caractère bivalent du terme référent, je plaiderai en faveur d'une définition monosémisée de ce terme. Cela se justifie, à mon avis, du fait que l'univers sémantique et la situation concrète sont deux réalités bien distinctes, si bien qu'il est fort utile, voire nécessaire, de relever toute confusion. D'ailleurs, le fait de se servir de la langue afin de désigner des éléments de la réalité extra-linguistique n'enlève pas le besoin de reconnaître les différences. Aussi serais-je portée à considérer comme problématique le commentaire suivant de Le Guern (ibid.:28):

Le caractère ambigu du terme *contexte*, qui désigne aussi bien l'entourage linguistique sur l'axe syntagmatique que l'environnement extra-linguistique de l'axe de communication, ne fait que traduire une réalité fondamentale du langage [...] la combinaison des éléments linguistiques sur l'axe syntagmatique et la mise en relation des éléments linguistiques avec les réalités extra-linguistiques qu'ils servent à désigner ne sont que les aspects complémentaires du même mécanisme (ibid.:28).

Toutefois, si la métonymie est l'expression syntagmatique d'une opération de combinaison, elle est toujours fondée dans la réalité extra-linguistique, d'après Le Guern. «La relation métonymique est donc une

relation entre objets» affirme l'auteur, une relation révélée «par une expérience commune qui n'est pas liée à l'organisation sémantique d'une langue particulière» (ibid.).

Laissant ici de côté toute la problématique de la métonymie purement littéraire, il me semble que le simple bon sens nous conduit à voir une correspondance entre les signes linguistiques *Camembert* et *fromage* d'un côté, (pour revenir à un exemple métonymique souvent cité), et de l'autre côté, une région en France et un aliment laitier.

Pourtant, il faut se méfier du piège subtil de croire que le «découpage» de la réalité en éléments discrets correspondant aux lexèmes préexiste à l'organisation du lexique. Et point n'est besoin de rappeler ici ni le schéma des couleurs de Louis Hjelmslev, ni les divers problèmes de la traduction afin de se rendre compte du fait que l'organisation sémantique va toujours «de soi» quant il s'agit de sa propre langue, mais prend une autre configuration dès que l'on évoque une autre langue. Ce qui prouve que le rapport qui permet de discuter de la réalité extra-linguistique ne

relie pas directement un nom et une chose, mais, à l'instar de Saussure, un signifiant et un signifié qui permettent de renvoyer à une chose.

Or, le fait que le français dispose des lexèmes *Camembert* et *fromage* qui, à leur tour, désignent des éléments extra-linguistiques ne change en rien le fait que ces lexèmes font preuve d'une organisation sémique. Et c'est à ce niveau-là que doit s'effectuer l'analyse de la métonymie. Car du moment qu'une région et un produit sont désignés par des lexèmes et rapprochés par leur «appartenance» à ce qu'on appelle un paradigme, on est bel et bien dans l'univers du sémantique et du syntaxique, ce qui n'empêche pas d'exister cette région et ce produit. De ce fait, la métonymie peut (et doit, à mon avis) s'analyser au niveau sémantique, exactement comme Le Guern étudie la métaphore sans se référer au monde externe. Ajoutons que dans l'étude rigoureuse et approfondie des mécanismes métonymiques effectuée par Bonhomme (1987) la métonymie est considérée comme un procédé foncièrement linguistique.

3.1.5.4 Métaphore et symbole

Une question des plus intéressantes et originales que soulève Le Guern dans son étude sur la métaphore est celle concernant la relation entre la métaphore et le symbole. Le point délicat est, bien sûr, de préciser la différence fondamentale entre métaphore et symbole, car Le Guern affirme que ces deux représentent la mise en oeuvre d'un même principe analogique. Puisque la métaphore et le symbole reposent sur le principe de l'analogie, il n'est pas facile de les distinguer; c'est donc sur le plan de l'organisation interne que doit s'effectuer l'analyse.

Le Guern décèle une différence importante entre la métaphore et le symbole au niveau de la fonction attribuée à l'image produite lors du processus métaphorique ou symbolique. Cette position ne manque pas de rigueur, car Le Guern décrit deux mécanismes bien distincts qui produisent cependant des résultats semblables.

D'abord, Le Guern explique que la métaphore et le symbole reposent tous deux sur un même mécanisme, celui

de l'analogie. De ce fait, le risque de confusion de la métaphore avec le symbole est grand. Afin d'enlever cette confusion, Le Guern étudie la citation suivante (ibid.:39; Péguy):

la Foi est un grand arbre,

affirmant qu'il s'agit ici d'un symbole. Il compare cet exemple avec la citation suivante de Pascal (ibid.):

l'homme n'est qu'un roseau

qui est, selon lui, une métaphore. Puisque ces deux phrases se ressemblent du point de vue syntaxique, seule l'analyse sémantico-conceptuelle permet de déceler leur mécanisme de base.

Pour ce qui est du symbole, Le Guern recourt à la notion des *signes emboîtés* qu'il explique de cette façon: le signifiant *arbre* correspond à un signifié qui n'est que le concept de l'arbre. Or, «ce signifié devient à son tour le signifiant d'un autre signifié» (ibid.:40) qui est le concept de la foi.

Il est évident ici que Le Guern recourt, afin de pouvoir bien délimiter les différences entre symbole et métaphore, à une interprétation assez complexe de la théorie saussurienne du signe linguistique.

Il convient de nous interroger ici sur la conception du signe saussurien d'après Le Guern. Dire qu'un *signifié* «devient» un autre *signifiant*, que cela veut-il dire au juste? Dans ce contexte, Le Guern semble entendre par *signifié* la notion de référent, car il affirme que «[l]e mot lui-même [arbre] n'est que la traduction dans le langage d'un rapport extralinguistique qui pourra être exprimé dans une autre langue naturelle sans subir de modification perceptible» (ibid.). En précisant qu'il y a pour le signifiant *arbre* un signifié qui est «la représentation mentale d'un arbre», cet auteur reprend la définition de Saussure.

Il ajoute cependant qu'«il y a symbole quand le *signifié normal* du mot employé fonctionne comme *signifiant* d'un *second signifié* qui sera l'*objet symbolisé*» (ibid.; mon italique) et par là met en jeu toute la problématique de la terminologie saussurienne. Par *signifié normal*, il entend ce que la rhétorique traditionnelle appelle *sens propre*, c'est-à-dire le sens lexicographique principal. Mais c'est l'idée d'un signifié normal devenu signifiant d'un autre signifié qui est particulièrement révélatrice à l'égard de cette

problématique. Le Guern semble voir dans la paire signifié/ signifiant deux entités lexicales autonomes, tandis qu'il s'agit de deux aspects d'une seule entité, le signe, comme le recto et le verso d'une même feuille de papier, pour rappeler l'analogie saussurienne. En plus, il conviendrait de se demander comment un «second signifié» peut être l'«objet symbolisé».

Selon cette conception, signe, signifié, signifiant et objet ont tous le même nom, à savoir *arbre*. Le Guern insiste cependant que finalement «ce n'est pas le mot «arbre» qui signifie la foi, mais la représentation elle-même de l'arbre»; de ce fait, l'auteur voit dans le cas du symbole un rapport extra-linguistique, puisque le symbole met en jeu la fonction référentielle.

La nature de la métaphore, par contre, est surtout intra-linguistique. Si, au sens de Le Guern, le symbole implique la représentation mentale tout entière, c'est-à-dire tout le signifié, la métaphore en revanche ne concerne que les éléments de sens pertinents. Pour simplifier, on peut dire que dans le cas du symbole, on a affaire au tout et dans celui de la métaphore, on a affaire au partiel.

Le Guern est parfaitement conscient du fait que, du point de vue formel, le symbole linguistique ne se distingue que très difficilement de la métaphore. Considérons maintenant l'exemple suivant (Hugo; Le Guern 1973:40):

Vous êtes mon lion superbe et généreux.

Pour doña Sol, qui parle à Hernani, le lexème de *lion* sert à indiquer seulement les éléments de sens communs pertinents. Le contexte fait «disparaître», pour ainsi dire, tous les autres éléments de sens, qui, loin d'enrichir l'image, ne feraient que nuire au sens voulu.

Toutefois, Le Guern constate qu'il est possible de croire que ce vers de Victor Hugo renferme un rapport symbolique, comme l'arbre de Péguy. Mais, en fait, si le symbole met en jeu l'image de l'arbre tout entier, le terme de *lion* dans l'énoncé métaphorique de Hugo ne signifie pas simplement un lion. Le Guern (ibid.:41) explique:

Pour comprendre ce vers de Hugo, il n'est pas nécessaire de faire appel à la représentation globale d'un lion. Ce serait même en déformer le sens que de faire intervenir tous les éléments qui constituent le concept du lion.

Ainsi, l'emploi du terme *lion* dans ce contexte n'évoque pas certains aspects du référent, à savoir que le lion est un quadrupède carnivore, qu'il vit en Afrique Centrale, qu'il est redoutable et ainsi de suite. Ainsi:

Le substantif «lion» ne correspond donc pas au signifié habituel de ce mot, puisque la représentation mentale du lion nuit à l'interprétation de l'énoncé. Le signifié n'est pas davantage la représentation globale de la personne d'Hernani [...] Le signifié du mot «lion» est ce qu'il y a de commun aux deux représentations, celle du lion et celle d'Hernani (ibid.).

Il convient maintenant de préciser que le «ce qu'il y a de commun» qu'évoque Le Guern est le mécanisme même de la métaphorisation. L'auteur l'appelle «l'attribut dominant» et «le trait de similarité»; au fond, il s'agit d'un sème. Dans l'exemple étudié ce sème est /courageux/. Mais la métaphore ne concerne pas uniquement la communication purement logique, et le *lion* de Victor Hugo ajoute beaucoup plus au sémantisme de l'énoncé que le simple sème de /courageux/. La métaphore a en même temps une fonction affective, si bien que l'image associée évoquée par le terme de *lion* ajoute un effet de richesse et de densité sémantiques; il s'agit

d'une plurivalence qui provient de l'ensemble des sèmes virtuels.

Enfin, ce qui permet de montrer en définitive la différence entre la métaphore et le symbole est l'effet de la répétition; l'emploi fréquent d'un symbole le rend plus puissant. Par exemple, *couronne* et *trône* ont une valeur symbolique et évoquent facilement la notion de la puissance royale, tandis que l'emploi répété de la métaphore finit presque toujours par l'affaiblir. C'est le processus qui mène à la métaphore lexicale ou lexicalisée.

3.1.6 La traduction des figures

J'ai déjà indiqué qu'un critère important dont se sert Le Guern afin de distinguer la métaphore du symbole est la possibilité de la traduction dans une autre langue naturelle.

3.1.6.1 La traduction du symbole

Dans ce sens-là, une métaphore appartient essentiellement à la langue dans laquelle elle a été créée, tandis que le symbole, bien que celui-ci commence souvent par un énoncé métaphorique, est au fond un construit intellectualisé.

En effet, Le Guern affirme que le rapport extra-linguistique exprimé par le symbole «pourra être exprimé dans une autre langue naturelle sans subir de modification perceptible» (ibid.).

3.1.6.2 La traduction de la métaphore

La traduction d'une métaphore, par contre, est tout autre. Le problème de la traduction dans une autre langue naturelle de la métaphore n'est pas limité à celui de donner une nouvelle forme langagière à une réalité quelconque. Car la métaphore, étant un construit sémantique, appartient à la langue dans laquelle elle a été créée. C'est dire que puisque la métaphore est essentiellement un construit, elle naît dans la substance

de la langue; de ce fait, elle doit respecter les contraintes et les tendances de la langue dans laquelle elle a sa genèse. Si la métaphore dépendait d'un rapport extra-linguistique, comme le fait le symbole au sens de Le Guern, elle ne serait pas capable de modifier la structure lexico-sémantique. En fait, la métaphore met en jeu des mécanismes sémantiques qui soutendent la structure même de la langue. Vue à travers une perspective saussurienne d'après laquelle la langue est un système «où tout se tient», la métaphore n'est pas à considérer comme un élément isolé, simplement «ajouté» à la phrase afin de l'embellir, comme le voudrait la rhétorique classique. Plutôt, la métaphore fait preuve d'une nature profondément synthétique, entraînant une réorganisation conceptuelle dans le cas de la métaphore vive et une réorganisation lexicale dans le cas de la métaphore dite «morte» ou lexicalisée. Le sens métaphorique n'est pas purement linéaire ou paradigmatique; il agit comme un réseau sémantique qui établit de nouveaux rapports entre des éléments discursifs, comme le jeu d'échecs saussurien. Cette réorganisation sémantique ne facilite pas la tâche du

traducteur, car il n'est pas toujours possible de traduire une structure métaphorique sans sacrifier le niveau de cohérence et d'harmonie discursives désirées. En effet, Paul Ricoeur (1973:103) se sert d'une série de méta-métaphores afin d'expliquer cet aspect problématique de la métaphore. Il constate que

[la traduction] montre que la phrase n'est pas une mosaïque, mais un organisme; traduire, c'est inventer une constellation identique où chaque mot reçoit l'appui de tous les autres et, de proche en proche, tire bénéfice de la familiarité avec la langue entière.

Aussi Ricoeur évoque-t-il, afin d'expliquer la problématique de la métaphore, la métaphore de la mosaïque (ce que la métaphore n'est pas), la métaphore de l'organisme et la métaphore de la constellation.

Le fait que ces trois métaphores relèvent de trois champs sémantiques complètement différents n'est pas grave; ce fait n'affaiblit en rien la clarté de la pensée de l'auteur et n'entraîne pas la moindre confusion dans l'esprit du lecteur. Et c'est cela qui prouve que la métaphore n'est pas directement reliée à la réalité extra-linguistique, mais est un construit langagier dont on peut se servir pour référer à son tour à la réalité. On peut même dire que loin d'entraîner de la confusion,

cette juxtaposition de métaphores disparates sert à éclaircir les divers aspects du problème de la métaphore.

Le terme de *mosaïque* suggère un assemblage d'éléments qui, sans pourtant être disposés d'une manière linéaire, restent cependant distincts les uns des autres. C'est justement parce que la métaphore n'est pas sémantiquement isolée par rapport aux autres éléments de son contexte que Ricoeur affirme qu'elle n'est pas une mosaïque. Le choix de l'image d'une mosaïque est particulièrement intéressant.

Dans son ouvrage *Sémantique synchronique: Synonymie, homonymie, polysémie* (1976:25-27), Schogt présente des arguments contre la métaphore de la mosaïque dans la théorie lexicale telle que cette métaphore est employée par Jost Trier (1931), par exemple. Schogt explique que «[1] l'image de la mosaïque suggère un ensemble d'éléments qui recouvrent une surface complètement sans qu'il y ait chevauchement.» Dans un sens, dans le cas de la métaphore vive, c'est-à-dire textuelle, il est possible de dire qu'il n'y a que chevauchement. Cela rappelle la conception interactionnelle de la métaphore de Richards; cette conception est basée sur la notion théorique qu'il

y a contact entre les aires sémantiques du métaphorème et les autres sémèmes de son contexte.

La métaphore de l'organisme va de pair avec la thèse saussurienne d'un système où tout se tient. Le fait d'attribuer le sème d'/organicité/ au parcours discursif du langage rappelle également *La vie des mots* de Darmesteter, avec toutes les connotations d'un organisme complexe qui évolue d'une manière systémique et pourtant imprévisible. Si la métaphore de l'organisme, c'est-à-dire de la structure organique, semble être particulièrement heureuse, c'est que sans doute l'intuition linguistique y révèle cet aspect de la véritable nature du langage. Comme le dit Ricoeur, «chaque mot reçoit l'appui de tous les autres». Le terme d'*organisme* suggère également qu'il y a interaction et interdépendance entre tous les éléments constitutifs de sorte que les propriétés de chaque élément sont déterminées par la fonction globale de l'ensemble. On peut dire qu'il y a un rapport analogique entre un organisme et un parcours textuel ou discursif (Ricoeur précise «une phrase», mais il est facile de montrer qu'une construction métaphorique n'est pas limitée à

l'unité formelle qu'est la phrase syntaxique et la dépasse souvent), du fait que le parcours textuel ou discursif possède un sens global qui est toujours quelque peu imprévisible par rapport à ses parties (ou sémèmes) considérées hors contexte.

3.1.7 L'analyse sémantique

En effet, un lexème isolé n'est qu'une collection de sémèmes virtuels ou potentiels; cette collection correspond normalement à la définition lexicographique du lexème. C'est l'interaction entre les divers éléments sémantiques conditionnée par le seul contexte textuel ou discursif qui permet de déterminer le sémème. Un organisme est une seule chose et plusieurs choses à la fois; la langue aussi.

3.1.7.1 Réseau métaphorique et polysémie

La métaphore de la constellation est également très riche. Le terme de constellation est déjà une métaphore lexicale étymologique, venant du latin *com* et *stella*.

L'image de la constellation est révélatrice à l'égard de la textualité, car une constellation, à la différence d'un organisme, n'est pas un système mais plutôt un groupe d'étoiles. Les rapports qui existent entre les divers éléments constitutifs ont quelque chose d'arbitraire et de fortuit, et pourtant, une fois établie, la constellation appartient à l'organisation de la langue.

La métaphore de la constellation serait particulièrement pertinente dans le cas de la polysémie, car la constellation polysémique d'un lexème donné est différente pour chaque langue, ce qui peut être très problématique pour le traducteur. Tout simplement, un terme à plusieurs sens - tel que *bois* par exemple (c.f. Schogt 1976:24) - peut se trouver dans certains contextes en français, mais il est peu probable qu'un seul terme équivalent appartenant à une autre langue puisse se trouver dans tous ces mêmes contextes. Schogt (ibid.) tient compte de cet aspect de la langue en faisant la remarque suivante:

En prenant chaque terme polysémique d'une série comme point de départ de nouvelles séries, on obtient un effet de boule de neige,

le système s'étendant toujours davantage et incorporant toujours plus de sous-systèmes.

Les différents types d'associations paradigmaticques et syntagmaticques que peut entraîner un lexème dans un contexte textuel ou discursif forment un réseau sémantique. Ce réseau sémantique est modifié au sein de la parole, mais fait par la suite partie intégrante de la langue. Il est intéressant de constater que la métaphore, comme la polysémie, établit elle aussi un réseau sémantique complexe qui s'étend sur le parcours textuel dans lequel elle se trouve. De ce fait, la métaphore et la polysémie ne peuvent pas être considérées comme des faits linéaires et paradigmaticques. Elles sont par leur nature même profondément syntagmaticques. D'ailleurs, la métaphore et la polysémie sont étroitement liées, car la métaphore serait impossible sans le mécanisme polysémique qui permet d'augmenter le nombre de sémèmes associés à un lexème donné. En revanche, la métaphore mène souvent à la polysémie où le résultat est un lexème dont un ou plusieurs sémèmes sont des métaphores lexicalisées (cf. Horne 1986 et 1987). Le lexème *souris* en est un exemple intéressant; ce terme peut désigner un animal, ou, depuis assez récemment, un

objet qui s'utilise avec un ordinateur. La métaphore lexicale est motivée par l'analogie de la forme, et le lexème est devenu polysémique.

Le problème de la traduction de la métaphore est donc étroitement lié à celui de la polysémie, car métaphore et polysémie relèvent de l'aspect créateur du langage.

C'est dire que, malgré la justesse de la motivation, il y a toujours quelque chose d'imprévisible, de fortuit, d'arbitraire à la rigueur, dans la création d'une nouvelle métaphore. D'ailleurs, c'est justement ce fait qui nous permet d'affirmer que la métaphore est avant tout une invention de l'imagination linguistique et non pas l'expression langagière d'une similarité préexistante.

Ainsi, puisque la métaphore relève de la langue (signifié et signifiant) et non pas de la réalité (réfèrent), il s'ensuit que les structures métaphoriques varient de langue en langue. C'est ce qui permet de distinguer entre métaphore et symbole, au sens de Le Guern, parce que la métaphore est essentiellement un construit langagier, tandis que le symbole est

l'expression langagière d'une notion qui peut être expliquée dans n'importe quelle langue naturelle.

Les métaphores, en revanche, commencent par la forme. Et je tiens à rappeler ici qu'il n'est pas question de privilégier la structure au dépens du contenu; au fond, la métaphore concerne la substance sémantique. Mais sans la structure, sans la forme, il n'y a pas moyen de rendre visible le contenu. Aussi est-il essentiel de tenir compte de l'aspect formel des métaphores; elles ont une structure lexicale et syntaxique, et dépendent généralement de ce qu'on pourrait appeler la «texture» de la langue, c'est-à-dire les rapports intra-linguistiques et inter-textuels, leur familiarité relative, leur conformité avec des structures déjà présentes dans la langue, quelque latentes que ces dernières puissent être.

Comment, par exemple, rendre en français «to feel blue» ou «to have the blues»? Et comment traduire «the mean reds» dont se plaignait Audrey Hepburn dans *Breakfast at Tiffany's*? Il existe, bien sûr, des possibilités telles que «avoir le cafard» ou «broyer du noir», mais ces expressions représentent d'autres

structures métaphoriques. Les structures métaphoriques des couleurs sont particulièrement fécondes. Si bien qu'ayant évoqué ce sujet, il est impossible de ne pas penser au très célèbre sonnet de Rimbaud:

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu: voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes:
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent auteur des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombres; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombrelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges;
- O l'Oméga, rayon violet de Ses yeux!

Schogt (ibid.) explique que les systèmes et les sous-systèmes sémantiques des couleurs, par exemple, sont polysémiquement très riches. Même si *jaune* et *yellow* désignent la même partie du spectre solaire, dès que l'on sort du contexte des couleurs du spectre, le terme de *jaune* a d'autres acceptions, à savoir *opportuniste*, *briseur de grève* et ainsi de suite, qui ne correspondent pas aux acceptions lexicalisées du lexème *yellow*.

Il convient d'ajouter une remarque: il ne s'agit pas, dans le cas des couleurs, de véritables métaphores, puisque les couleurs n'ont pas elles-mêmes de propriétés, mais sont plutôt associées à d'autres choses. Parfois, l'emploi polysémique des couleurs fait preuve d'un très haut degré d'arbitraire. Dans le cas du sonnet de Rimbaud que Le Guern considère comme un cas de synesthésie, ce linguiste constate (1973:49) que «le rapport d'une voyelle avec une couleur n'est ni logique ni linguistique. Il s'agit d'un fait purement individuel». D'ailleurs, les images synesthésiques ne sont pour Le Guern ni métaphores ni symboles parce qu'elles ne sont pas basées sur un rapport analogique intellectualisable. Aussi Le Guern explique-t-il (1973:48) :

Le système du symbole rend compte des analogies logiques ou, plus exactement, intellectualisées, que l'on pourrait situer à un niveau supralinguistique puisqu'elles tirent le plus souvent leur origine d'une métaphore.

En revanche,

Le processus métaphorique correspond aux analogies sémantiques, puisqu'il met en jeu la manière dont s'organisent les sèmes dégagés par une analyse componentielle purement linguistique.

Il y a d'autres structures métaphoriques dont la traduction dans une autre langue est basée sur des sèmes communs. Par exemple, l'expression «to surf the net» a pour équivalent en français «naviguer le réseau». Bien que la notion de «réseau» soit retenue, *surf* et *naviguer* désignent des activités différentes; toutefois, ces deux termes partagent les sèmes de /déplacement/, /eau/ et /se diriger/. Il est intéressant de constater que dans chaque cas, il y a incompatibilité sémantique entre le verbe et son complément. Pourtant, ces deux termes (*net*, *réseau*) sont déjà lexicalisés dans ce contexte, si bien qu'ils ont perdu, chacun dans sa propre langue, à peu près toute valeur métaphorique.

3.1.7.2 Métaphore et comparaison

Le problème de la distinction entre la métaphore et la comparaison est loin d'être résolu. La tradition et l'intuition veulent qu'on y distingue deux phénomènes différents, et pourtant leur rapprochement reste fructueux. Le Guern croit que la terminologie française est problématique, car elle englobe «sous un seul nom

deux réalités différentes» (ibid.:52). Il parle de la comparaison, bien sûr, et les deux réalités dont il s'agit sont la *comparatio* et la *similitudo* du latin. Il est intéressant de remarquer que la terminologie anglaise retient cette différence: on peut distinguer entre *simile* et *comparison*. Ainsi, Le Guern préfère se servir des termes *similitude* et *comparaison*. La similitude est plus proche de la notion de la métaphore, tandis qu'il réserve le terme de *comparaison* pour la comparaison non figurée, par exemple, «Pierre est comme son père». Selon Le Guern, cette distinction est justifiée, puisque la similitude («Pierre est comme un lion») introduit un lexème étranger à l'isotopie du contexte. La comparaison, en revanche, reste dans l'isotopie du contexte; il n'y a donc pas l'incompatibilité sémantique qui sert à signaler une interprétation figurée.

Le Guern nous rappelle que «l'enseignement traditionnel présente habituellement la métaphore comme une similitude où il serait fait ellipse de l'outil de comparaison» (ibid.:54). En fait, la similarité formelle qui existe entre métaphore, similitude et comparaison ne rend pas aisée la tâche de justifier ces trois termes non

synonymes. Selon Le Guern, la différence est moins grammaticale que sémantique; il est donc nécessaire de recourir à des critères sémantiques, et en particulier, à la notion de l'isotopie.

D'après cette conception, il y a moins de différence entre la métaphore et la similitude qu'entre la similitude et la comparaison. Toutefois, l'effet de sens engendré par la métaphore n'est pas tout à fait celui que représente la similitude. Pour ce qui est de l'isotopie, la similitude n'entraîne aucune incompatibilité sémantique. Dans

la nature est comme un parterre dont les fleurs...

(*ibid.*:56; Voltaire, *Micromégas*),

la distinction établie par «comme» permet de garder une cohérence logique tout en comprenant «parterre» dans son sens propre, malgré le caractère quelque peu fantaisiste de l'image (*ibid.*).

La métaphore et la similitude ont beaucoup en commun, du fait que ces deux figures reposent sur le mécanisme de l'analogie. Le Guern constate cependant que la similitude est beaucoup moins synthétique que la métaphore; l'auteur affirme que «le «lion», désignant métaphoriquement Hernani, perdait, au niveau de

l'information logique, la plupart des attributs que ce mot exprime habituellement, et que seule l'image associée lui restituait» (ibid.:57). En revanche, dans «la nature est comme un parterre...», parterre garde tous ses attributs; le processus d'abstraction si caractéristique de la métaphore est absent dans le cas de la similitude.

L'auteur constate également que la métaphore et la similitude, étant basées toutes deux sur un rapport analogique, s'intègrent facilement dans le même contexte (ibid.:59):

La similitude étant, comme la métaphore, l'expression d'une analogie, fondée sur un attribut dominant, avec une réalité étrangère à l'isotopie du contexte, il est très facile de passer de l'une à l'autre. Le fait d'introduire par une similitude une image qui sera utilisée plus loin dans une métaphore atténue l'effet de surprise habituel à la métaphore; c'est un procédé qui convient à la présentation d'une image dont la destination est plus explicative qu'affective.

Aussi Le Guern attribue-t-il au processus de la métaphorisation des fonctions diverses; traditionnellement considérée comme un mécanisme esthétique ou affectif, la métaphore peut être explicative, comme dans le discours techno-scientifique. En plus, l'auteur rend compte de l'aspect stylistique de la métaphore.

3.1.7.3 L'analyse sémique de la métaphore

Le Guern tient compte des vues traditionnelles et classiques de la métaphorisation, mais à la différence de bien des conceptions, il ne confond pas les aspects intra-linguistiques du processus métaphorique avec les aspects extra-linguistiques; pour lui, la métaphore relève des mécanismes sémantiques du langage. C'est grâce à ce fait que ses commentaires sur la métaphore font preuve d'une grande cohérence. Ses observations ont l'avantage de relier le processus de la métaphore aux mécanismes du système de la langue. Ayant constaté que la métaphore «modifie la substance même du langage» (ibid.:66), Le Guern étudie les motivations de la métaphore.

La métaphore fait preuve d'un aspect paradoxal: «pourquoi le langage, outil de communication logique, s'écarte-t-il de la logique d'une manière aussi fréquente... ?» (ibid.).

La réponse qui est une des conclusions de Le Guern est que la métaphore, loin d'être superficielle et extraordinaire, est un mécanisme inéluctable et

fondamental du langage. Pour ce lui, la métaphore occupe l'espace entre le besoin de communiquer des idées et des sentiments les plus nuancés et la limitation des moyens langagiers: «on recourt à la métaphore parce qu'on ne peut pas faire autrement» (ibid.:67). De ce fait, la métaphore est liée au principe de l'économie linguistique. Cela permet d'expliquer également pourquoi la métaphore revêt tant de formes et se trouve à tous les niveaux de lexicalisation. Il est possible de voir que toutes les formes de la métaphore reposent sur un même mécanisme de base: la catachrèse (*oeil de boeuf*) qui comble une lacune lexicale, la métaphore lexicale étymologique (*tête*, du latin vulgaire *testa* «petit pot de terre cuite»), la métaphore en voie de lexicalisation (*queue* qui se généralise au détriment de *file d'attente*) et ces métaphores qui ne perdent jamais tout à fait leur métaphoricité, ou du moins, conservent quelque chose d'ironique (*déclarer sa flamme*). Lakoff et Johnson (1989) ont démontré que le pouvoir créateur et génératif des structures métaphoriques d'une langue est une des forces dynamiques au sein du lexique. Le Guern prétend que «[p]armi les métaphores bien vivantes, celles qui

servent à pallier l'absence de terme propre sont extrêmement rares» (ibid.:68). Et pourtant, nous avons tous recouru à quelque métaphore vive et spontanée, même (peut-être surtout) sans y réfléchir, afin d'exprimer un sentiment, une notion pour lesquels nous ne trouvions pas d'autre forme linguistique assez juste. En effet, Le Guern (ibid.:72) prétend que la métaphore «permet de briser les frontières du langage, de dire l'indicible». Il ajoute la remarque suivante: «[c'est] par la métaphore que les mystiques expriment l'inexprimable, qu'ils traduisent en langage ce qui dépasse le langage». Toute métaphore, pour peu qu'elle soit originale, témoigne du potentiel créateur inhérent à la langue; en même temps, il y a quelque chose d'intuitif, de transcendant, qui dépasse ce que l'on peut communiquer en restant dans les confins du sens lexicographique.

Ce que la conception de Le Guern contribue à la théorie de la métaphore est d'avoir montré qu'elle peut s'expliquer à la lumière d'une théorie du langage. La métaphorisation n'est ni simplement l'emploi d'un terme à la place d'un autre, ni un glissement de référence. C'est un phénomène qui fait partie intégrante du système

de la langue, et qui a donc la capacité de la modifier. Puisque la métaphore concerne surtout la signification, l'étude de la métaphore est en même temps une étude de la sémantique. Les analyses grammaticales de la métaphore peuvent être utiles, mais ce n'est pas par la grammaire que l'on arrivera à décrire les mécanismes mis en jeu par la métaphorisation. Le mécanisme de base de la métaphore est l'analogie, mais le rapport analogique, loin de préexister à la métaphore, est créé par elle. En dernier lieu, l'interprétation de la métaphore est conditionnée par son contexte langagier. Le terme métaphorique se présente comme un élément sémantiquement incompatible avec l'isotopie du contexte; seule une interprétation métaphorique permet d'assurer une lecture cohérente.

3.2 Albert Henry

3.2.1 Métaphore et métonymie

Métonymie et métaphore: ce sont les figures que Gérard Genette appelle les deux «chiens de faïence irremplaçables de notre propre rhétorique moderne» (1970:161). Cette méta-métaphore résume très bien la

thèse d'Henry dont l'ouvrage paru en 1971 porte le titre *Métonymie et métaphore*. Ce titre reflète la tendance prédominante de l'époque de réduire les nombreuses figures de l'époque classique à trois figures générales et essentielles, à savoir la métaphore, la métonymie et la synecdoque. Pour ce qui est de la rhétorique restreinte, on signale outre l'article de Genette (1970), l'ouvrage de Le Guern et l'article de Douay-Soublin (1979) intitulé 13-30-3. Le titre quelque peu énigmatique de ce dernier concerne l'histoire des figures; Douay-Soublin constate que le nombre des figures connues de la rhétorique classique a été réduit aux trois figures de la rhétorique contemporaine.

Si l'on parle tantôt de deux figures (le couple métonymie-métaphore), tantôt de trois (la triade métonymie-synecdoque-métaphore), c'est qu'on admet trois figures, mais seulement deux principes essentiels: celui de la contiguïté et celui de l'analogie. Ces deux principes constituent le point de départ de la thèse d'Henry, mais il va encore plus loin.

3.2.1.1 Contiguïté et analogie

La triade métaphore/ métonymie/ synecdoque peut être réduit au couple *principe de contiguïté/ principe d'analogie*, mais d'après Henry, ces trois figures reposent sur un seul et même mécanisme: «Notre ambition est de montrer que cette «trinité» n'actualise qu'une seule personne, engendrée par une seule opération d'esprit essentielle» (1971:10).

Le point de vue réductionniste d'Henry reflète, me semble-t-il, cette tendance contemporaine à simplifier les théories devenues de plus en plus complexes en identifiant des principes unificateurs (démarche caractérisant également les sciences, et notamment, la physique).

L'originalité d'Henry est d'avoir proposé un lien fondamental entre la métaphore et la métonymie, et par la suite, d'avoir unifié deux phénomènes distincts.

Il est donc intéressant de remarquer que la plupart des linguistes contemporains préfèrent traiter séparément métonymie et métaphore, considérant ces figures comme deux entités distinctes. De nos jours, la métaphore

l'emporte de loin sur la métonymie en tant que sujet d'articles et de livres. Je tiens à signaler cependant que l'ouvrage relativement récent de Bonhomme (*Linguistique de la métonymie*, 1987) constitue une exception importante.

3.2.1.2 Métonymie et synecdoque

Le premier problème dont s'occupe Henry est celui de mettre au clair la distinction entre la métonymie et la synecdoque. Dans le cas de la métonymie, il donne les exemples suivants: un bourgogne, un saint-nectaire, un Delacroix pour: un vin de Bourgogne, un fromage de Saint-Nectaire et un tableau de Delacroix, respectivement, et pour la synecdoque, la voile pour le navire et les mortels pour les hommes. Ce sont des exemples tout à fait familiers.

C'est une étape indispensable, car cette distinction est subtile et n'est pas toujours évidente. Aussi Henry constate-t-il que la rhétorique classique n'a pas pu résoudre le problème. Même les dictionnaires et les traités de rhétorique ne parviennent pas à lever la

confusion, et Henry relève dans une brochure didactique la déclaration suivante (:18): «On accorde que la distinction faite entre la métonymie et la synecdoque n'est qu'un jeu futile».

Or, pour Henry, la métonymie et la synecdoque sont des phénomènes essentiellement lexico-sémantiques et sont solidement enracinées dans le système de la langue. Une telle perspective structuraliste implique qu'il est possible d'opposer ces deux termes et Henry réussit à établir une distinction logique en s'appuyant sur les observations de Gaston Esnault et, indirectement, sur celles de Darmesteter. Il est arrivé à la conclusion suivante:

A la base de la métonymie, se trouve la notion de *compréhension*; à la base de la synecdoque, celle d'*extension* (ibid.).

Bien que les termes *compréhension* et *extension* doivent à leur tour être éclairés, on est déjà très loin des explications floues et imprécises de la rhétorique classique selon lesquelles la métonymie est souvent définie comme un procédé de langage par lequel on désigne la cause par l'effet, le contenu par le contenant, et la synecdoque est définie comme un procédé de langage par

lequel on désigne le plus pour le moins ou l'espèce pour le genre. Pour Henry, il s'agit d'une opposition binaire à l'instar de la théorie saussurienne, et cette opposition doit être justifiée.

Or, la question est de savoir comment découper la substance sémantique d'une langue en éléments objectivement fondamentaux. Ce n'est pas la seule absence d'un plan formel qui se révèle problématique ici, mais plutôt le caractère non linéaire du concept.

3.2.1.3 Définition du sème

Il est donc intéressant de remarquer qu'Henry définit le sème comme un concept-constituant, alors qu'on est obligé de recourir aux unités lexicales pour les nommer.

Aussi Greimas et Courtés (1979:332-333) affirment-ils que:

Le sème n'est pas un élément atomique et autonome, il ne tire son existence que de l'écart différentiel qui l'oppose à d'autres sèmes. Autrement dit, la nature des sèmes est uniquement relationnelle, et non substantielle.

Ils insistent sur la nature métalinguistique de l'analyse sémique et sur le caractère arbitraire des catégories sémiques, qui sont nécessairement antérieures aux sèmes qui les constituent. On peut comparer cette conception de la structure sémique avec les théories des universaux du langage et l'analyse componentielle (cf. par exemple Goodenough 1956). Les linguistes qui veulent que l'analyse sémantique soit objective et précise peuvent reprocher à ces théories d'être arbitraires et floues. Il est vrai qu'il est difficile, sinon impossible, d'éviter un point de départ arbitraire et subjectif. Certains prétendent que leurs catégories, quoiqu'arbitraires, sont absolues (cf. le commentaire sur Trier dans Gordon 1992). D'autres sont partis du *Roget's Thesaurus* (Osgood et al. 1957; Kjellmer 1990; Mettinger 1988). On peut supposer que l'objectif de ce genre de quête est de trouver un petit nombre d'unités formelles minimales qui servira à décrire, sans équivoque, toute la structure sémantique, et qu'il faut seulement trouver le point de départ fondamental. En revanche, dans un système où tout se tient, le point de départ, en principe, importerait peu.

Le point de vue de Greimas et Courtés diffère sensiblement de la thèse universaliste en ce qu'il ne se présente pas comme un système fondamental et irréductible, mais insiste sur le caractère contextuel et différentiel du sème. Les auteurs précisent que:

Aussi, le caractère «minimal» du sème doit-il être entendu dans un sens très relatif, comme minimal par rapport au champ d'exploration choisi [...] Le caractère minimal du sème (qui, ne l'oublions pas, est une entité construite) est donc relatif et repose sur le critère de la pertinence de la description (1979:333).

L'approche d'Henry semble être conforme à cette conception, qui voit le sème d'abord comme un élément lexical relationnel.

Henry considère que l'ensemble des sèmes d'un «concept-entité» constitue un champ sémique, qu'il définit comme «le schéma de la définition qui serait donnée du signe linguistique éventuellement affecté à ce concept-entité» (24). Ainsi, son champ sémique correspond à une acception d'un lexème, ou sémème.

Il donne à titre d'exemple le sémème *louis* (pièce de monnaie), pour lequel il donne les sèmes suivants: /effigie de Louis/, /payer/, /or/, /ronde/ et /plaque/. Il y a métonymie lorsque:

l'esprit, parcourant un champ sémique, focalise sur un des sèmes et désigne le concept-entité qui est l'objet de sa contemplation par le mot qui, en pure réalité linguistique, exprimerait ce sème, quand il est considéré en tant que concept-entité: ainsi, par exemple un *louis* (:25).

Ainsi Henry explique que la motivation de la métonymie est d'ordre sémantico-conceptuel plutôt que référentiel, si bien que:

L'esprit joue sur les rapports intersémiques, feint d'ignorer l'ensemble des sèmes et se concentre sur l'un d'entre eux (ibid.).

La métonymie paraît, sur le plan formel ou syntagmatique, comme une substitution de termes, ce qui évoque la définition classique de la métaphore, mais on voit que cette substitution est sémantiquement motivée. Le sème focalisé qui sert de désignation met en valeur un aspect du concept considéré comme étant particulièrement pertinent ou expressif.

Le mécanisme de la synecdoque ne relève pas du contact entre les sèmes constitutifs d'un sémème; elle met en jeu des rapports sémantiques à l'intérieur d'un même champ sémantique ou, et c'est le terme que préfère Henry, associatif.

3.2.3 Champ sémique et champ associatif

Voici une nouvelle distinction entre métonymie et synecdoque: la première de ces figures est associée à un lexème monosémisé ou sémème tandis que la seconde est associée à un champ associatif ou une série de lexèmes et l'on n'a plus affaire aux sèmes. On sait qu'il y a plusieurs sortes de champs associatifs (cf. par exemple Schogt 1968 et Gordon 1992:17-18), mais pour Henry il s'agit uniquement des champs associatifs sémantiques.

Considérons maintenant le champ associatif des fromages. Ce champ contiendra les termes *camembert*, *pont-l'évêque*, *port-salut*, *saint-nectaire* et ainsi de suite; c'est un champ associatif particulièrement vaste. Si j'emploie le terme de *camembert* pour désigner un fromage qui ne vient pas de Camembert, il s'agit d'une synecdoque en raison d'une focalisation sur un sème commun à deux termes contigus, «c'est-à-dire appartenant à un même champ associatif». Cette conception, selon Henry, permet d'expliquer la prépondérance de la métonymie. Si cette figure l'emporte sur la synecdoque, «c'est qu'il est beaucoup plus facile de faire violence

au champ sémique d'un terme qu'à la structure d'un champ associatif» (:26).

Cela se comprend aisément lorsqu'on considère que le champ sémique d'un terme est constitutif des concepts, tandis que le champ associatif est le résultat des séries de rapports sémantiques produits par le contact entre concepts. Autrement dit, il est plus facile de «faire violence» au champ sémique d'un terme parce que le concept est un tout, et si on modifie un élément, on modifie le tout. Pour ce qui est du champ associatif, en revanche, on peut facilement ajouter ou enlever un élément sans modifier d'une manière importante la structure entière.

Ayant examiné la nature de la métonymie et de la synecdoque, je vais discuter de la structure de la métaphore d'après Henry.

3.2.4 La métaphore

Henry nous rappelle que les rhéteurs classiques considéraient que la métaphore n'était qu'une comparaison abrégée (:54). On constate que cette conception reste

fort vivace aujourd'hui, et Henry signale le point de vue d'André Breton qui prétend que toute distinction faite entre métaphore et comparaison n'est qu'une «distinction purement formelle et que l'une et l'autre constituent le véhicule interchangeable de la pensée analogique» (1976:135). On admet volontiers que ces deux figures concernent «la pensée analogique» mais quant à leur prétendu caractère interchangeable, la position d'Henry est très claire (:59):

La comparaison et la métaphore diffèrent dans leur essence même. La métaphore n'est pas une comparaison elliptique, une variante combinatoire de la comparaison.

Toutefois, il note qu'il est parfois facile de confondre les deux sur le plan strictement formel:

Elle [la métaphore] n'a rien de *brevior*, rien d'abrégé, sinon dans l'expression : il faut se garder de confondre expression implicite et densité sémantique. *Comparaison condensée* voudrait dire que la métaphore exprime en moins de signes ce que dit la comparaison (ibid.).

3.2.4.1 Critique de Ullmann

Or, selon Henry, il n'en est rien. C'est une idée reçue dont il faut se défaire avant de poursuivre

l'analyse du sens figuré, parce que «*la métaphore dit autre chose que la comparaison*» (ibid.; italique de l'auteur). Henry est parfaitement au courant du point de vue traditionnel. Mais il a le courage de ses opinions et ose ne pas être tout à fait d'accord avec des linguistes estimés, affirmant que:

Quand St. Ullmann écrit que la comparaison est «*la forme explicite d'une métaphore*», j'avoue que je ne vois pas ce que cela peut signifier (:60).

On sent qu'il s'agit d'une intuition de la part d'Henry. Cependant, il n'est pas difficile de rapprocher métaphore et comparaison en raison de la souplesse et de la richesse de la langue et de l'imagination dont elles témoignent, de leur capacité de réunir dans un même énoncé deux sémèmes d'une disparité étonnante. Ainsi Christine Klein-Lataud dans son *Précis des figures de style* (1991:72-73) affirme que:

En fait, il semble artificiel d'opposer catégoriquement les deux figures au nom d'un critère formel : (la présence d'une copule (*comme, ainsi que, tel*)).

D'ailleurs, il faudrait se garder de sous-estimer la force poétique et évocatrice de la comparaison figurée:

D'une part, il arrive souvent que métaphore et comparaison se relaient mutuellement [...] D'autre part, l'opposition entre métaphore et

comparaison est habituellement utilisée pour dévaloriser la seconde. Or la comparaison peut avoir le même pouvoir magique que la métaphore.

Et afin d'illustrer cette observation, elle donne l'exemple suivant de Saint-John Perse:

Il neigeait, et voici, nous en dirons merveilles: l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse.

D'après la conception classique des figures, «l'aube muette dans sa plume, comme une grande chouette fabuleuse» est bel et bien une comparaison et non, stricto sensu, une métaphore.

3.2.4.2 Sémantisme inhérent et interprétation

Pour Henry, si la distinction entre métaphore et comparaison n'est pas purement formelle, elle n'est pas une simple question de stylistique non plus. Il donne l'exemple suivant afin de montrer qu'il n'est pas possible de rendre le sémantisme inhérent à certains emplois figurés par le recours à une autre figure:

Limogé, on lui donna la cravate, comme on met du persil dans les narines des veaux décapités (:60; Montherlant).

Il s'agit de deux propositions: 1 (limogé, on lui donna la cravate) et 2) (on met du persil dans les narines des veaux décapités). On constate que, d'un point de vue purement logique, la première proposition n'a rien à voir avec la seconde. Les champs sémiques et associatifs, si utiles dans l'analyse des figures de contiguïté, ne sont pas dans ce contexte d'une utilité évidente. En fait, ces propositions concernent deux champs sémantiques différents: le champ sémantique de la carrière dans le cas de la première proposition, et celui de la boucherie ou, à la rigueur, de la cuisine, dans la seconde. On peut dire également, à l'instar de Greimas et de Rastier, qu'il s'agit de deux isotopies. Les deux propositions, et donc des notions disparates, sont reliées syntaxiquement par la conjonction *comme*.

Le résultat de cette démarche est d'établir un lien analogique entre les deux notions.

Quoique cette comparaison soit très frappante, elle reste, pour Henry, une comparaison. Car l'analogie ainsi créée n'existe pas entre une personne et un veau, ou entre la cravate et le persil; elle est à la fois plus subtile et plus complexe que cela. On ne parle pas ici

d'une prétendue ressemblance entre deux «objets», mais entre les effets de deux actions disparates. Si l'on donne la cravate à quelqu'un que l'on vient de «limoger», on évoque le même effet que le ferait une tête de veau garni de persil; un peu hypocrite, un peu ridicule.

A ce sujet, Henry constate qu'il n'est pas possible de donner à cette comparaison la forme «abrégée» qui caractérise la métaphore sans modifier le sens de la figure:

On comparera : **Limogé, on lui donna la cravate, persil dans les narines des veaux décapités, ou bien, *Limogé, on lui mit du persil dans les narines, ou bien, *Décapité, on lui mit du persil dans les narines (:60).*

3.2.4.3 La thèse de Richards

Henry reconnaît le même genre de réflexion chez Richards, affirmant que: «Richards insiste sur le fait que la métaphore est bien plus qu'un matériel verbal et qu'un transfert de mots» (:55) et que «Richards rejette l'idée de comparaison abrégée» (:56). Richards considère la métaphore comme un phénomène surtout sémantique, mais, selon Henry, son analyse ne tient pas compte suffisamment

de l'aspect formel de la figure. On peut comparer cette théorie avec celle de quelques auteurs contemporains, par exemple Tamine ou Tamba-Mecz, qui par souci de précision et d'objectivité linguistiques, se penchent plutôt sur l'autre aspect, et analysent les nombreuses formes syntaxiques de la métaphore sans tenir compte de son sens.

Toutefois, Henry se permet la remarque suivante à propos de la terminologie originale de Richards: «les contributions respectives du *tenor* et *vehicle* peuvent varier considérablement» (:55).

Il convient maintenant de passer en revue les termes richardiens qui n'ont pas complètement échappé à la critique. A part la remarque d'Henry, d'autres théoriciens ont trouvé quelque peu équivoque cette terminologie célèbre (cf., par exemple, David Cooper 1986:59; Earl Mac Cormack 1985:24-25).

Pourtant Richards lui-même dit qu'il est essentiel d'avoir des termes pour les deux éléments de la métaphore, et affirme que:

the whole task is to compare the different relations which, in different cases, these two members of a metaphor hold to one another, and we are confused at the start if we do not know

which of the two we are talking about (1981:96).

Pour Richards, le terme de métaphore ne s'applique qu'à l'unité métaphorique, c'est-à-dire, les deux éléments ensemble. On peut comparer cette vue avec l'approche tropologique qui appelle «métaphore» seul le terme qui est perçu comme une entité étrangère à l'isotopie du texte dans lequel il se trouve:

We need the word 'metaphor' for the whole double unit, and to use it sometimes for one of the two components in separation from the other is as injudicious as that other trick by which we use 'the meaning' here sometimes for the work that the whole double unit does and sometimes for the other component - the tenor [...] - the underlying idea or principal subject which the vehicle or figure means (ibid.).

Si le tenor désigne l'idée communiquée par la métaphore, on peut donc supposer que le *vehicle* désigne sa forme. Ce qui est moins clair est la nature de cette forme. S'agit-il du terme métaphorique ou des deux termes, métaphorique et propre? Et qu'est-ce que l'idée, «the underlying idea», sinon le troisième terme de comparaison? Pourtant, Richards introduit un troisième terme, *ground*, c'est-à-dire les caractéristiques communes qui constituent la base de la métaphore. Il prétend

qu'il n'est pas toujours possible d'identifier cet aspect lorsqu'on analyse certaines métaphores (:117). Et cela tient à la nature quelque peu imprévisible du «ground».

Aussi Richards constate-t-il:

Once we begin 'to examine actively' interactions which do not work through *resemblances* between tenor and vehicle, but depend upon other relations between them including *disparities*, some of our most prevalent, over-simple, ruling assumptions about metaphors as comparisons are soon exposed (:107-8).

Quoiqu'on puisse insister sur la conception interactionnelle de Richards, beaucoup moins simpliste que la vue qui insiste sur les ressemblances, on peut légitimement se demander ce qu'il entend précisément par «resemblances between tenor and vehicle» et s'il s'agit du signe linguistique ou du référent. Toutefois, c'est à la conception de Richards que revient le mérite de voir la métaphorisation comme un processus d'interaction dont le résultat est une synthèse, et non une simple substitution de termes basée sur des ressemblances objectives.

Henry, qui tient à voir dans la métaphore un phénomène foncièrement sémantique, plus synthétique et

plus concentré que la comparaison, reconnaît chez Richards cette même optique.

En effet, en insistant sur le caractère profondément synthétique de la métaphore qui s'oppose au caractère analytique de la comparaison, Henry en vient même à se demander si la comparaison mérite d'être appelée une figure, car «Elle n'opère aucun écart entre la pensée et l'expression attendue» (:62). Et il entend par le terme de comparaison la comparaison figurée aussi bien que la figure purement grammaticale (Pierre est plus grand que son frère).

3.2.4.4 Le rapport entre métonymie et métaphore

Si Henry tient à distinguer nettement entre métaphore et comparaison, il rapproche à bien des égards métaphore et métonymie, affirmant d'abord que ces deux figures opèrent sur le principe de compréhension, c'est-à-dire des caractères définissants. De plus, il constate que métonymie et métaphore peuvent parfois avoir la même formulation. Ainsi l'exemple suivant: «Ce scout est un chevreuil» peut être interprété tantôt métaphoriquement,

tantôt métonymiquement, selon le contexte. Il s'agit d'une métonymie si le scout «fait partie du groupe qui a pour totem un chevreuil» (:63) et d'une métaphore si j'exprime un rapport analogique entre le scout et un chevreuil. Henry évoque le sème de /agilité/, commun aux sémèmes *scout* et *chevreuil*. En fait, les rapports entre la métaphore et la métonymie sont assez complexes. On peut se demander si *chevreuil*, terme choisi pour désigner le totem dans l'exemple d'Henry, n'est pas sans valeur métaphorique.

Cependant, malgré l'identité formelle qui peut caractériser métaphore et métonymie, Henry constate que les différences paraissent dès que l'on examine les rapports entre les figures et la «réalité». La métonymie, selon Henry, relève de la réalité, et met en jeu des rapports qui existent dans l'univers extralinguistique et dans l'univers conceptuel.

La métaphore, en revanche, instaure des liens analogiques qui n'appartiennent pas à la réalité dite «objective» et, comme le dit Henry, «se fonde sur des relations qui surgissent dans l'intuition même qui lance la métaphore en question» (:63). Selon Henry, la

métaphore naît tout d'abord dans l'imagination. Donc, à côté de la dichotomie synthétique/ analytique se trouve la dichotomie subjectif/ objectif. Et puisque la métaphore tient de la création libre davantage que la métonymie, on peut ajouter un troisième axe d'opposition: poésie/ prose.

Toutefois on doit se garder de s'imaginer que seule la métaphore est susceptible d'exprimer la créativité poétique; voir à ce sujet Bonhomme 1987. Et même Henry qui insiste sur la distinction nette entre la nature fantaisiste de la métaphore et la nature réaliste de la métonymie, analyse plusieurs exemples tout à fait originaux de cette dernière, comme on l'a vu plus haut.

Et pourtant, il n'a peut-être pas complètement tort. La métaphore implique toujours deux sémèmes: le sémème qui se montre étranger à l'isotopie de son contexte discursif et le sémème «propre» (c'est-à-dire, compatible avec l'isotopie dominante du contexte). Si on ne trouve pas de sémème métaphorique dans le texte, il n'y a pas de métaphore, bien qu'il s'agisse là de deux notions bien distinctes.

En revanche, si le sémème métaphorique est toujours tenu d'être présent, l'autre ne l'est pas. C'est ce que la rhétorique classique a appelé la métaphore *in absentia*. Même si la figure reste très énigmatique, ce qui est parfois le cas, en poésie par exemple, il est théoriquement toujours possible de trouver le sémème propre.

A côté de ces termes on peut trouver la paire comparé/ comparant (Tamba-Mecz; Klein-Lataud) pour désigner le terme propre et le terme métaphorique, respectivement. On peut apprécier l'élégance de cette terminologie qui suit le modèle saussurien signifié/signifiant, mais en même temps elle insiste sur la fonction comparative de la métaphore, alors qu'elle est beaucoup plus vaste en raison de sa nature synthétique et conceptuellement structuratrice.

La richesse terminologique de la métaphore à part, Molino et al. (1979:38) affirment que «la dichotomie propre-figuré est irréductible», ce qui veut dire pour nous que la métaphore implique toujours deux sémèmes.

Et c'est sur ce point que métaphore et métonymie divergent, car cette dernière concerne le jeu entre

sèmes, mais à l'intérieur d'un même sémème. En fait, selon Greimas et Courtés (1979:229),

la métonymie est le résultat d'une procédure de substitution par laquelle on remplace, par exemple, un sème donné par un autre sème hypotaxique (or hypérotaxique), les deux sèmes en question appartenant au même sémème.

Cette conception de la métonymie correspond à celle d'Henry. Pour qu'il y ait métaphore il faut avoir deux sémèmes, et un seul dans le cas de la métonymie. Il est clair qu'Henry valorise les deux figures et leur reconnaît des différences. Et pourtant, c'est à la métaphore qu'Henry recourt pour décrire la métonymie: «Elle trouve un garde-fou et une justification dans l'évidence du monde extérieur ou dans des rapports conceptuels acceptés» (:64).

3.2.4.5 Mécanisme créateur de la métaphore

D'après Henry, la métonymie tient de l'ordre et de la logique. En revanche, «dans une certaine mesure, la métaphore fait toujours violence au réel» (ibid.). Or ayant distingué d'une manière assez nette entre ces deux,

Henry finit par les rapprocher afin d'expliquer le mécanisme de la métaphore.

Examinons maintenant un de ses exemples. Il part de la notion de l'analogie d'après Aristote qu'il applique à cette phrase de Victor Hugo:

Malte avait trois cuirasses : ses forteresses,
ses navires et la valeur de ses chevaliers.

Puisque cette phrase a l'avantage d'être un exemple de la métaphore *in praesentia*, Henry est en mesure de montrer le rapport analogique. Pour ce faire, il donne le schéma suivant (:66):

Malte	=	combattant
_____		_____
forteresse (navires, valeur)		cuirasse

Dans cette figure *cuirasses* est le terme métaphorique. Mais il n'y a point d'énigme, car les termes propres sont explicités: *forteresse*, *navires* et *valeur* (des chevaliers). Ces trois termes sont liés à *cuirasse* par les sèmes partagés de /protection/ et de /défense/. D'après l'analyse d'Aristote, ce rapport met en jeu un autre rapport analogique sous-jacent et sous-

entendu, c'est-à-dire, les forteresses etc. protègent Malte comme la cuirasse protège le combattant.

Henry constate que parmi tous les sèmes qui constituent le sémème *forteresse*, seul le sème de /protection/ est retenu dans ce contexte et pour ce linguiste la focalisation sur un sème concerne la métonymie. Ainsi,

La métaphore est donc fondée sur un double mécanisme métonymique; elle est la synthèse d'une double métonymie en court-circuit.

Cette analyse étonnante qui réduit la métaphore à une juxtaposition de métonymies évoque la conception du groupe Mu (1970:108) qui voit dans la métaphore non le produit de deux métonymies mais de deux synecdoques.

Le Guern analyse ainsi un exemple qui met en valeur l'interprétation du mécanisme synecdochique selon la Rhétorique générale:

si un «bouleau» est transformé métaphoriquement en «jeune fille», on aura abouti à la métaphore par une synecdoque généralisante faisant passer de «bouleau» à «fragile» puis par une synecdoque particularisante remplaçant «fragile» par «jeune fille» (Le Guern 1973:13).

Le Guern constate que cette conception «donne même l'impression que l'écart entre métaphore et synecdoque est moindre que l'écart entre synecdoque et métonymie»

(ibid.), et il s'appuie sur la thèse de Roman Jakobson (1963:43-67) qui, selon Le Guern, fonde l'opposition de la métonymie et de la métaphore sur des observations scientifiques. Aussi Le Guern est-il plutôt porté à rejeter la thèse réductionniste de la Rhétorique générale et se met du côté de la rhétorique classique.

Il est néanmoins intéressant de constater la similarité singulière entre les conceptions respectives d'Henry et du groupe Mu, d'autant plus qu'Henry dit qu'il avait déjà rédigé son livre avant d'avoir connaissance de l'étude du groupe Mu.

On peut donc comparer ces deux exemples :

i La forteresse est une cuirasse

ii La jeune fille est un bouleau.

Les deux éléments du premier exemple sont reliés par un sème commun de /protection/, tout comme les éléments du second exemple sont reliés par un sème commun de /fragile/. Il convient de nous demander si en fait il y a une différence fondamentale entre les deux énoncés. Peut-on dire vraiment que la métaphore repose sur un mécanisme de métonymie dans l'un de ces cas et sur un mécanisme de synecdoque dans l'autre?

Il est évident qu'une telle ambiguïté ne peut être due qu'à la distinction quelque peu floue entre métonymie et synecdoque, tandis que la métaphore, si difficile à délimiter avec précision qu'elle soit, ne tient pas de ce genre d'équivoque. Dans ces conditions, on comprend aisément la tendance moderne de considérer comme deux catégories, métaphore d'un côté et métonymie/ synecdoque de l'autre.

Est-il même nécessaire de recourir aux notions de la métonymie ou de la synecdoque afin d'expliquer la métaphorisation? Je suis fondée à croire que non.

Toutefois d'après Henry le résultat d'une focalisation de sèmes, qu'il appelle une identification métonymique, est la création dans le texte d'une «synonymie subjective». Il s'agit plutôt, peut-être, d'une synonymie contextuelle dans le sens que les deux termes de la métaphore sont sémantiquement étroitement liés.

Ainsi Henry affirme que la métaphore superpose deux concepts de sorte qu'une «portion» de chacun (c'est-à-dire un sème) soit mise en relief, celle qui est relevée par ce qu'il appelle la double focalisation métonymique.

Cependant en «focalisant», pour ainsi dire, sur la portion de l'aire sémantique partagée par les deux sémèmes, on ne réussit jamais à faire abstraction totale de tous les autres sèmes, ce qui provoque une certaine densité sémantique. Cette vue est très proche de l'«effet de sens de «richesse» ou d'«épaisseur» sémantiques» dont parlent Greimas et Courtés (1979:226).

Aussi Henry affirme-t-il que:

la densité métaphorique, elle, provient justement du fait que le terme métaphorique surcharge de toute sa *compréhension* propre - une partie en net, une partie en flou - le terme métaphorisé (:67).

En insistant sur l'identité qui résulte de la métaphorisation, Henry évoque la notion de substitution qui caractérise la définition classique de la métaphore. Il prétend que pour qu'il y ait métaphore, «la substitution est indispensable» (:69).

Au sens d'Henry la comparaison n'est pas une figure parce qu'il n'y a pas de véritable substitution, ni sur le plan syntaxique, ni sur le plan conceptuel, ce qui l'amène à dire que «la seule figure fondamentale est la figure de contiguïté» (ibid.).

Ayant expliqué avec conviction le rôle fondamental de la métonymie au sein de la métaphore, Henry s'intéresse par la suite aux structures métaphoriques de la langue.

Il introduit donc la notion de champ métaphorique, qu'il définit comme un «produit objectif et potentiel qui fait partie de la langue en tant qu'institution sociale» (:72). Une métaphore lexicalisée est susceptible d'être exploitée, et la série de métaphores ainsi engendrées constituent le champ de la métaphore originelle.

Henry donne comme exemples: «république des lettres», «jeu de la vie», «trame textuelle». On comparera les champs métaphoriques de la langue avec les *Metaphors We Live By* de Lakoff et Johnson (1980). Si Lakoff et Johnson discutent des métaphores qui jouent un rôle fondamental dans l'organisation semantico-conceptuelle de la langue (p. ex. *Argument is war*, *Time is a commodity* etc.), Henry semble insister plutôt sur la force créatrice dynamique de la métaphore. Il décrit à titre d'exemple le néologisme *feu vert* qui signifie «autorisation» et propose le champ métaphorique

«signalisation routière - liberté d'action» (:72), actualisé dans le texte d'un article de journal de 1967:

[...] les Etats-Unis avaient reçu de leurs alliés le «feu vert» pour poursuivre les négociations. Toutefois, on déclarait, du côté de la délégation allemande, que ce prétendu «feu vert» était «plutôt orange».

La présence de la métaphore néologique «feu vert» déclenche le mécanisme créateur du champ latent et virtuel qui produit «feu orange». Le contexte, ainsi que la métaphore originelle, désambigüisent la métaphore de «feu orange». Ce qui prouve que la métaphore n'est pas qu'un simple ornement stylistique; elle fait partie intégrante du système de la langue.

3.2.5 Les formes de la métaphore

Henry s'intéresse avant tout à la sémantique de la métaphore, mais reconnaît l'importance d'en étudier également ses paramètres formels. Ainsi il consacre un chapitre de son étude à ce qu'il dénomme la «Morphologie de la métaphore». Toutefois, on a l'impression que pour lui, l'analyse grammaticale de l'emploi figuré n'est que d'un intérêt secondaire.

En effet, du moment qu'on se rend compte qu'il envisage la métaphore comme un phénomène foncièrement lexico-sémantique, on n'est pas étonné de lire:

Une analyse exclusivement grammaticale ne peut donc atteindre ce qu'il y a d'original dans la morphologie de la métaphore ; on ne peut séparer ici procédés grammaticaux et sémantique (:82).

Il est intéressant de comparer ce point de vue avec les théories de Tamba-Mecz et de Tamine qui ont préféré examiner la composante purement formelle de la métaphore, tranchée de sa composante sémantique. Henry, par contre, a la perspicacité de dire ce que nous savons tous: «que la formulation métaphorique exploite des moyens grammaticaux courants» (ibid.).

Le premier problème de l'expression métaphorique dont s'occupe Henry est d'ordre surtout lexical. Encore ici, il évoque la notion de l'analogie d'Aristote, ce qui le pousse à prétendre que la métaphore est fondée sur une équivalence analogique impliquant quatre termes. Les quatre termes ne sont pas toujours présents dans l'énoncé métaphorique, mais en principe, selon Henry, il est possible de les identifier, à moins que la figure ne soit d'une obscurité extrême. A ce propos, Henry constate

qu'il y a au moins un terme dans le texte, mais les métaphores de deux ou de trois termes sont également possibles.

Ce point de vue traditionnaliste rappelle la thèse de Tamine qui, elle aussi, classe les métaphores selon le nombre de lexèmes constitutifs. Cela est très intéressant, surtout du moment que l'on constate que l'approche de Tamine s'oppose à celle d'Henry à bien des égards.

Considérons ici l'analyse d'une métaphore de Victor Hugo que cite Henry (:84). Les «termes» dont il parle sont pour nous des sémèmes:

Entre la ville impériale et la ville électorale, notre civilisation a jeté ce trait d'union qu'on appelle un chemin de fer.

Henry relève les termes-clés suivants:

trait d'union	chemin de fer
_____	= _____
[deux mots]	ville imp. et v. él.

Il est possible d'exprimer le rapport analogique comme suit:

Le chemin de fer entre deux villes est le trait d'union entre deux mots (:83).

Ainsi on identifie deux isotopies distinctes dans l'énoncé métaphorique de Hugo, l'isotopie de la ville qui

est l'isotopie principale et l'isotopie des ressources typographiques, établie par la présence de *trait d'union*. Ce dernier terme est perçu comme un élément étranger à l'isotopie principale (celle qui entraîne logiquement une lecture non métaphorique).

Si le terme métaphorique est *trait d'union*, le terme propre est clairement *chemin de fer*. Il s'agit donc d'une métaphore *in praesentia* dont le sens est limpide, car explicité dans le texte même.

Mais pour Henry, il convient de pousser un peu plus loin l'analyse, car la présence de *trait d'union* évoque un autre terme du même champ sémantique, à savoir *mot*, car en général le *trait d'union* sert à relier deux mots. Et c'est ce lien logico-conceptuel qui permet à Henry de proposer le quatrième terme. Le sémème latent n'est pas sans effet pourtant pour la figure, car il y a focalisation des sèmes, définitoires ou virtuels (selon Rastier, inhérents et afférents, respectivement). Si bien que le sémème *ville* acquiert contextuellement des sèmes qui ne lui sont pas propres, à savoir /rapproché/ ou /étroitement lié/ (comme le sont deux lexèmes reliés par un *trait d'union*).

Il convient d'ajouter que dans le cas des métaphores très énigmatiques, il n'est pas toujours possible d'identifier un seul terme propre. Ainsi la métaphore reste plurivalente et d'un sémantisme potentiellement extrêmement dense (cf. par exemple Kocourek 1992:28-29). Aussi peut-on parler de la rondeur de la métaphore. Et selon la métaphore et la sensibilité de la personne qui l'écoute ou la lit, l'esprit saisit soudain et intuitivement un nouveau concept synthétique et condensé qu'on ne saurait analyser d'une manière linéaire sans défaire ou, du moins, diluer en quelque sorte sa force significatrice. Dans ce sens-là, la métaphore permet de dire l'indicible.

4 L'ÉPISTÉMOLOGIE DE LA MÉTAPHORE

Paul Ricoeur et Jean Molino

L'histoire et l'évolution des théories de la métaphore constituent le point de départ de Paul Ricoeur et de Jean Molino. Ricoeur trace le développement des diverses conceptions de la métaphore, commençant par celle d'Aristote et allant jusqu'à un point de vue contemporain où il examine la métaphore à la lumière de la sémantique, de la théorie du discours et de la philosophie.

Son étude a le mérite, pourtant, d'harmoniser la vue de la rhétorique classique avec la théorie de l'interaction, essentiellement discursive, de Richards. Puisque ces deux conceptions sont le plus souvent présentées afin de montrer l'antipathie extrême qui est censée les séparer, il est donc intéressant que Ricoeur, loin de considérer ces conceptions comme des frères ennemis, y reconnaisse une complémentarité importante.

Molino examine les différentes théories de la métaphore et essaie de les réduire à leur essence commune. Ses réflexions sur la fonction de la métaphore,

du modèle et de l'analogie dans les théories scientifiques remettent entièrement en question le postulat de la rhétorique classique que la métaphore n'est qu'un ornement de style.

4.1 Paul Ricoeur

4.1.1 Le lieu de la métaphore

Quel est, en fin de compte, le véritable lieu de la métaphore? S'agit-il de ce qu'on appelle en général le «mot»? Ou la métaphore se reconnaît-elle uniquement au niveau de la production du texte? D'ailleurs, la métaphore est-elle un phénomène essentiellement lexical, ou plutôt référentiel? Ce sont les questions qui constituent le point de départ de Ricoeur dans son ouvrage célèbre la *Métaphore vive*. Paru en 1975, cet ouvrage est toujours considéré comme l'une des études clef de la métaphore.

C'est un ouvrage dont l'étendue théorique est très vaste, allant de la conception d'Aristote à la théorie herméneutique moderne. Evoquons ici l'avis de Mark Johnson (1981:348) qui écrit à propos de la *Métaphore*

vive: «This is clearly the most significant study of metaphor to emerge in recent years». Et voilà la question à laquelle je tâcherai de répondre au cours des pages de ce chapitre: pourquoi accorde-t-on à la *Métaphore vive* cette place d'honneur parmi les nombreux ouvrages de date récente traitant de la métaphore? D'ailleurs, quelle est la véritable contribution qu'apporte cette étude ambitieuse à une théorie compréhensive de la métaphore?

D'abord, constatons que, pour ce qui est de la métaphore vive, Ricoeur est épistémologue plutôt que théoricien. Au lieu d'élaborer une théorie toute nouvelle du phénomène de la métaphore, il préfère étudier son évolution pour ensuite analyser et comparer les différentes conceptions de la métaphore, commençant par celle d'Aristote.

Son but est donc d'appréhender et de classer les réflexions sur la métaphore accumulées depuis plus de deux mille ans. Le résultat est une étude harmonieuse et équilibrée qui montre, toutefois sans le dire explicitement, la complémentarité des conceptions disparates et parfois même contradictoires.

4.1.1.2 Du mot au discours

La perspective épistémologique de Ricoeur qui donne à son ouvrage son caractère d'ampleur et de richesse, mène l'auteur à considérer la métaphore sous ses multiples aspects, car le phénomène de la métaphore est très complexe. Un peu trop, peut-être, pour qu'il y ait une seule conception linéaire et cohérente. Dans ce sens-là, ce point de vue épistémologique est comme un prisme, dont la fonction est de décomposer la lumière blanche afin de révéler les différentes couleurs du spectre. Ricoeur s'intéresse donc au rapport entre métaphore et mot, entre métaphore et discours, entre métaphore et langue et entre métaphore et philosophie.

C'est dire que la métaphore vive n'est dissociable d'aucune dimension de la communication langagière. Mais elle n'appartient pas exclusivement à l'étude grammaticale ou lexicale ou rhétorique. Puisque, au sens de Ricoeur, la métaphore concerne non seulement le langage, mais également la pensée, la référence, les contextes extra-linguistiques, il examine sa nature et ses mécanismes à travers toutes les faces du prisme.

La structure de la *Métaphore vive* représente donc une tentative d'illustrer les différents réseaux de rapports qui existent entre la métaphore et les diverses applications de la communication langagière. Mais il faut d'abord délimiter la notion même de métaphore. Pour ce faire, Ricoeur décrit une sorte d'évolution double de la métaphore, qui fait correspondre une unité linguistique à chacune des disciplines contribuant à une théorie de la métaphore. L'étude de la métaphore commence dans la rhétorique classique qui la place à l'intérieur du mot. Elle passe ensuite à la sémantique et à la sémiotique (entre ces deux disciplines Ricoeur voit une sorte de symétrie, une organisation parallèle); dans ce cas-ci, du moins au sens de l'auteur, c'est la phrase qui est considérée comme l'unité de base de la métaphore. Finalement, la métaphore s'analyse à la lumière de la théorie de l'herméneutique, qui la place au niveau du discours. Le mot, la phrase et le discours: voilà donc les trois structures linguistiques qui peuvent être considérées comme le lieu de la métaphore. En même temps, la rhétorique, la sémantique, la sémiotique et

l'herméneutique sont les disciplines directement impliquées dans la théorie de la métaphore.

4.1.2 Mot et métaphore

L'ouvrage de Ricoeur est composé de huit études. Dans la première étude, intitulée «Entre rhétorique et poétique: Aristote», Ricoeur traite du problème de l'unité formelle de la métaphore. Du point de vue de la rhétorique, cette unité est le mot. Mais si Ricoeur commence par analyser la métaphore à la lumière de la conception classique qui la définit comme un mot, ou du moins, comme une opération qui privilégie le mot comme unité de base, ce n'est que pour pouvoir discuter plus loin, avec beaucoup plus d'intérêt d'ailleurs, les limites des théories plus récentes qui associent la métaphore aux unités formelles plus complexes que le mot. Ainsi l'auteur reprend-il en détail les réflexions d'Aristote, puisque c'est chez Aristote que commence la conception tropologique de la métaphore. Or, cette conception, loin de disparaître, s'opposera à la thèse contextuelle de la métaphore qui constitue la base de la

discussion dans laquelle Ricoeur traite de l'herméneutique. Ricoeur reconnaît cette ouverture vers une conception discursive dans la définition aristotélicienne de la comparaison (1975:34): «[l]e trait essentiel de la comparaison est en effet son caractère discursif: «comme un lion, il s'élança». Pour faire comparaison, il faut deux termes, également présents dans le discours: «comme un lion» ne fait pas comparaison».

D'ailleurs, la dimension discursive de cette explication de la comparaison évoque pour Ricoeur la théorie de Richards, qui a repris les notions de la rhétorique classique, mais en les revêtant d'une nouvelle terminologie qui insiste sur la dimension discursive et contextuelle. Donc, la référence à Richards dans un chapitre consacré à Aristote ne doit pas nous étonner. En effet, à ce sujet, John Paul Russo a écrit: «Richards' analysis of metaphor is a part of his larger program to revive classical rhetoric along new lines» (1989:251). Aussi Ricoeur rapproche-t-il la conception rhétorique et le point de vue moderne: «disons, en anticipant la terminologie de Richards, qu'il faut un tenor: Achille s'élançe - et un vehicle: comme un lion» (ibid.:34-35).

De ce fait, la conception d'Aristote est, pour Ricoeur, toujours pertinente.

La deuxième étude est intitulée «Le déclin de la rhétorique: la tropologie» et elle, comme la première, concerne surtout le mot. Mais cette fois-ci, le concept de mot est relié à une perspective qui envisage la métaphorisation comme un jeu de substitution. C'est la conception des auteurs de la rhétorique classique française; Pierre Fontanier (*les Figures du discours*, 1830), par exemple, présente une conception de la métaphore fondée sur le mot: «La prééminence du mot y est affirmée sans ambiguïté» (Ricoeur 1975:68). Au sens de Ricoeur, la tropologie suit le déclin de la rhétorique classique, celle-ci étant caractérisée par des systèmes de rapports (l'analogie d'Aristote, par exemple), tandis que la perspective tropologique explique la métaphore comme une démarche de substitution, comme un déplacement de mots.

Au coeur de la théorie tropologique est le couple idée-mot ou le couple chose-mot, impliquant donc un rapport étroit entre l'unité linguistique et la réalité: c'est envisager la langue comme une nomenclature, car, du

point de vue de la tropologie, dire «l'amour est un feu», c'est simplement désigner *l'amour* par un autre nom. De ce fait, la métaphore (comme, d'ailleurs, les autres tropes: la métonymie, la synecdoque, par exemple) se présente comme le résultat d'une sélection paradigmaticque indépendante du déroulement syntagmaticque du contexte discursif.

Or, dans le cadre de ma propre conception de la métaphore, je considère celle-ci comme un processus essentiellement langagier, elle se voit forcément subordonnée aux principes qui règlent les processus du langage. C'est dire que l'affirmation saussurienne selon laquelle la langue n'est pas une nomenclature doit s'appliquer à la métaphore aussi bien qu'à tout autre emploi du langage. A mon sens, la théorie tropologique ne fournit qu'une description partielle et très superficielle de la métaphorisation, car elle n'est pas compatible avec la vue structuraliste selon laquelle le signe n'est pas le *nom* d'une *chose*, et le mot n'est pas isolable de son contexte.

Ricoeur analyse soigneusement les différentes étapes de la vue tropologique de la métaphore et arrive à la conclusion suivante (1975:64) :

Entre le point de départ - le primat du mot - et le point d'arrivée - la métaphore comme ornement -, se déploie toute une série de postulats qui, de proche en proche, rendent solidaires la théorie initiale de la signification, axée sur la dénomination, et une théorie purement ornementale du trope qui avère finalement la futilité d'une discipline que Platon avait déjà rangée du même côté que la «cosmétique».

Ricoeur opposera ultérieurement la «futilité» d'un point de vue cosmétique centré sur le mot à la richesse et la plénitude d'une thèse discursive et contextuelle.

4.1.3 Entre la sémantique et la sémiotique

Dans la troisième étude Ricoeur rompt définitivement avec la notion de la *métaphore-mot* (quoiqu'il ne soit pas possible d'éviter tout renvoi à un lexème identifié comme étant au centre d'un concept métaphorique, et que j'appelle le *métaphorème*) pour privilégier par la suite l'«énoncé métaphorique». Ainsi, il explique que:

l'investigation appliquée au travail de sens qui engendre la transposition du nom a sans cesse fait éclater le cadre du mot, et a *fortiori* celui du nom, et imposé de tenir

l'énoncé pour le milieu contextuel dans lequel seulement la transposition de sens a lieu (1975:87).

Cette précision l'amène à poser une question particulièrement pertinente à l'égard de la définition du terme de *métaphore*: «Est-ce à dire que la définition de la métaphore comme transposition du nom soit fausse?» (ibid.). En effet, l'incompatibilité évidente entre la notion du terme *métaphorique* et celle de l'énoncé *métaphorique*, bien qu'elle reste problématique pour une théorie compréhensive de la métaphore, ne gêne pas Ricoeur. Il fait appel à la distinction entre la définition nominale et la définition réelle au sens de Leibniz; la définition nominale (qui présente la métaphore comme la transposition du nom) permet simplement d'indiquer quelque chose, d'identifier la métaphore parmi les autres tropes. La définition réelle, en revanche, nous renseigne sur la véritable nature de la métaphore. En acceptant d'harmoniser ces deux points de vue et en refusant de ce fait d'y voir une contradiction absolue, il admet une conception complémentaire de la métaphore. La complémentarité de l'aspect lexical (ou nominal) et de l'aspect discursif du phénomène

métaphorique représente donc une position théorique dont l'originalité réside dans son caractère transcendant.

Aussi affirme-t-il que «plusieurs auteurs tiennent qu'une théorie de l'*interaction*, solidaire d'une conception discursive de la métaphore, est exclusive d'une théorie de la *substitution*, dont nous avons vu qu'elle est inséparable de la définition de la métaphore comme modalité déviante de dénomination» (1975:88). Il oppose une théorie discursive à une théorie qui réduit la métaphore «à un accident de la dénomination», mais ce n'est pas une opposition qui exclut; c'est une opposition fondée sur un rapport de complémentarité.

Au centre du débat entre la fonction du mot et la fonction du discours est la distinction que fait Ricoeur entre la sémantique et la sémiotique. Pour l'auteur, le terme *sémantique* s'applique à la phrase et le terme *sémiotique* s'applique aux signes, au sens de Benveniste. Le processus de métaphorisation implique donc la présence d'une dimension sémiotique (les mots) et d'une dimension sémantique (la phrase) qui, ensemble, produisent le sens métaphorique. Ricoeur explique:

Il n'y a donc pas, à proprement parler, de conflit entre la théorie de la substitution (ou de l'écart) et la théorie de l'interaction; celle-ci décrit la dynamique de l'énoncé métaphorique; seule elle mérite d'être appelée une théorie *sémantique* de la métaphore. La substitution décrit l'impact de cette dynamique sur le code lexical où elle lit un écart: ce faisant, elle offre un équivalent *sémiotique* du procès *sémantique* (1975:201).

Si la distinction que fait Ricoeur entre les unités sémiotiques (les signes) et les unités sémantiques (les phrases) reste fructueuse, il convient toutefois de constater ici que Tamba-Mecz (1981) démontre définitivement que le processus linguistique de la métaphore transcende même l'unité syntaxique et graphique qu'est la phrase. De ce fait, la notion de *phrase* ne figure pas dans ma propre conception de la métaphore, car la notion de *discours* (comme celle de *texte*, ce dernier terme insistant sur l'aspect graphique), correspond mieux à la thèse sémantico-textuelle.

La troisième étude de cet ouvrage est consacrée au thème de la métaphore et la sémantique du discours. Ici, Ricoeur souligne l'importance des théoriciens qui ont contribué à la théorie discursive de la métaphore, en particulier Richards. Cette étude est complétée par la quatrième, intitulée «la Métaphore et la sémantique du

mot», dans laquelle l'auteur reprend l'idée du trope en un seul mot. L'on sait que, pour ce qui est de la métaphore, la perspective historique donne la primauté au mot; ce qui pourrait étonner est ce qu'appelle Ricoeur la «permanence de la thèse de la métaphore-mot et cette fidélité de la néo-rhétorique à la théorie de la substitution» (1975:130).

Pourtant, ce retour vers la rhétorique classique est justifié dès qu'on tient compte de la base linguistique sur laquelle la conception néo-rhétorique est construite. Du moins c'est ce que prétend Ricoeur, car, selon lui, si l'analyse anglo-saxonne replace la métaphore au sein de la production du discours, cette conclusion ne tient pas de ce qu'il appelle «la linguistique des linguistes». Or, la néo-rhétorique, à la différence de la conception discursive, «s'édifie sur les bases d'une linguistique qui, de plusieurs façons, conduisait à renforcer le lien entre métaphore et mot et, corollairement, à consolider la thèse de la substitution» (ibid.). Ricoeur raisonne que le concept du signe saussurien, étant à la base de la sémantique structurale, sous-tend les tentatives des néo-

rhéteurs d'expliquer le mécanisme de la métaphore à la lumière des principes du *Cours de linguistique générale*.

Cette perspective qui met en vedette le signe (ce dernier étant au sens de Ricoeur «par excellence un mot»; *ibid.*:131) relie logiquement la métaphore et la polysémie. Cependant, la polysémie ne concerne, à quelques exceptions près, que la métaphore morte. Or, la métaphore vive, elle, refuse d'être traitée purement comme un phénomène de dénomination, comme une unité linéaire et non continue.

4.1.4 Métaphore et rhétorique

Selon Ricoeur, la discussion du rapport entre la métaphore et le mot mène logiquement à la description de la nouvelle rhétorique. Il s'agit principalement des idées présentées dans la *Rhétorique générale*, publiée en 1970 par le Groupe de Liège, appelé le Groupe Mu.

Selon les auteurs de la *Rhétorique générale*, la métaphore est bel et bien un trope, c'est-à-dire un changement de sens. L'écart produit par une métaphore entraîne une sorte de changement de sens *ad hoc*, qui, à

son tour, détruit l'impertinence sémantique en réduisant l'écart. Ce point de vue théorique implique donc l'intersection de la langue et de la parole. Les lexèmes ont, dans la langue, des sens plus ou moins stables; c'est le sens dit «propre», appelé le degré rhétorique zéro par les auteurs de la *Rhétorique générale*. Mais, dans le jeu syntagmatique de la parole, le contenu du lexème est modifié par le degré figuré. Cette théorie renvoie également à l'analyse sémique de Greimas dans sa *Sémantique structurale*, mais cette juxtaposition d'une analyse sémique et d'une théorie fondamentalement classique ne suffit pas à résoudre les problèmes posés par une approche hétéroclite qui exige en même temps l'objectivité systématisée de la grammaire, liée au concept saussurien de la langue, et le besoin de tenir compte de la production discursive individuelle et imprévisible qui caractérise la parole.

Ricoeur remarque que les auteurs de la *Rhétorique générale* «sont très conscients de cette difficulté; mais la réponse qu'ils offrent fait implicitement appel, me semble-t-il, à une théorie de la figure du discours étrangère à leur système» (1975:206). Et je me permets

d'ajouter que ce que ces auteurs tâchent de faire dans la *Rhétorique générale* ne tient pas compte de la nature essentielle de la métaphore. Elle est, par son essence même, un phénomène qui transcende l'intersection quantifiable de la langue et de la parole, de la paradigmatique et de la syntagmatique, du système et du signe. Analyser la métaphore, c'est accepter le côté non déterminable de sa nature, et ici j'évoque encore la métaphore empruntée à la physique quantique de l'atome dont on ne peut jamais connaître en même temps et sa position précise et sa vitesse exacte (cf. Molino).

Peut-être est-ce sur ce point-là que les intuitions «non linguistiques» des théoriciens anglo-saxons, et notamment celles de Richards, s'approchent le plus d'une explication cohérente de la métaphore.

4.1.5 Le paradoxe de la ressemblance

De la cinquième étude à la sixième étude de la *Métaphore vive*, Ricoeur passe de la rhétorique à la sémantique. Car discuter du jeu des ressemblances mises en valeur par une métaphore, c'est discuter forcément de

sa signification. Mais avant de procéder à l'analyse de la dimension sémantique de la métaphore, il faut de prime abord délimiter la notion de *ressemblance* et, en même temps, évoquer son rôle au sein d'une théorie de la figure. Aussi Ricoeur affirme-t-il que d'un point de vue historique, la ressemblance est étroitement liée à la thèse de la substitution et, de ce fait, à la conception de la rhétorique classique, mais il constate en même temps que le critère de la ressemblance, si fondamental pour la définition de la métaphore, tend à «s'effacer progressivement à mesure que se raffine le modèle discursif» (ibid.:221). Cette observation élicite à son tour une question de la part de Ricoeur, question qui constitue la base de son étude sur la ressemblance: «Cela veut-il dire que la ressemblance soit solidaire exclusivement d'une théorie de la substitution et incompatible avec une théorie de l'interaction?» (ibid.). C'est une question pertinente, me semble-t-il, car, comme le remarque justement Ricoeur, la théorie de l'interaction (n'insistons pas, pour le moment, sur la distinction entre *théorie de l'interaction* et *théorie discursive*), en évoquant l'idée du contact sémantique

entre termes dans un contexte donné, dépend beaucoup moins de la notion de la ressemblance que la théorie classique. Pourtant, peut-on rayer complètement de la théorie de la métaphore la notion de la ressemblance?

Or, la discussion de la ressemblance n'est pas sans son aspect problématique, ce qui me mène à souligner le caractère paradoxal de la ressemblance. L'aspect paradoxal réside dans l'observation suivante: il est impossible de dissocier l'idée de la ressemblance de celle de la métaphore, et pourtant toute tentative d'expliquer la métaphore exclusivement en termes de ressemblances s'avère inadéquate. Mais Ricoeur, au lieu d'y voir une contradiction, reconnaît plutôt un rapport de complémentarité, et plaide pour la ressemblance. Il affirme que «la ressemblance est un facteur plus nécessaire encore dans une théorie de la tension que dans une théorie de la substitution» (ibid.:245).

4.1.6 La dimension référentielle

La septième étude de l'ouvrage de Ricoeur est consacrée au problème de la référence. Ce chapitre est

donc d'une grande importance, puisque le terme de *réfèrent* est lui-même problématique quant à sa définition, et l'auteur est parfaitement conscient de l'ambiguïté de ce terme. Il évoque de nouveau la distinction entre *sémiotique* et *sémantique*: «Alors que le signe ne renvoie qu'à d'autres signes dans l'immanence d'un système, le discours se réfère au monde. La différence est sémiotique, la référence est sémantique» (ibid.:273). Dans ce chapitre, Ricoeur relie le problème de la référence à la fonction poétique et au concept de «vérité métaphorique»; toutefois, il insiste qu'il faut reconnaître le niveau auquel la question est posée: celui de la sémantique, ou celui de l'herméneutique.

4.1.7 Le discours philosophique

Dans sa huitième et dernière étude, les réflexions de Ricoeur portent sur les «confins philosophiques» de la métaphore. Cette démarche l'éloigne d'une exploration de la nature linguistique de la métaphore. Mais il y revient en soulignant le pouvoir de la métaphore (fait de langage) de créer des concepts et de redécrire la

réalité. Il prétend que «[s]ignifier est toujours autre chose que représenter» (ibid.:381); la métaphore n'est pas une représentation de la réalité, mais une forme signifiante. En effet, Ricoeur prétend que la nature essentielle de la métaphore est elle-même métaphorique:

il n'y a pas de discours sur la métaphore qui ne se dise dans un réseau conceptuel lui-même engendré métaphoriquement. Il n'y a pas de lieu non métaphorique d'où l'on aperçoit l'ordre et la clôture du champ métaphorique. La métaphore se dit métaphoriquement (ibid.:364).

Ricoeur a-t-il raison? Il n'est pas étonnant que Ricoeur évoque des méta-métaphores, constatant que le terme d'écart appliqué à la définition de la métaphore dans les théories non interactionnelles est lui-même une métaphore spatiale. La métaphore pour Max Black est un écran ou un filtre. S'il n'y a pas de lieu non métaphorique, on peut connaître la métaphore uniquement en entrant dans la métaphore. Ainsi se déploie la mise en abîme de la métaphore qui rappelle l'énigme du zen: être sur un boeuf et à la recherche du boeuf.

4.2 Jean Molino

4.2.1 Deux perspectives de la métaphore

Dans son article «Problèmes de la métaphore» écrit avec Françoise Douay-Soublin et Joëlle Tamine (1979), Jean Molino s'enquiert des éléments nécessaires pour une théorie compréhensive de la métaphore. S'intéressant surtout aux aspects épistémologiques et philosophiques de la métaphore, le point de vue de Molino diffère sur certains points de celui de ses deux collègues. En effet, cet article réunit deux perspectives complémentaires: celle de Molino qui étudie le rôle du mécanisme de la métaphore à l'oeuvre dans les diverses branches de la connaissance et celle de Douay-Soublin et de Tamine qui analysent à fond les structures syntaxiques des expressions métaphoriques. On constate que la sémantique de la métaphore n'est pas représentée ici, bien que Molino plaide en sa faveur; en discutant de l'analogie dans les sciences dans son article intitulé «Métaphores, modèles et analogies dans les sciences», il affirme qu'«il est aujourd'hui nécessaire de passer d'une

conception purement syntaxique à une conception où la sémantique a sa place» (1979:99).

4.2.2 Le problème de la définition

Le premier problème que les auteurs entreprennent à étudier est celui de la définition même de la métaphore.

Ils commencent par offrir une définition provisoire, empruntée à Fontanier, selon qui la métaphore consiste «à présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante et plus connue, qui, d'ailleurs, ne tient à la première par aucun autre lien que celui d'une certaine conformité ou analogie» (Molino et al. 1979:5).

Un examen de cette définition concise permet de dégager plusieurs éléments qui se montreront particulièrement importants dans la théorie de Molino. Premièrement, la métaphore est essentiellement une substitution, puisqu'on désigne une idée par le signe d'une autre. En plus, on peut dire que cette définition de Fontanier est une définition sémantique, car le point de départ est «l'idée» ou le contenu du signe. Il n'y a aucun critère syntaxique qui permet de reconnaître une

métaphore. Troisièmement, cette définition implique deux registres de langue, le registre propre et le registre figuré. Et finalement, le seul lien entre les deux idées dont il s'agit est un rapport d'analogie.

La dichotomie propre/figuré et le concept d'analogie (ce dernier caractérise la métaphore mais n'est pas limitée à elle) demeurent pour Jean Molino des éléments irréductibles d'une théorie de la métaphore.

A partir de cette définition provisoire, Molino, Douay-Soublin et Tamine donnent un exemple de ce qu'ils appellent la forme canonique de la métaphore (:5):

Cet homme est un lion.

Cet énoncé métaphorique qui consiste en deux substantifs reliés par le verbe être, appartient à la catégorie des métaphores in praesentia, puisque les deux éléments qui constituent la figure sont présents sur le plan syntagmatique. Pour ce qui est de la terminologie des auteurs, ils expliquent que le deuxième nom, «lion», est le terme métaphorique et que ce terme est également «le foyer ou le pivot de la métaphore» (ibid.) Le premier nom, «homme», est considéré comme le terme propre. Le syntagme qui contient les deux termes est

appelé le cadre. En introduisant la notion de cadre dans leur théorie, Molino et ses collègues reconnaissent la composante syntaxique de la métaphore, sans laquelle cette figure ne consisterait qu'en une substitution d'un terme à un autre. Aussi rejettent-ils une telle conception purement lexicaliste, car le sens figuré dépend également de la mise en rapport syntaxique qu'est le rôle du cadre.

Cependant, l'étendue de la métaphore semble être, pour les auteurs, relativement restreinte et ils limitent la notion de contexte, qui joue un rôle essentiel dans l'interprétation des métaphores, à la partie de la phrase liée au terme métaphorique. Reprenons leur exemple:

La vieillesse est un tyran qui défend sur
peine de la vie tous les plaisirs de la
jeunesse (:6; La Rochefoucauld).

Cette expression métaphorique est un exemple développé de ce que Molino appelle la forme canonique, et d'après sa définition, le terme propre est *vieillesse* qui se trouve à gauche de la copule *est*, et le terme métaphorique est *tyran*. Ainsi les auteurs appellent-ils le «contexte» la partie de la phrase qui se trouve à droite du terme métaphorique et selon leur terminologie,

ce contexte est la «queue» de la métaphore. On se rend aisément compte dès le début que la métaphore fait preuve d'une certaine complexité; c'est une structure avec des parties, des composantes constitutives qu'il faut nommer.

Jusqu'ici on n'a parlé vraiment que de la *forme* de la métaphore (et les auteurs précisent que la forme canonique n'est qu'une configuration syntaxique parmi plusieurs). Quant à son mécanisme interne, ils affirment que «le rapport qui existe entre le terme figuré et le terme propre sous-jacent est la raison ou le fondement de la métaphore», sans expliquer la nature de ce rapport.

En ce qui concerne le rapport sous-jacent qui relie les deux termes, on remarque une différence importante entre le premier exemple et le second. L'interprétation de «cet homme est un lion» dépend du locuteur individuel, de tout ce qu'il sait des hommes et des lions et de la situation particulière qui suscite cet énoncé. Mais on ne saurait en préciser le sens, afin de pouvoir caractériser cet homme. Pense-t-on à son aspect physique ou moral? S'agit-il de son courage ou de sa férocité? Les termes de l'énoncé métaphorique gardent leur signification, mais, hors contexte, l'énoncé n'a pas de

sens, pour reprendre la distinction de Rastier (1991:74-75).

En revanche, le rapport qui existe entre le terme métaphorique et le terme propre du deuxième exemple est explicite: la vieillesse est un tyran *parce qu'elle* «défend sur peine de la vie tous les plaisirs de la jeunesse». Il s'agit d'un rapport d'analogie mettant en relation «vieillesse» et «tyran», caractérisé par un sème commun d'«autoritaire». Ce sème, qui est définitoire pour le terme *tyran*, est plutôt imputé à *vieillesse* grâce à l'analogie, si bien que l'aire sémantique de ce terme est élargie.

D'après la définition provisoire de Molino et de ses collègues, la métaphore ne consiste jamais en un seul mot, ce qui explique leur choix de l'expression «terme métaphorique», car ce terme n'est qu'un élément de toute la métaphore. Cette conception du sens figuré, conforme à la définition moderne, évoque celle de Ricoeur qui prétend qu'«il n'y a pas de métaphore dans le dictionnaire» (1975:125). Il parle de la métaphore vive, bien entendu, ayant écarté de son étude la métaphore lexicalisée. Afin d'éviter toute confusion entre le

terme figuré par rapport à son contexte discursif et la métaphore elle-même, Ricoeur ajoute que «nous ne parlerons donc plus de métaphore comme mot, mais de métaphore comme énoncé» (1975:127). Guy Bouchard (1984:33) prétend également que la métaphore vive «ne peut avoir lieu que dans le discours». L'opposition terme/ énoncé n'est qu'un aspect de la problématique de la définition du sens figuré et qui sera à examiner d'une manière approfondie plus loin.

4.2.3 Les axes de variation

Après avoir donné cette définition provisoire, Molino, Douay-Soublin et Tamine décrivent cinq axes de variation de la métaphore. Il s'agit de caractériser les différentes conceptions de la métaphore.

4.2.3.1 Sens propre et sens figuré

Le premier axe dont discutent les auteurs est le problème, fondamental d'ailleurs, de l'opposition sens propre/ sens figuré. En fait, l'existence de la

dichotomie propre/ figuré est considérée comme définitoire d'après les conceptions classiques et traditionnelles de la métaphore, qui est définie comme un emploi figuré par rapport à l'emploi usuel ou étymologique, donc «propre». Ainsi Molino affirme-t-il qu'«il importe de souligner que, sous quelque forme que ce soit, cette opposition est indépassable» (1979:38). Puisque le propre et le figuré se définissent l'un par rapport à l'autre, «la dichotomie propre-figuré est irréductible» (ibid.) D'ailleurs, ce caractère irréductible relève de la nature fondamentale même de la langue, si bien que l'on peut affirmer que:

le langage n'est ni propre ni figuré: en revanche, l'existence des deux registres est une de ses propriétés fondamentales. Or c'est une propriété presque toujours ignorée ou sous-estimée: elle n'apparaît pas dans la liste des propriétés établie par HOCKETT et ALTMANN [HOCKETT et ALTMANN, 1968]; et, chez JAKOBSON, elle disparaît dans le fourre-tout que constitue le pôle métaphorique (ibid.).

Molino, Douay-Soublin et Tamine définissent le sens propre comme le sens primitif ou essentiel d'un mot, tandis que le sens figuré est défini comme un sens secondaire, dérivé du sens propre. Pour reprendre leur exemple, *pied* désigne un organe animal, mais ce terme

peut également désigner une des parties de la table. La première acception est considérée comme son sens propre, la seconde comme son sens figuré. Il s'agit d'un exemple de la catachrèse, dont la fonction est de remplir les lacunes du vocabulaire. D'après cette conception, la dichotomie propre/figuré ne consiste pas qu'en deux pôles extrêmes, «les métaphores mortes devenues transparentes et qui ne sont métaphores que par leur origine» et «les métaphores à l'état naissant dont l'irréductible singularité peut faire qu'elles restent, pour un moment ou pour toujours, indéchiffrables» (ibid.). Il s'agit plutôt d'une série de transitions, si bien qu'«entre ces deux pôles s'étale la métaphore sous ses diverses formes, mélange instable et chaque fois différent où s'imbriquent la lisibilité de la métaphore en voie d'usure et l'étrangeté de la métaphore vivante» (ibid.)

4.2.3.2 Métaphore généralisée et métaphore restreinte

Le deuxième axe de variation est celui de l'opposition métaphore généralisée/ métaphore restreinte. Les auteurs observent que l'étendue du sens de *métaphore*

varie selon l'époque et l'auteur, si bien que ce terme désigne tantôt l'ensemble des figures, (métaphore généralisée), tantôt uniquement les figures qui se définissent par un rapport de ressemblance (métaphore restreinte), et qui sont à distinguer de la métonymie et de la synecdoque. L'article de Douay-Soublin (1979) traite de cet aspect de la théorie des figures.

4.2.3.3 Mot et discours

Un troisième axe de variation concerne l'opposition mot/ discours. Cela signifie pour Molino et ses collègues que la métaphore peut être présentée par un seul lexème (la métaphore simple) ou par une structure consistant en plusieurs lexèmes (la métaphore complexe), par exemple la métaphore filée ou l'allégorie.

En fait l'opposition mot/ discours est d'une importance fondamentale pour la théorie de la métaphore, puisque celle-ci se trouve au confluent de la sémantique lexicale et de l'analyse textuelle et discursive. D'un côté il y a la perspective tropologique de la rhétorique classique, de l'autre, la perspective interactionnelle de

Richards. Le problème de l'opposition mot/ discours est repris par Ricoeur et constitue un élément important de son étude de la métaphore.

4.2.3.4 Sens direct et sens caché

La quatrième opposition dont parlent les auteurs concerne la distinction entre sens direct et sens caché. L'axe sens direct/ sens caché se distingue de l'axe sens propre/ sens figuré. Les auteurs constatent que cette distinction a été soulignée par Fontanier. Il ne s'agit pas simplement d'un sens figuré lié à un mot déterminé, mais plutôt de «stratégies de communication». Les auteurs précisent qu'«au lieu de dire directement et franchement ce qu'il veut dire, le locuteur s'exprime indirectement et veut signifier plus ou autre chose que ce qu'il dit» (:7). Ici la métaphore a une fonction symbolique.

4.2.3.5 Ressemblance concrète et rapport abstrait

Le dernier des cinq axes oppose la ressemblance et le rapport abstrait. Molino et ses collègues prétendent que le lien ou le rapport sous-jacent qui unit les deux éléments d'une métaphore peut être soit une ressemblance entre les deux, soit un rapport abstrait ou intellectuel, non figuré. Ces deux pôles représentent, selon Molino, Soublin et Tamine, les deux aspects du concept de l'analogie, qui «illustre bien la double direction possible de l'analyse, vers la ressemblance visible ou vers le rapport abstrait» (:7).

En effet, la mise en opposition de la ressemblance et du rapport abstrait ou intellectuel est d'une grande importance pour la théorie de la métaphore, car cette distinction relève du problème de la définition même de la métaphore. La notion de ressemblance implique, comme le disent les auteurs, «la possession d'une qualité commune» ou d'«une propriété qu'elle [la métaphore] fait voir, en la mettant sous les yeux» (ibid.).

Mais voilà l'un des problèmes des plus fondamentaux de la métaphore, car les notions mêmes de propriété, de

qualité, de ressemblance visuelle nous mènent à nous interroger sur la nature essentielle de la métaphore. Et si les théoriciens de la métaphore ont eu bien raison d'analyser ses diverses composantes, en général ils n'ont pas poussé assez loin leurs analyses. En fait, affirmer qu'il y a ressemblance ou propriété commune implique l'existence de quelque chose capable d'avoir des propriétés. C'est là qu'il faut distinguer entre référent et signifié, entre la réalité extra-linguistique et la structure sémantique de la langue, ce que la plupart des définitions de la métaphore n'ont pas su faire.

4.2.4 L'histoire de la métaphore

Molino, Douay-Soublin et Tamine reprennent dans leur article l'histoire de la métaphore, une histoire qui remonte à l'Antiquité grecque. Ils nous rappellent que le terme lui-même est attribué à Isocrate (383 av. J.-Ch.). Mais c'est Aristote qui, dans sa *Poétique* et sa *Rhétorique*, a élaboré une théorie de la métaphore basée sur des catégories et a donc attribué aux figures une

structure interne, d'un côté, la catégorie de l'espèce et du genre et de l'autre, l'analogie. La notion d'analogie est particulièrement importante dans la conception de Molino.

Aussi les auteurs reconnaissent-ils l'importance de l'analyse d'Aristote en affirmant que :

Dès Aristote, la métaphore se trouve donc inscrite à la croisée de deux chemins menant, l'un vers une philosophie de la connaissance et des opérations de l'esprit, l'autre vers l'art oratoire ou poétique, et la critique littéraire (1979:8).

Les auteurs nous rappellent également que les stoïciens reprennent les thèses d'Aristote pour ensuite développer la notion, essentielle à la compréhension de la métaphore d'ailleurs, de «passage d'une idée à une autre» (ibid.). Ils ajoutent que c'est chez les stoïciens qui se développe l'idée des détournements de sens, si utiles, voire nécessaires pour combler des lacunes du lexique.

La notion de la métaphore lexicalisée, dont la fonction est justement de remplir des lacunes dans le lexique, figure également dans les théories de Cicéron et de Quintilien, qui, d'après Molino et ses collègues, développent la thèse de la rhétorique ornementale. Selon

cette perspective le rôle de la métaphore est d'embellir le style, de le rendre sublime, sans que le message soit modifié.

Cette conception ornementale de la métaphore, qui n'a peut-être pas complètement disparu à l'époque contemporaine, a au moins tendance à s'effacer devant les thèses qui reconnaissent que la métaphoricité fait partie intégrante d'un texte.

En effet, au sens de plusieurs conceptions modernes de la métaphore, notamment celles où la métaphore s'explique par un mécanisme interactif et contextuel (Richards, Ricoeur) ou cognitif et organisationnel (Kittay, Mac Cormack), la fonction de la métaphore est, rien de moins, de structurer et d'organiser des concepts.

On est donc loin d'une conception tropologique où la métaphore est considérée comme un effet stylistique, superflu et qui ne touche le vrai sens d'un énoncé qu'à fleur de peau.

Molino et ses deux collègues constatent qu'à la différence de la conception lexicale de l'époque classique, la conception de la métaphore au Moyen Age, fort influencée par la chrétienté, est caractérisée par

une fonction démonstrative ou explicative. La classe des figures agrandit et comprend en particulier l'allégorie. Or, la fonction de l'allégorie n'est pas d'orner, mais de faire comprendre une notion, une idée ou un précepte (1979:12).

Les auteurs distinguent entre la métaphore filée, où deux isotopies sont entrelacées à travers un texte et l'allégorie, définissant cette dernière comme «un texte homogène qui paraît monosémique, mais peut être interprété dans un autre registre» (ibid.). Ils précisent qu'un texte métaphorique, tout en étant hétérogène, reste explicitement polysémique. Ce n'est pas le cas pour le texte allégorique.

Aussi affirme-t-on que la polysémie est au centre du problème de la métaphore. En effet, la tendance générale des théories linguistiques contemporaines est de caractériser la métaphore comme un phénomène impliquant étroitement la polysémie et l'entrelacement d'isotopies différentes.

Aussi la conception de la métaphore s'est-elle modifiée depuis ses origines gréco-latines pour acquérir au Moyen Age une certaine fonction mystique. Cependant,

cette perspective semble appartenir uniquement à son époque, si bien que Molino et ses collègues affirment que la «conception mystique d'une métaphore hypertrophiée ne survivra guère au Moyen Age» (1979:13).

Les XVII^e et XVIII^e siècles se caractérisent, après l'exubérance de l'époque précédente, par un retour vers la réserve et le classicisme qui réduisent la métaphore à son statut d'ornement. Il s'agit de la perspective néo-classique ou néo-ornementale du sens figuré, répandue notamment par Fontanier. Les auteurs caractérisent la conception prédominante de la métaphore au Siècle classique:

envisagée comme un phénomène strictement lexical, cantonnée dans le cadre étroit du mot, la métaphore y est décrite comme la substitution ponctuelle d'un terme figuré à un terme propre avec lequel il entretient certaines relations (ibid.).

C'est l'idée d'un phénomène «strictement lexical», attribué seul au lexème simple, qui sera remise en question par les théories modernes.

4.2.5 La valorisation de la métaphore

Si les définitions de la métaphore abondent aujourd'hui, du moins ont-elles ceci en commun: la métaphore est considérée comme un phénomène utile, heuristique, enrichissant, voire indispensable; bref, elle est valorisée dans la plupart des théories contemporaines. Or, les auteurs nous rappellent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Ils vont jusqu'à prétendre que l'une des originalités des XVII^e et XVIII^e siècles est la critique de la métaphore et constatent que:

des philosophes aussi divers que les gens de Port-Royal, LOCKE, MALEBRANCHE, LEIBNIZ, examinent le *problème* des métaphores, enseignent à les dépister, à les juguler en les bardant de *comme* et de *pour ainsi dire*, à les éliminer enfin par la constitution de *terminologies*, de tout langage qui prétend «dire le Vrai» et non pas «des Chimères» (1979:15).

Ayant parcouru l'histoire de la métaphore, de ses origines gréco-latines jusqu'au Romantisme, Molino et ses collègues affirment que c'est avec le Romantisme que commence l'ère moderne des théories de la métaphore. En fait, ils prétendent que c'est la conception romantique

de la métaphore «qui triomphe aujourd'hui dans l'analyse rhétorique et linguistique» (ibid.).

Il convient d'expliquer d'abord ce que les auteurs entendent par *conception romantique*. Il s'agit de ne plus considérer le langage comme «un vêtement de la pensée, qui peut la mouler de façon plus ou moins étroite, mais dont la fonction est d'habiller» (ibid.). Le terme *habiller* même n'évoque-t-il pas les perspectives classique et néo-classique d'après lesquelles la métaphore est surtout ornementale? D'ailleurs, les auteurs signalent que pour les rhéteurs classiques et néo-classiques, l'idée préexiste toujours à l'expression; la métaphore ne fait que présenter une ressemblance ou une identité qui font déjà partie de la réalité.

Pour les Romantiques, en revanche, qui dit *métaphore* dit création; c'est un phénomène langagier créateur dont la fonction n'est pas de refléter la réalité, mais d'illuminer ou de révéler un nouvel aspect des choses, voire de rapprocher des éléments disparates. Au lieu de reproduire le réel, la métaphore fait appel à l'imaginatif et à l'intuitif. Ce n'est pas la décoration stylistique de la rhétorique classique; c'est la

Esmeralda de Victor Hugo que le poète Gringoire admire à travers «un tourbillon de danse, de chant et de tumulte» (*Notre-Dame de Paris*, 1975:97).

Molino et ses collègues, afin de mettre en valeur l'opposition entre les conceptions classique et romantique, affirment que:

aussi la métaphore, l'image, le symbole ne sont-ils plus le résultat d'une pure et simple association des idées, conçue selon le modèle empiriste, qui lierait deux objets caractérisés par une ressemblance objective; *c'est le moi du poète qui crée la ressemblance et impose ses lois au monde des phénomènes* (1979:16; italique de Ch.H.).

La distinction entre ces deux points de vue se révèle particulièrement importante, puisqu'elle concerne non seulement la délimitation du concept de métaphore, mais évoque également l'un des problèmes au coeur de la sémantique, à savoir le rapport entre le référent et le signifié.

D'après l'interprétation des Romantiques de Molino et ses collègues, la métaphore n'est pas un catalogue, même partiel, des attributs physiques partagés entre deux choses concrètes, ce que laissent entendre bien des définitions. C'est un phénomène essentiellement sémantique, qui concerne la structure du signifié, si

bien que même si l'on reconnaît dans une métaphore les attributs d'un *objet*, le sens figuré existe d'abord au niveau conceptuel.

En effet, leur examen de la conception romantique mène les auteurs à constater que, pour les poètes modernes, la définition de la métaphore est encore très proche de celle des Romantiques. Les auteurs précisent que la métaphore «est en même temps rencontre de deux idées disparates et représentation concrète d'un complexe intellectuel et émotionnel» (ibid.). Aussi suggèrent-ils que la métaphore, comme toute création langagière signifiante, consiste en un acte de référence qui renvoie à une chose, une entité ou une idée (le référent) par l'intermédiaire d'un contenu sémantique (le signifié) lié à une forme linguistique (le signifiant), ce qui écarte les définitions trop simplistes qui prétendent qu'une métaphore naît parce que deux choses se ressemblent.

Les auteurs ajoutent que cette définition est reprise, d'abord par les Symbolistes et ensuite (et surtout) par les Surréalistes, de sorte que la notion de la ressemblance, si chère aux conceptions classiques, en est exclue. Il s'agit, pour reprendre les auteurs, d'une

«rencontre de deux idées disparates», d'une juxtaposition d'éléments insolites dont la fonction est de cristalliser la vision du poète.

Ainsi, l'idée d'une analogie est créée *ad hoc* au moment de la création de la métaphore, au lieu de préexister.

En revanche, ce sont l'imagination et la sensibilité du lecteur, ses propres connaissances du monde, qui imposent une structure métaphorique sur l'image du poète.

C'est chez les Surréalistes que l'on trouve les formulations les plus extrémistes de cette position, où métaphore et symbole se trouvent dans une catégorie générale appelée *image*. Il serait utile de rappeler ici les conceptions d'André Breton et de Paul Reverdy.

Pour Reverdy,

L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison, mais du rapprochement de deux réalités éloignées. Plus les rapports des deux réalités rapprochés seront lointains et justes, plus l'image sera forte - plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique (1949:17).

Selon Breton, l'analogie est une force très dynamique qui motive les images poétiques, mais à la différence de Reverdy, pour Breton l'analogie ne

rapproche pas «deux réalités»; elle est le résultat de la juxtaposition de mots dans un énoncé ou dans une phrase. Aussi cette conception de Breton s'approche-t-elle d'une théorie sémantico-textuelle de la métaphore. Pour Breton, c'est l'analogie qui occupe une place privilégiée dans l'étude du sens figuré, car c'est sur l'analogie que se fondent métaphore et comparaison, «les deux véhicules interchangeables de la pensée analogique» (1967:135).

Les auteurs constatent que le Symbolisme et le Surréalisme représentent une rupture presque totale avec les préceptes classiques de la métaphore, en particulier le critère de la ressemblance ainsi que la supposition que la métaphore, limitée au lexème simple, consiste en une simple substitution. Ils remarquent en plus que cette approche moderne mène, en poésie au moins, à des «déclarations fracassantes» et «des cocasseries», donnant comme exemple ce vers de Chazal (Molino, Soublin, Tamine 1979:16) :

les vallées sont les soutiens-gorge du vent.

Dans cet exemple d'une métaphore bizarre, (vraiment? pourquoi bizarre?) la rencontre de lexèmes empruntés à des champs sémantiques très éloignés, à savoir *vallées* et

vent d'un côté et *soutiens-gorge* de l'autre produit un effet de surprise, peut-être humoristique ou même ironique, mais certainement inattendu. Et pourtant, cette juxtaposition crée un lien analogique conceptuel entre les idées des référents dont il est question.

4.2.6 Vers une rhétorique comparée

Molino et ses collègues constatent avec beaucoup d'originalité qu'il est possible de situer ce qu'ils appellent la «rhétorique occidentale» par rapport à d'autres traditions rhétoriques. Ainsi reprochent-ils aux chercheurs d'avoir trop tenu aux confins de la pensée occidentale. Ils vont jusqu'à déclarer qu'«il n'est plus permis d'en rester à l'eurocentrisme qui nous enferme dans les traditions classiques ou néo-classiques» (1979:19). D'ailleurs, ils expliquent qu'il est utile, voire essentiel d'étudier d'autres approches afin de mieux connaître les théories occidentales: «la connaissance des autres traditions rhétoriques est le seul moyen de constituer une rhétorique comparée, grâce à laquelle, par le jeu des ressemblances et des

différences, nous pourrions mieux comprendre les problèmes posés par notre propre tradition» (ibid.)

Il n'existe, d'après les auteurs, ni une théorie de rhétorique comparée ni une théorie de rhétorique générale. Sans prétendre entreprendre à fond la description et la comparaison des diverses traditions rhétoriques, les auteurs se permettent cependant de comparer brièvement trois écoles différentes.

La première catégorie est celle de l'eurocentrisme qui nous a donné les conceptions classique et néo-classique et qui se caractérise par l'art oratoire, c'est-à-dire l'art de bien dire.

La seconde grande catégorie de rhétorique dont parlent les auteurs est la rhétorique orientale qui comprend les traditions chinoise et indienne. En fait, si la conception européenne de la rhétorique est fondée sur l'art de bien dire, la conception orientale valorise plutôt le poétique, et Molino et ses collègues prétendent que «le modèle du bien dire est fourni par la poésie» (1979:20).

La troisième conception qu'étudient les auteurs est la rhétorique arabe. Ils constatent que celle-ci est

caractérisée non seulement par la «science du beau langage», mais également par la réflexion sur le texte sacré et les problèmes de son interprétation. Puisque la rhétorique arabe rapproche le discours poétique du discours magique, du discours prophétique et du discours religieux, les auteurs font l'observation suivante, à la fois très intéressante et très originale:

typologiquement, la rhétorique européenne médiévale est beaucoup plus proche de la rhétorique arabe que de la rhétorique gréco-latine ou de la rhétorique néo-classique» (1979:21).

Il est sans doute très utile de songer à une «rhétorique comparée» et une telle démarche serait sûrement révélatrice à l'égard de la métaphore. Molino et ses collègues, en esquissant les distinctions essentielles entre trois types de rhétorique, montrent très clairement le lien entre la rhétorique et la culture qui la développe, qui s'en sert, bref, qui la définit. Et pourtant, on constate que, même si les thèmes, les sujets varient d'une culture à l'autre, on identifie toujours certains types de figures qui reviennent: la métaphore, la comparaison, la métonymie.

Examinons une série d'exemples qu'empruntent les auteurs à la rhétorique indienne (1979:20). Les deux éléments de la figure sont le visage d'une femme et la lune, le *tertium comparationis* étant beauté. Parmi les diverses formes que répertorient les auteurs, on reconnaît la comparaison figurée («la lune est comme ton visage»), la métaphore en «de» («la lune de ton visage») et ainsi de suite. Toutefois, si la structure syntaxique est variable, le sens métaphorique de la figure subsiste.

Il est intéressant de constater que Molino, Tamine et Douay-Soublin ne sont pas les seuls à imaginer que d'autres conceptions de la rhétorique sont possibles. François Rastier, en signalant l'importance accordée au substantif dans les théories occidentales fait le commentaire perspicace suivant:

Cette restriction arbitraire doit sans doute être rapportée à la fascination millénaire que les noms exercent sur la poésie occidentale, au détriment par exemple des prépositions, qui ouvrent pourtant aux esprits curieux des abîmes tout aussi vertigineux (1987:176-177).

Ainsi Molino et ses collègues reconnaissent-ils que la métaphore, loin d'être un simple procédé de style langagier, devient le reflet de la culture qui en fait usage. Aussi affirment-ils que:

Il ne s'agit pas tant du couple sens propre/ sens figuré [...] que des couples sens direct/ sens indirect ou sens manifeste/ sens caché qui mettent le discours poétique en continuité avec le discours magique... (:21).

La métaphore, qui demeure le véhicule par excellence de la pensée analogique dans la culture occidentale, est dans d'autres cultures la manière d'exprimer l'expérience religieuse, prophétique ou même mystique (ibid.).

4.2.7 La métaphore dans les théories scientifiques

Molino nous rappelle que, historiquement, la science semble rejeter l'inclusion de la métaphore, de l'analogie et du modèle dans l'analyse de la théorie. Ces trois impliquent le figuré et donc l'ambigu, ce qui va contre le principe de précision, si cher à la conception traditionnelle de la science. Et pourtant, au coeur des discours les plus scientifiques, les métaphores, les modèles et les analogies ne manquent pas. Molino explique que la métaphore et les autres véhicules de la pensée analogique font partie du processus même de l'évolution d'une théorie scientifique, car si un langage clair, précis et désambiguïsé est un but auquel la science vise toujours, son point de départ se caractérise le plus souvent par le manque d'un langage adéquat. D'après Molino:

C'est qu'en effet l'histoire de la science peut être lue comme allant, d'un chemin sans retour, des pièges du vécu, du langage quotidien qui véhicule images et confusions à la pureté d'une langue qui correspond sans ambiguïté à des contenus bien définis, à des opérations rigoureusement délimitées (1979:84).

Il précise que:

Le chemin de la science, sa voie royale, va du figuré au propre et l'histoire de chaque science suivrait toujours le même développement. A l'origine, il y a un savoir confus, plein de références au vécu et à la pratique humaine, fourmillant d'analogies et de métaphores qui constituent autant d'obstacles épistémologiques à la connaissance vraie (ibid.).

Aussi ce chemin métaphorique de la science mène-t-il du concret à l'abstrait. Selon cette interprétation des faits, les sciences humaines et la linguistique en particulier n'auraient pas encore franchi le seuil de la pensée purement abstraite et donc de l'expression purement univoque. Ainsi, Molino cite plusieurs exemples de métaphores métalinguistiques:

[l']histoire [de la linguistique] depuis un siècle et demi ne pourrait-elle pas s'écrire comme l'enchaînement des diverses métaphores qui ont été utilisées pour expliquer le langage? Il y aurait d'abord les métaphores et modèles de la parenté génétique (langues mères, filles, arbre généalogique etc.), puis les métaphores structurales («building blocks», constituants immédiats), enfin les métaphores génératives et transformationnelles (1979:85).

Ajoutons à ces exemples les nombreuses métaphores et analogies dont Saussure se sert dans le *Cours de linguistique générale* afin d'expliquer sa propre conception du langage (cf. Gordon 1996): le signe - le couple signifié/ signifiant - est comme une feuille de papier dont on ne peut déchirer le recto sans déchirer en même temps le verso; la langue est un système qui est comme un jeu d'échecs: on ne peut déplacer un seul élément sans modifier le système tout entier; l'étude scientifique de la langue est comparée à une tige végétale: une coupe verticale représente l'étude diachronique, tandis qu'une coupe transversale correspond à la synchronie.

Puisque la théorie de Saussure représente une manière nouvelle et originale d'envisager le langage, il a dû créer des véhicules linguistiques, également originaux, capables de communiquer, de faire *comprendre* sa vision. Il convient, cependant, d'ajouter que Claudine Normand (1976:104) prétend que Saussure lui-même délaisse la métaphore de l'organisme «au profit du concept de *système* (parfois relayé par les notions métaphoriques de *mécanisme* et de *jeu*)». Mais, en même temps, elle reconnaît l'utilité de ces images et constate que Saussure «ne part pas en guerre contre tout emploi familier de ces termes, conscient des nécessités d'un

discours didactique (et même théorique) à un moment donné» (ibid.).

Toutefois, les métaphores métalinguistiques de Saussure ont un rôle cognitif d'une importance fondamentale à jouer dans son *Cours de linguistique générale*» (cf. Gordon 1996).

Une autre métaphore métalinguistique employée afin de décrire la nature de la langue est la métaphore de la machine évoquée par Charles Bally (1965:17) dans *Linguistique générale et linguistique française*:

Dans un système, tout se tient; cela est vrai du système linguistique comme de tous les autres: ce principe, proclamé par F. de Saussure, conserve pour nous toute sa valeur [...] Mais on se tromperait grossièrement si cette vue générale aboutissait à présenter la langue comme une *construction* symétrique et harmonieuse. Dès qu'on essaie de *démonter la machine*, on est bien plutôt effrayé du désordre qui y règne, et l'on se demande comment *des rouages* si enchevêtrés peuvent produire des *mouvements concordants* (italiques de Ch. H.).

Or, la métaphore suggérée par son analogie est «la langue est une machine». Mais il s'agit d'une machine qui marche *malgré* un certain désordre interne, malgré des «rouages enchevêtrés». Le système où «tout se tient» de Saussure est un système très organique; il s'agit des éléments en équilibre dynamique. La «machine» de Bally est une structure mécanique; c'est la somme totale des parties qui la constituent.

Si la langue est une «machine», quel est le référent de *rouages enchevêtrés*? Et pourquoi y trouve-t-on «du désordre»?

Bally répond à ces questions par une phrase elle-même non complètement dépourvue de métaphores, ayant expliqué que les changements linguistiques sont entraînés par la rencontre des forces conservatrices et des forces innovatrices: «Or, à tout conserver, on encombre la langue d'un bagage inutile et l'on gêne la spontanéité de la pensée» (ibid.:19).

Dans ce genre de discours, il est évident que les métaphores dont l'auteur se sert pour expliquer une notion n'ont rien (ou très peu) à voir avec une fonction purement esthétique; ce n'est pas l'ornement stylistique de la rhétorique classique. Il s'agit plutôt d'un mécanisme cognitif, une démarche dont le but est de *faire savoir*.

Molino constate que si le premier état dans l'évolution d'un concept ou d'une discipline est l'étape métaphorique, l'«idéal», c'est-à-dire le but auquel on vise, est la «pensée pure»; un langage dénué de métaphores, d'analogies, de modèles est censé correspondre à un état de maturité. Mais Molino remet en question la validité de cet idéal: «On peut soupçonner que la pureté scientifique n'est qu'un mythe» (1979:85);

il réitère ce sentiment en affirmant que «sans doute la métaphore ultime, celle qui fait raison, c'est la métaphore de la pureté» (ibid.).

Molino constate que, d'un point de vue épistémologique, les métaphores, les modèles et les analogies ont toujours occupé une place importante dans la didactique, c'est-à-dire la vulgarisation scientifique et les méthodes d'enseignement (ibid.:86). Ces mécanismes permettent de passer d'un non-savoir à un savoir. Et comme il y a un abîme entre le non-savoir et le savoir, il faut jeter un pont entre ces deux en faisant appel à l'intuitif et à l'heuristique.

Or, c'est justement ce que fait l'analogie, qui est à la base de la métaphore et du modèle. C'est la mise en relief des aspects sémantico-conceptuels qui s'appliquent aux deux éléments qui constituent le rapport analogique, présenté comme une métaphore ou un modèle. Molino explique, avec perspicacité, que «la démarche consiste à procéder, non du même au même, ni du même à l'autre, mais de l'analogue à l'analogue, du semblable au semblable» (ibid.).

Afin d'élucider la distinction entre métaphore, modèle et analogie, Molino évoque la notion de la structure de l'atome en physique: «Si je veux donner à l'ignorant une idée de ce qu'est la structure atomique,

je suis conduit à me fonder sur des analogies qui font intervenir le soleil, la terre et les planètes» (ibid.). Puisqu'il n'est pas possible de voir un atome, il est nécessaire de recourir au processus analogique pour qu'on puisse en saisir la notion, pour qu'on puisse passer du non-savoir au savoir.

Ainsi, dire que «le noyau est un soleil», c'est formuler une métaphore; affirmer que «le noyau entouré de ses électrons est analogue au soleil entouré de ses planètes», c'est établir une analogie, et décrire l'atome comme une sorte de système solaire en miniature, c'est dire que «le système solaire est un modèle de la structure atomique».

La métaphore, l'analogie et le modèle sont donc indispensables au développement des théories scientifiques. Pourtant, si l'effet de la métaphore diminue à mesure que la théorie progresse, il ne faut pas supposer qu'il disparaît tout à fait, car la métaphore n'est pas que le véhicule de l'idée; la métaphore est le mécanisme linguistique (et donc cognitif) qui crée l'idée, qui lui permet d'exister.

Molino pose la question suivante: «un concept peut-il s'épurer complètement, conquérir cette transparence absolue qui le coupe de toutes les adhérences sémantiques véhiculées par le mot et toute la sédimentation de ses

significations antérieures, des renvois multiples aux champs précédents dans lesquels s'insérait le concept?» (ibid.:87).

La réponse est non; comme le dit Molino: «Ce n'est plus une question de lexique, c'est une question de concept: existe-t-il quelque chose comme des concepts purs?» (ibid.).

La métaphore qui sert à structurer un nouveau concept scientifique est indissociable de ce concept; si une nouvelle métaphore ou un langage non figuré viennent la remplacer, c'est que le concept a déjà été modifié. Puisque la métaphore organise le concept d'une manière organique en mettant en relief les sèmes communs de deux termes, il est difficile (particulièrement dans le cas de notions abstraites) d'écarter complètement les sèmes non pertinents et même parfois nuisibles à la saisie intellectuelle de la théorie (cf. Kocourek 1994/95).

Reprenons notre exemple de la structure atomique. Le modèle du système solaire communique très bien la notion d'un objet (le noyau, analogue au soleil) entouré par d'autres objets, plus petits que lui (les électrons, analogues aux planètes). Mais il y a des différences importantes. D'abord, les planètes tournent autour du soleil parce qu'elles sont soumises à l'attraction de la

gravité, tandis que les électrons tournent autour du noyau grâce à une attraction électrique.

En plus, le modèle du système solaire suggère que le noyau et les électrons sont des corps sphériques plus ou moins solides. Or, la physique quantique nous enseigne que la structure de l'atome est tout autre chose, si bien qu'un modèle plus approprié serait celui du nuage (cf. Capra 1991). Il est intéressant de constater que cette image appliquée à la notion de l'atome en physique quantique devient à son tour une métaphore servant à élucider la nature de la métaphore elle-même. Ainsi, Max Black (1993:25) prétend que: «There is an inescapable indeterminacy in the notion of a given metaphorical statement, so long as we count its import as part of its essence». La notion d'*indeterminacy*, la non-déterminabilité, fait partie intégrante des théories des quanta. Il est donc intéressant de considérer que la métaphore, par sa nature même, ne peut être analysée avec une précision parfaite, car le réseau sémique produit par le processus métaphorique est un système ouvert où il est possible de trouver un nombre illimité de connexions sémantiques.

Synthèse et ouverture sémantique

L'étude de la métaphore n'est pas près de disparaître; l'intérêt suscité par la métaphore est aussi ancien et permanent que la métaphore elle-même.

Pourtant, «permanent» ne veut pas dire «statique». La théorie de la métaphore a évolué depuis ses débuts chez Aristote. Il ne faut pas entendre par là que la tradition de la rhétorique classique ne nous a pas légué un héritage précieux. Il y a, cependant, de nouvelles conceptions où la métaphore est examinée à la lumière de nouvelles découvertes conceptuelles et épistémologiques. Ainsi, il convient de discuter la direction que prend l'étude de la métaphore à l'heure actuelle.

Malgré la diversité des différentes théories partielles de la métaphore, il est possible de dégager deux prémisses fondamentales: la métaphore se caractérise par sa nature profondément synthétique et en même temps elle fait preuve d'une certaine perméabilité ou imprévisibilité. Par là je veux dire qu'elle permet de

rapprocher des idées les plus disparates, les plus insolites. Cela signifie que le stock des métaphores potentielles est inépuisable, et de ce fait on peut parler de l'ouverture sémantique de la métaphore.

Cette souplesse remarquable de la métaphore vient du fait qu'elle naît dans l'expression langagière et non pas dans le monde extra-linguistique; ce qu'on appelle la similarité ou la ressemblance sur laquelle la métaphore est censée reposer n'est qu'une conclusion faite à *posteriori*. Elle est, à mon sens, une création pure de l'activité linguistique, et elle jaillit d'un bond du moment où le concept et la forme que lui donne la langue s'entrecroisent.

La notion d'un mécanisme métaphorique fondé sur une conception structuraliste de la langue n'est pas universelle; à ma propre conception linguistique de la métaphore s'oppose celle de George Lakoff qui prétend que «the locus of metaphor is not in language at all, but in the way we conceptualize one mental domain in terms of another» (1993:203). Lakoff insiste que «[t]he metaphor is not just a matter of language, but of thought and reason. The language is secondary» (ibid.:208).

Bien que j'apprécie souvent les remarques perspicaces et très justes d'ailleurs que fait Lakoff au sujet de la métaphore, mon examen des diverses théories de la métaphore m'a conduite à postuler une perspective essentiellement linguistique. Comme nous l'apprend la thèse du structuralisme saussurien, c'est la langue qui détermine et délimite les concepts, et non pas le contraire.

5.1 Le problème du mot

Le rapport entre le mot et la métaphore est à la fois intime et problématique. A la conception tropologique situant la métaphore à l'intérieur du mot, comme le font la rhétorique classique et quelques approches contemporaines, notamment celles de Tamine et du Groupe Mu, s'opposent les conceptions dites interactionnelles, discursives ou contextuelles (voir par exemple Richards, Black, Ricoeur).

Si la conception selon laquelle la métaphore consiste en un seul mot s'avère inadéquate, il est également vrai qu'il est impossible de décrire une

métaphore sans parler du mot. Compte tenu des aspects problématiques du concept de *mot*, je préfère par souci de précision retenir *lexème* au sens de Greimas et Courtés, ou *terme*, pour la forme lexicale, et celui de *sémème* (dans le sens d'*acception*) lorsqu'il s'agit de l'examen d'un sens précis.

Nous avons déjà vu chez Ricoeur que le débat concernant le statut du lexème dans la théorie de la métaphore est très complexe. Mais la conception d'une métaphore vive qui met en relief un seul lexème est loin de disparaître, car la plupart des théories de la métaphore reposent sur l'opposition d'un terme «propre» et d'un terme «figuré» ou «métaphorique».

5.1.1 Sens propre et sens figuré

J'ai déjà constaté (4.1) que pour Molino, la dichotomie propre-figuré ne peut être éliminée. Il n'est pas question ici de réfuter complètement la notion de l'opposition propre-figuré, mais plutôt de l'examiner à la lumière d'une vue qui tient compte du caractère synthétique et non linéaire de la métaphore. C'est dans

une telle optique que je propose les termes de *métaphorème* et d'*isosémème*. Il est possible de voir une correspondance entre le *métaphorème* et le terme figuré de l'analyse classique, et entre l'*isosémème* et le terme propre.

Toutefois, il convient d'entendre que ces termes ne sont pas que des synonymes interchangeable qui viennent embrouiller davantage l'examen théorique de la métaphore. Leur emploi se justifie, me semble-t-il, du moment que l'on considère la nature syntagmatique et holistique de la métaphore. Le terme de *métaphorème* laisse entendre qu'il s'agit d'une unité articulée à un système plus vaste (c'est-à-dire le réseau de sens qu'est la métaphore); c'est insister sur le caractère continu de la métaphore.

Mais le véritable problème posé par les désignations de *terme propre* et *terme figuré* est celui du mythe du langage littéral. Car le corollaire de ce mythe est la notion, exploitée par la tradition classique, que le sens est solidement attaché au terme. Or, cela n'est pas le cas, comme le témoigne la polysémie.

Au sens de Richards, il s'agit d'un mythe particulièrement insidieux qu'il a appelé la «Proper Meaning Superstition». Il existe, cependant, un antidote contre le poison du «Proper Meaning Superstition»; il s'agit de tenir compte du contexte, car c'est le contexte qui permet de préciser ce que signifie tel ou tel terme.

Cette notion, déjà révolutionnaire, a été reprise par Eva Feder Kittay. Elle appelle les «default assumptions» (1987, passim) les sens qui sont considérés, selon la conception classique, comme les sens propres ou littéraux d'un terme. Le sens n'appartient donc pas à un terme d'une manière intrinsèque, mais est associé à ce terme parce qu'il se trouve dans tel ou tel contexte plus souvent que dans tel ou tel autre. Si le pouvoir de signifier métaphoriquement n'appartient pas entièrement au lexème isolé, quel est donc le rôle du lexème propre ou figuré?

5.1.2 L'ouverture métaphorique du lexème

Comme je l'ai déjà constaté, il ne s'agit pas de sous-estimer l'importance du lexème pour la métaphore,

mais de bien saisir son rôle. Si le sens était figé et invariable, il ne pourrait y avoir de métaphore; pour que le lexème puisse signifier autre chose, il doit faire preuve d'un certain caractère d'ouverture. Ce caractère d'ouverture fait partie intégrante de sa nature.

D'après Kocourek (1992:29), la capacité d'acquérir un sens métaphorique est une caractéristique propre à tout lexème. Ainsi,

«[l]’ouverture métaphorique peut être vue comme la métaphorisabilité des mots-lexèmes. Bien que la métaphorisation *ad hoc*, dite vive, ne soit pas elle-même un phénomène systémique, l’ouverture générale des mots-lexèmes (forts) vers la métaphorisation la rend systémique. N’importe quel mot-lexème fort peut en principe être employé comme le terme métaphorique (m) ou comme le terme littéral (l) correspondant à un terme métaphorique (ibid.).

Cette remarque est particulièrement pertinente pour une théorie de la métaphore vive, puisque les métaphores lexicales (cf. Horne 1987) qui se comportent comme tout autre lexème de la langue, sont d’abord des métaphores vives. Par exemple, le lexème *souris* désigne traditionnellement un petit mammifère rongeur, mais depuis 1983 à peu près, ce terme est devenu une métaphore lexicale définie comme un «boîtier connecté à un terminal ou à un micro-ordinateur, que l’on déplace

sur une surface plane afin de désigner un point sur l'écran de visualisation et d'agir sur lui» (Petit Robert).

Puisque les deux notions sont sémantiquement si éloignées l'une de l'autre, c'est la seule ouverture métaphorique en tant que propriété inhérente à tout lexème qui permet ce glissement sémantique. La preuve c'est la richesse des métaphores lexicales cachées que seule l'étude diachronique, étymologique permet de révéler. Toutefois, si la présence métaphorique est affaiblie par l'usage (cf. également Le Guern 1973), elle ne disparaît jamais tout à fait. Ainsi, apprendre que le verbe *arriver* vient, métaphoriquement, du latin vulgaire *arripere*, de *ad* et *ripa* (à la rive) ou que *muscle* est dérivé du latin *musculus* «petit rat», c'est saisir une dimension nouvelle, enrichie d'un concept banal.

5.1.3 Polysémie et métaphore

La notion de la polysémie touche celle de la métaphore surtout sur le plan lexical, et concerne le plus souvent des métaphores lexicales. Aussi l'ouverture

métaphorique est-elle étroitement liée à la notion de la polysémie, puisque les lexèmes acquièrent facilement de nouvelles acceptions. Le mécanisme polysémique est donc à l'oeuvre lorsqu'il s'agit des néologismes sémantiques qui sont motivés par un rapport métaphorique (cf. Kocourek 1991:169-171) tels que *souris* que j'ai évoqué ci-dessus et *virus*. Ce dernier signifie d'abord un micro-organisme infectieux, et, depuis assez récemment, «programme ou instruction cachés (volontairement ou non) dans un système informatique» (Petit Robert). La polysémie entraîne automatiquement une réorganisation de la structure sémique du lexème en question. Désormais, si quelqu'un demande ce que signifient *souris* et *virus*, il sera nécessaire de demander des précisions quant au contexte avant de pouvoir répondre d'une manière appropriée. Schogt (1976, passim) souligne l'importance du contexte dans l'interprétation des lexèmes polysémiques.

5.2 Le référent revisité

La conception classique de la métaphore confond souvent la signification même d'une expression métaphorique et la chose matérielle dont on parle. Il est essentiel, cependant, de distinguer clairement signe, signification et référent. A mon sens, le référent est ce qui est désigné par une expression langagière.

5.2.1 Similarité et référent

La plupart des théories classiques de la métaphore définissent celle-ci comme l'expression des similarités ou des ressemblances partagées par deux choses. Même les conceptions linguistiques contemporaines ne tiennent pas toujours compte d'une manière systématique de la distinction entre l'idée exprimée par une métaphore et un élément de la réalité extra-linguistique. Ici on peut évoquer Tamba-Mecz qui fait appel à la dimension référentielle dans sa théorie de la métaphore et relie l'expression métaphorique à une situation ou une chose extra-linguistiques.

Selon Tamba-Mecz, il existe plusieurs types de référence et ce terme désigne tantôt un rapport logico-syntaxique, tantôt un rapport extra-linguistique. Bien qu'il soit utile, voire nécessaire, d'esquisser nettement la différence entre ces deux notions, on peut regretter la confusion qu'entraîne chez Tamba-Mecz l'emploi inutilement ambigu du terme *référent*.

Elle affirme, par exemple, que le niveau référentiel peut être défini «par les relations énonciatives, qui repèrent un énoncé par rapport à une situation d'énonciation, et articulent de la sorte du linguistique à du non linguistique» (1981:115). C'est une idée qui est réitérée plus loin lorsqu'elle prétend (ibid.:120) que dans un énoncé comportant un nom lié à un verbe ou à un adjectif, «c'est par ce nom que s'effectuera le passage du linguistique à un référent extra-linguistique, auquel le reste de l'énoncé référera les déterminations qu'il apporte».

On peut supposer qu'elle veut faire appel à la notion de référent par souci du critère d'objectivité; la métaphore n'est pas à interpréter selon les «je pense» de l'auteur, mais d'après des critères concrets. En fait,

la dimension référentielle ne nous apprend rien sur la métaphore, puisque le référent ne figure pas directement dans le processus foncièrement linguistique de la métaphorisation.

C'est ici qu'on peut apprécier les réflexions de Greimas (1986:13) selon qui le signifié est à distinguer du référent :

La reconnaissance de la clôture de l'univers sémantique implique, à son tour, le rejet des conceptions linguistiques qui définissent la signification comme la relation entre les *signes* et les *choses*, et notamment le refus d'accepter la dimension supplémentaire du référent.

Le référent existe, cela va de soi (pour ce qui est de la discussion des rapports entre le référent et la langue, voir Ogden et Richards 1994 et Gordon 1990), mais point n'est besoin de le faire entrer dans une théorie traitant du sens. Entre l'univers clos du sémantique et le monde du réel il y a un abîme. Alors, compte tenu de la nature sémantique de la métaphore, la notion de *référent* est à écarter.

5.2.2 Métaphore et signe saussurien

Afin de résoudre le problème du référent, il convient simplement de réexaminer la métaphore à la lumière de la théorie saussurienne. Si l'on admet, à l'instar de Saussure, que la langue réunit non pas un nom et une chose, mais un concept et une forme langagière (l'image acoustique) appelés *signifié* et *signifiant* respectivement, et que la métaphore est d'abord une création langagière, il s'ensuit que la métaphore est sujette aux mêmes principes linguistiques que tout autre phénomène langagier.

5.3 Vers une théorie contextuelle de la métaphore

Ayant affirmé que la métaphore vive relève de la substance sémantique de la langue et qu'elle ne consiste pas en un lexème isolé, je me propose de considérer quelques aspects d'une théorie contextuelle qui tient compte des composantes lexico-sémantique et discursive (ou textuelle) de la métaphore.

5.3.1 Importance de la théorie interactionnelle

J'ai déjà évoqué à plusieurs reprises la théorie de la métaphore selon Richards telle qu'elle est élaborée dans *Philosophy of Rhetoric*. Ricoeur remarque que cette conception représente une étape nouvelle dans l'épistémologie de la métaphore. A la conception classique de la métaphore paradigmatique, analytique, linéaire, s'oppose une vision originale et intuitive: la métaphore est, chez Richards, syntagmatique, synthétique et holistique (voir Russo 1989). Or, plusieurs linguistes ont adopté la terminologie de Richards et élaboré le modèle dit interactionnel de la métaphore. Du point de vue d'une étude visant une approche sémantique de la métaphore, la théorie interactionnelle donne lieu à une théorie textuelle ou discursive. Il s'agit au fond d'une conception contextuelle (et j'entends *contextuel* dans son sens linguistique, c'est-à-dire, syntagmatique). Ce modèle est caractérisé par le rôle central que joue le contexte dans l'activité d'interpréter une métaphore. Les significations ne sont plus rigidement attachées à leur «mot» (d'ailleurs, Saussure l'avait déjà dit), mais

le sens global de l'énoncé métaphorique relève de la somme totale des idées qui s'y trouvent. En particulier, Richards a réfuté la notion de «sens propre», ainsi que la distinction classique entre sens propre et sens figuré; selon lui, la «Proper Meaning Superstition» ne permet pas d'expliquer d'une manière satisfaisante le mécanisme si évidemment créateur et synthétique de la métaphorisation. Au lieu du «terme propre» et «terme figuré», il y a «tenor» et «vehicle»; la raison conceptuelle de leur rapprochement s'appelle le «ground».

5.3.2 Isotopie et réseau métaphorique

Vues à la lumière de la théorie de la sémantique structurale (Greimas, Rastier, Pottier), les notions de la théorie interactionnelle offrent une nouvelle vision de la théorie de la métaphore. Une telle approche fait preuve de la rigueur et de l'objectivité qui caractérisent la théorie classique. Du même coup, cette optique permet de tenir compte du côté synthétique, créateur et imprévisible de la métaphore, et Richards a très bien montré qu'une conception qui néglige ces

aspects ne réussira jamais à décrire d'une manière adéquate la métaphore.

C'est cette perspective qui m'a amenée à rapprocher la notion d'isotopie de celle de la métaphore. Le lexème n'est ni le nom d'une chose ni un paradigme de différents sens mais une constellation de sèmes. Il s'agit de sèmes essentiels et de sèmes virtuels ou potentiels.

Si l'on tient compte de cette conception du lexème, on peut se garder de tomber dans le piège embarrassant de prétendre que, en dehors de tout contexte, les lexèmes n'ont aucun sens (cf. Schogt 1976, Kocourek 1992). Ils possèdent des sèmes essentiels, «nucléaires» (Greimas), «inhérents» (Rastier) qui constituent le noyau sémantique d'une métaphore, et des sèmes latents, virtuels; c'est la potentialité métaphorique (Kocourek 1986, 1992) qui permet la créativité inépuisable de la métaphore. Tout lexème a le potentiel d'être employé comme métaphorème; on peut, dans un contexte possible, réunir deux lexèmes tirés de deux champs sémantiques disparates pour aboutir par la suite à une métaphore insolite, mais belle.

Du point de vue de la dimension textuelle ou discursive, c'est-à-dire du point de vue syntagmatique de

la métaphore, celle-ci s'explique comme la présence d'un lexème dont le sémantisme s'avère incompatible avec l'isotopie dominante, ce qui veut dire que ce lexème empêche une lecture logique et cohérente sans faire appel à une interprétation métaphorique. Or, ce lexème (le métaphorème) introduit dans le parcours syntagmatique une nouvelle isotopie. Du point de vue de la fonction heuristique de la métaphore, le métaphorème harmonise les deux isotopies et met en valeur les sèmes communs. C'est ce partage de sèmes qui caractérise le rapport d'analogie.

Puisque la lecture d'un texte littéraire n'est pas linéaire, l'entrelacement des deux isotopies produit l'effet de richesse et d'épaisseur dont parle Greimas et un effet de plurivalence ou densité sémantique (évoquée par Kocourek 1992). Ces notions rappellent la «transaction between contexts» de Richards; cet entrelacement d'isotopies, avec ses sèmes récurrents, constitue le réseau métaphorique (Horne 1989). On va maintenant constater l'isotopie et réseau métaphoriques dans une structure métaphorique empruntée à *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo.

5.3.3 **«Une nuit de noces»: aspects textuels de la métaphore**

La structure métaphorique qui suit est relevée au chapitre intitulé «Une nuit de noces»; le poète Gringoire se trouve dans une chambre avec la Esmeralda dont il contemple la beauté:

Vous avez été enfant, lecteur, et vous êtes peut-être assez heureux pour l'être encore. Il n'est pas que vous n'avez plus d'une fois (et pour mon compte j'y ai passé des journées entières, les mieux employées de ma vie) suivi de broussaille en broussaille, au bord d'une eau vive, par un jour de soleil, quelque belle demoiselle verte ou bleue, brisant son vol à angles brusques et baisant le bout de toutes les branches. Vous vous rappelez avec quelle curiosité amoureuse votre pensée et votre regard s'attachaient à ce petit tourbillon sifflant et bourdonnant, d'ailes de pourpre et d'azur, au milieu duquel flottait une forme insaisissable voilée par la rapidité même de son mouvement. L'être aérien qui se dessinait confusément à travers ce frémissement d'ailes vous paraissait chimérique, imaginaire, impossible à toucher, impossible à voir. Mais, lorsque enfin la demoiselle se reposait à la pointe d'un roseau et que vous pouviez examiner, en retenant votre souffle, les longues ailes de gaze, la longue robe d'émail, les deux globes de cristal, quel étonnement n'éprouviez-vous pas et quelle peur de voir de nouveau la forme s'en aller en ombre et l'être en chimère! Rappelez-vous ces impressions, et vous vous rendrez aisément compte de ce que ressentait Gringoire en contemplant sous sa forme visible et palpable cette Esmeralda qu'il n'avait entrevue jusque-là qu'à travers un tourbillon de danse, de chant et de tumulte.

Cet extrait étant textuellement trop riche pour effectuer ici une analyse exhaustive, je me contenterai d'identifier quelques éléments de l'isotopie métaphorique.

On constate ici deux isotopies principales, l'isotopie de la Esmeralda, que le contexte plus large permet d'établir comme l'isotopie dominante; et l'isotopie de l'«autre» demoiselle, l'insecte ailé.

Ces isotopies s'entrecroisent à plusieurs reprises, ce qui permet de développer métaphoriquement, indirectement, la nature du personnage de la Esmeralda. Les sèmes de /beauté/, /petitesse/, /rapidité/ et d'/insaisissabilité/ sont mis en valeur par les expressions «quelque belle demoiselle verte ou bleue» (allusion double à l'insecte, la libellule, et aux vêtements de la petite bohémienne), «vol», «petit tourbillon sifflant», «tourbillon de danse» et ainsi de suite.

Une fois établie, l'isotopie métaphorique est génératrice de nouvelles métaphores relevées au même champ sémantique qui intensifient l'effet métaphorique.

Ainsi, le champ métaphorique de «la jeune fille est un petit insecte rapide, joli et exquis» ainsi activé, d'autres énoncés métaphoriques renfermant les mêmes sèmes surgissent. Plus loin, lorsque Gringoire s'approche de la Esmeralda et elle sort un petit poignard, on lit «La demoiselle se faisait guêpe et ne demandait pas mieux que de piquer», et encore dans le même contexte: «et le poignard mignon disparut comme il était venu, sans que Gringoire pût voire où *l'abeille cachait son aiguillon*».

Les diverses correspondances sémantiques ainsi évoquées entre la série «demoiselle», «guêpe» et «abeille», et entre «piquer» et «aiguillon», ajoutées à l'exploitation textuelle de la polysémie de «demoiselle» produisent un effet de sens synthétique mais cohérent que l'on appelle la métaphore.

On est maintenant en mesure de croire que la métaphore restera «à la mode», comme l'a dit Molino; la potentialité et la richesse textuelles et sémantiques dont la métaphore fait preuve, ainsi que la qualité d'imprévisibilité caractérisant son mécanisme créateur, sont, heureusement, inépuisables.

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, E.M. 1988. Earl Mac Cormac's Theory of Metaphor. *Southern Journal of Philosophy* 26, 1:1-7.
- Arrivé, Michel, Françoise Gadet, & Michel Galmiche. 1986. *La Grammaire d'aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française.* Paris: Flammarion.
- Bailin, Alan. 1986. Metaphorical Extension. *Journal of Literary Semantics* 15, 1:53-65.
- Baldinger, Kurt. 1989. Le Problème du changement de sens: nouvelles perspectives. *ALFA* 2:3-25.
- Bally, Charles. 1951. *Traité de stylistique française.* Genève: Georg/Paris: Klicksieck.
- _____. 1965 (1944). *Linguistique générale et linguistique française.* 4^e éd. Berne: Francke.
- Barthes, Roland. 1970. L'Ancienne rhétorique, aide-mémoire. *Communications* 16:172-229.
- Beauchemin, Normand. 1982. *Dictionnaire d'expressions figurées en français parlé du Québec: les 700 «québécoiseries» les plus usuelles.* Sherbrooke: Université de Sherbrooke.
- Berthoff, Ann E., ed. 1991. *Richards on Rhetoric. I. A. Richards: Selected Essays (1929-1974).* New York: Oxford University Press.

- Bertinetto, Pier Marco. 1977. On the Inadequateness of a Purely Linguistic Approach to Metaphor. *Italian Linguistics* 4:7-85.
- Bickerton, Derek. 1969. Prolegomena to a Linguistic Theory of Metaphor. *Foundations of Language*. 5:34-52.
- Black, Max. 1962. *Models and Metaphors*. Ithaca, N.Y.: Cornell University Press.
- _____. 1993. More About Metaphor. Ortony, ed. 1993:19-41.
- Blank, Glenn David. 1988. Metaphors in the Lexicon. *Metaphor and Symbolic Activity* 3, 1:21-36.
- Bloomfield, Leonard. 1966 (1933). *Language*. New York: Holt Rinehart, & Winston.
- Bonhomme, Marc. 1987. *Linguistique de la métonymie*. Berne: Peter Lang.
- _____. 1992. De la description à la définition métonymique dans un texte publicitaire. Kocourek, ed. 1992:109-124.
- Bouchard, Guy. 1984. *Le Procès de la métaphore*. Québec: Editions Hurtubise.
- Boyd, Richard. 1979. Metaphor and Theory Change: What is "Metaphor" a Metaphor for? Ortony, ed. 1979:356-408.
- Bréal, Michel. 1924 (1897). *Essai de sémantique: Science des significations*. Paris: Hachette.

- Breton, André. 1967. *La Clé des champs*. Paris: J.J. Pauvert.
- Brooke-Rose, Christine. 1965 (1958). *A Grammar of Metaphor*. London: Secker and Warburg.
- Butlin, Nina Hopkins. 1992. Les Opérations du descriptif dans *Le Ventre de Paris*. Kocourek, ed. 1992:87-108.
- _____. 1993. Métonymie et Description. *ALFA* 6:179-188.
- Capra, Fritjof. 1991 (1975). *The Tao of Physics: An Exploration of the Parallels between Modern Physics and Eastern Mysticism*. Boston: Shambhala. (3rd ed.).
- Cardonne-Arlyck, Elisabeth. 1984. *La Métaphore raconte: La Pratique chez Julien Gracq*. Paris: Klincksieck.
- Caminade, Pierre. 1970. *Image et métaphore*. Paris: Bordas.
- Chiss, Jean-Louis, Jacques Filliolet, & Dominique Maingueneau. 1978. *Linguistique française, initiation à la problématique structurale (2), Syntaxe, communication, poétique*. Paris: Hachette.
- Cohen, Jean. 1970. Théorie de la figure. *Communications* 16.
- Cooper, David E. 1986. *Metaphor*. Oxford, England: Basil Blackwell.
- Coseriu, Eugenio. 1976. L'Etude fonctionnelle du vocabulaire: précis de lexématique. *Cahiers de lexicologie* 2:5-23.

- Danesi, Marcel. 1994. Recent Research on Metaphor and the Teaching of Italian. *Italica* 71, n° 4:453-464.
- _____. 1995. Giambattista Vico and the Cognitive Science Enterprise. *Emory Vico Studies*. New York: Peter Lang.
- _____, ed. 1988. Metaphor, Communication and Cognition. Monograph series of the Toronto Semiotic Circle n° 2). Toronto: Humanities Publishing Services, University of Toronto.
- Darmesteter, Arsène. 1888. *La Vie des mots*. Paris: Delagrave.
- Désirat, Claude & Tristan Hordé. 1976. *La Langue française au 20^e siècle*. Paris: Bordas.
- Diller, Anne-Marie. 1991. Cohérence métaphorique, action verbale et action mentale. *Sémantique cognitive* 53:209-228.
- Douay-Soublin, Françoise. 1971. Sur une règle rhétorique d'effacement. *Langue française* 11:102-109.
- _____. 1979. 13 -> 30 -> 3. Molino, ed. 1979.
- _____. 1994. Les figures de rhétorique: actualité, reconstruction, emploi. Landheer, ed. 1994:13-25.
- _____, & Jean-Jacques Pinto. 1991. Analogie/anomalie. *Sémantique cognitive* 53:7-16.
- Droste, Flip G. 1986. On Metaphor and Meta-metaphor. *Linguistics* 24:755-771.

- Dubois, Jean. 1973. Dictionnaire de linguistique. Paris: Larousse.
- _____, Francis Edeline, Jean-Marie Klikenberg, Philippe Minguet, François Pire, & Hadelin Trinon (Groupe Mu). 1970. Rhétorique générale. Paris: Larousse.
- Dubois, Philippe. 1975. La Métaphore filée et le fonctionnement du texte. Français moderne 43, 3:202-213.
- Dumarsais. 1888. Des Tropes ou des différents sens. Figure et vingt autres articles de l'Encyclopédie, suivis de l'Abrégé des tropes de l'abbé Ducros. Paris: Flammarion. (Françoise Douay-Soublin, ed.)
- Eco, Umberto. 1973. Sémantique de la métaphore. Tel Quel 55:25-46.
- Edeline, Francis. 1979. Nouvelles recherches sur la métaphore. Semiotica 25, 3-4:379-387.
- Esnault, Gaston. 1925. L'Imagination populaire, Métaphores occidentales. Paris: P.U.F.
- Fontanier, Pierre. 1968 (1821). Les Figures du discours. Introd. par Gérard Genette. Paris: Flammarion.
- Galisson, Robert, & Daniel Coste. 1976. Dictionnaire de didactique des langues. Paris: Hachette.
- Garver, Newton. 1986. Structuralism and the Challenge of Metaphor. The Monist 69:68-85.
- Genette, Gérard. 1970. La Rhétorique restreinte. Communications 16:158-171.

- Gerrig, Richard J., & Raymond W. Gibbs, Jr. 1988. Beyond the Lexicon: Creativity in Language Production. *Metaphor and Symbolic Activity* 3, 1:1-19.
- Goodenough, Ward H. 1956. Componential Analysis and the Study of Meaning. *Language* 32:195-216.
- Goosse, André. 1975. *La Néologie française aujourd'hui, observations et réflexions*. Paris: CILF.
- Gordon, W. Terrence. 1980, 1987 et 1992. *Semantics: A Bibliography*. 3 vol.: 1980 (1965-1978); 1987 (1979-1985); 1992 (1986-1991). Metuchen, New Jersey: The Scarecrow Press.
- _____. 1982. *A History of Semantics*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- _____. 1990. C.K. Ogden, Edward Sapir, Leonard Bloomfield, and The Geometry of Semantics. In Hans-Joseph Niederehe and Konrad Koerner, edd., *History and Historiography of Linguistics*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins :821-832.
- _____. 1991. The Semiotics of C.K. Ogden. In Thomas A. Sebeok and Jean Umiker-Sebeok, edd., *The Semiotic Web 1990*, Berlin: Mouton de Gruyter :111-177.
- _____. 1993. *La Sémantique aux Etats-Unis: De Bloomfield au générativisme*. *Histoire, Epistémologie, Langage* 15/I:31-52.
- _____. 1996. *Saussure for Beginners*. New York & London: Writers and Readers Publishing.

- _____, ed. 1994. *C. K. Ogden and Linguistics*. London: Routledge/ Thoemmes Press. 5 vol.
- Greenberg, Wendy Nicholas. 1985. *The Power of Rhetoric: Hugo's Metaphor and Poetics*. New York: Peter Lang.
- Greimas, Algirdas Julien. 1986. *Sémantique structurale: Recherche de méthode*. Paris: P.U.F.
- _____, & Joseph Courtés. 1979. *Sémiotique: Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris: Hachette.
- Groupe Mu. Voir Jean Dubois et al. 1970.
- Guilbert, Louis. 1975. *La Créativité lexicale*. Paris : Larousse Université.
- Guiraud, Pierre. 1986 (1967). *Structures étymologiques du lexique*. Paris: Larousse. (2^e éd.).
- Harrison, Bernard. 1986. *The Truth about Metaphor*. *Philosophy and Literature* 10:38-55.
- Hawking, Stephen. 1988. *A Brief History of Time: From the Big Bang to Black Holes*. New York: Bantam.
- _____. 1994 (1993). *Black Holes and Baby Universes*. New York: Bantam.
- Heger, Klaus. 1992. *Analyse componentielle et définition*. Kocourek, ed. 1992:39-50.
- Henry, Albert. 1971. *Métonymie et métaphore*. Paris: Klincksieck.

- Hirtle, Walter H. 1992. Une idée regardante. Kocourek, ed. 1992:137-150.
- Honech, Richard P., & Robert R. Hoffman, edd. 1980. Cognition and Figurative Language. Hillsdale, N.J.: Lawrence Erlbaum.
- Horne, Christine. 1986. La Métaphore lexicale en terminologie: comment mettre cent mille souris sur une puce? *Initiales*, vol. 6: 35-41.
- _____. 1987. La Fonction de la métaphore lexicale dans le français contemporain. Thèse de Maîtrise. Dalhousie University, Halifax, N.S.
- _____. 1989. Le Réseau sémantique funeste: les isotopies dysphoriques dans *Thérèse Raquin* de Zola. *Initiales*, vol. 9: 27-34.
- _____. 1992. La Métaphore: Quelques définitions contemporaines. Kocourek, ed. 1992:179-190.
- _____. 1993. La Textualité de la métaphore en prose. *ALFA*, vol. 6: 159-168.
- Hugo, Victor. 1975 (1832). *Notre-Dame de Paris*. Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- Indurkha, Bipin. 1986. Constrained Semantic Transference: A Formal Theory of Metaphors. *Synthèse* 68, 3:515-551.
- _____. 1987. Approximate Semantic Transference: A Computational Theory of Metaphors and Analogies. *Cognitive Science* 11:445-480.

- Jakobson, Roman. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris: Minuit.
- Jobe, Don. 1986. Some Semantic Features of Cause and Effect Metaphors. *Journal of Literary Semantics* 15, 3:209-215.
- Johnson, Mark. 1980. A Philosophical Perspective on the Problems of Metaphor. Honeck & Hoffman edd. 1980:47-83.
- Kao, Shushi. 1985. Une poétique des figures: *Oiseaux de Saint-John Perse*. *Neophilologus* 69:352-364.
- Kittay, Eva Feder. 1987. *Metaphor. Its Cognitive Force and Linguistic Structure*. Oxford, England: Clarendon Press.
- _____, & Adrienne Lehrer. 1981. Semantic Fields and the Structure of Metaphor. *Studies in Language* 5, 1:31-63.
- Kjellmer, Göran. 1990. On Some Characteristics of the English Lexicon. *Studia Linguistica* 44, 2: 126-154.
- Klein-Lataud, Christine. 1991. *Précis des figures de style*. Toronto: Editions du GREF.
- Kocourek, Rostislav. 1986. Les Structures métaphoriques de l'écueil chez Victor Hugo. *International Colloquium on 19th Century French Literature*. Dalhousie University. Manuscript, 12p.
- _____. 1988. Le Réductivisme lexical: remarques sur la linguistique sans mots. *ALFA* 1:3-39.
- _____. 1989. Définition, sémantique lexicale et théorie linguistique. *ALFA* 2:26-50.

- _____. 1990. Linguistique et langue savante: dilemmes d'analyse. ALFA 3/4:3-11.
- _____. 1991. La Langue française de la technique et de la science. Vers une linguistique de la langue savante. 2^e éd. augmentée, refondue et mise à jour, avec une nouvelle bibliographie. Préface de M. Alain Rey. Wiesbaden: Oscar Brandstetter.
- _____. 1992. Ouverture définitionnelle et métaphorique. Kocourek, ed. 1992:17-38.
- _____. 1994/95. Set Metaphors in English Linguistic Terminology. ALFA 7/8:361-399.
- _____, ed. 1992. Métaphore, définition, description. = ALFA. Vol. 5.
- Lakoff, George. 1987. Women, Fire and Dangerous Things: What Categories Reveal about the Mind. Chicago & London: University of Chicago Press.
- _____. 1993. The Contemporary Theory of Metaphor. In Ortony, ed.
- _____, & Mark Johnson. 1980. Metaphors We Live By. Chicago & London: University of Chicago Press.
- _____, & Mark Johnson. 1985. Les Métaphores dans la vie quotidienne. Paris: Minuit. (trad. de Lakoff et Johnson 1980).
- Landheer, Ronald, ed. 1994. Les Figures de rhétorique et leur actualité en linguistique. Vol. 101. = Langue française.

- Le Guern, Michel. 1969. L'Image dans l'oeuvre de Pascal. Paris: Librairie Armand Colin.
- _____. 1973. Sémantique de la métaphore et de la métonymie. Paris: Larousse.
- Levin, Samuel. 1977. The Semantics of Metaphor. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Lohrey, Andrew. 1991. Science and Language. Etc.: A Review of General Semantics 48, 2:141-145.
- Lyons, John. 1970. Linguistique générale. (Orig. angl. Theoretical Linguistics, 1968). Paris: Larousse.
- _____. 1978. Eléments de sémantique. (Orig. angl. Semantics 1. 1977). Paris: Larousse.
- _____. 1980. Sémantique linguistique. (Orig. angl. Semantics 2. 1978). Paris: Larousse.
- Mac Cormac, Earl R. 1985. A Cognitive theory of Metaphor. Cambridge, Mass.: M.I.T. Press.
- _____. 1990. Metaphor and Pluralism. The Monist 73, 3:411-420.
- Manns, James. 1975. Metaphor and Paraphrase. British Journal of Aesthetics, v. 15, 4:358-366.
- Martinet, André. 1970. Eléments de linguistique générale. Paris: Armand Colin.
- Miall, David S., ed. 1982. Metaphor: Problems and Perspectives. New Jersey : Humanities Press.

- Molino, Jean. 1979. Métaphores, modèles et analogies dans les sciences. Molino, ed. 1979:83-102.
- _____. 1979. Anthropologie et métaphore. Molino, ed. 1979:103-125.
- _____, ed. 1979. La métaphore. = Langages 54.
- _____, Françoise Soublin, & Joëlle Tamine. 1979. Présentation: problèmes de la métaphore. Molino, ed. 1979:5-40.
- Morier, Henri. 1981. Dictionnaire de poétique et de rhétorique. Paris: P.U.F.
- Mounin, Georges. 1970. Introduction à la sémiologie. Paris: Minuit.
- Munz, Peter. 1990. The Rhetoric of Rhetoric. The Journal of the History of Ideas 51:121-142.
- Meyer, Bernard. 1987. Métonymies et métaphores adjectivales. Français moderne 55:193-212.
- Neussel, Frank. 1988. Metaphor and Cognition: A Review Essay. Danesi, ed. 1988:9-22.
- Newmark, Peter. 1985. The Translation of Metaphor. In Paprotté and Dirven, edd.
- Normand, Claudine. 1976. Métaphore et concept. Paris: P.U.F.
- Ogden, Charles Kay, and Ivor Armstrong Richards. 1994 (1923). The Meaning of Meaning. Vol. 3 in C. K. Ogden and Linguistics, W. T. Gordon, ed. London: Routledge/ Thoemmes Press.

- Olson, Richard, ed. 1971. *Science as Metaphor: The Historical Role of Scientific Theories in Forming Western Culture*. Belmont, California: Wadsworth Publishing Company, Inc.
- Ortony, Andrew, ed. 1993 (1979). *Metaphor and Thought*. Cambridge, England: Cambridge University Press (2^e éd.).
- Osgood, Charles E., George J. Suci, & Percy H. Tannenbaum. 1957. *The Measurement of Meaning*. Urbana: Illinois Press.
- Paprotté, Wolf, & René Dirven, edd. 1985. *The Ubiquity of Metaphor: Metaphor in Language and Thought*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Picoche, Jacqueline. 1986. *Structure sémantique du lexique français*. Paris: Nathan.
- _____. 1990/91. L'Etude psychomécanique des grands polysèmes et propositions pour un dictionnaire. ALFA 3/4:13-22.
- _____ et Luce Honeste. 1994. Les Figures éteintes dans le lexique de haute fréquence. *Langue française*. Landheer, ed. 1994:112-124.
- Pottier, Bernard. 1992. *Sémantique générale*. Paris: PUF.
- Raad, B.L. 1989. Modern Trends in Scientific Terminology: Morphology and Metaphor. *American Speech* 64, 2:128-136.
- Rastier, François. 1987. *Sémantique interprétative*. Paris: P.U.F.

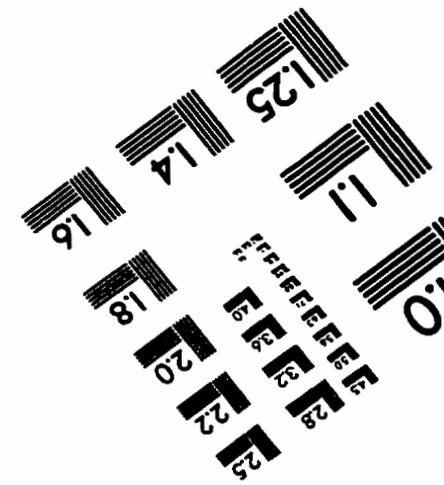
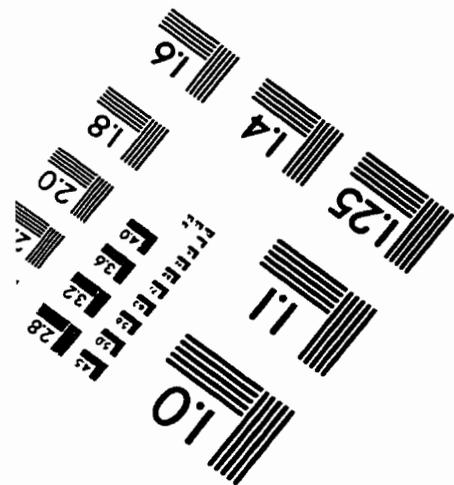
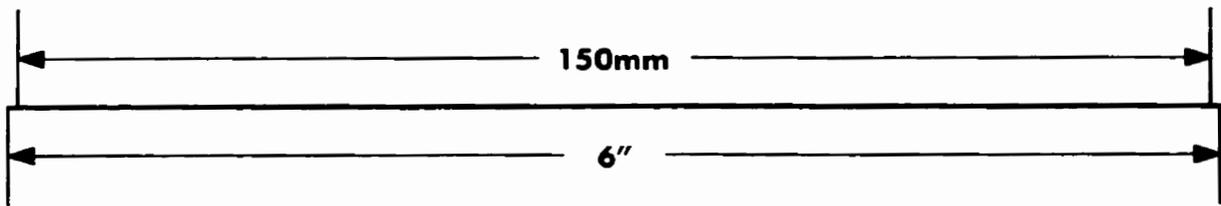
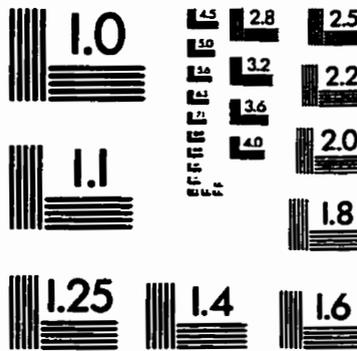
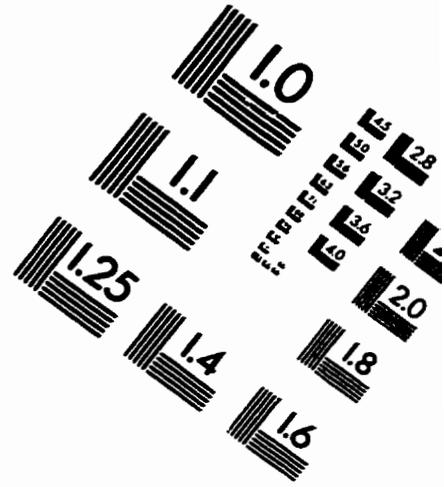
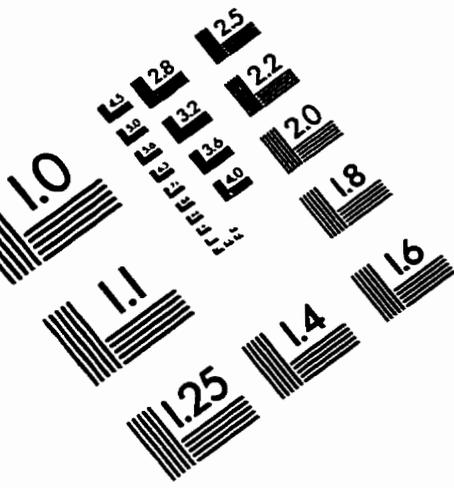
- _____. 1989. Sens et textualité. Paris: Hachette.
- Renton, Nick E. 1992 (1990). *Metaphorically Speaking: A Dictionary of 3,800 Picturesque Idiomatic Expressions*. New York: Warner.
- Reverdy, Pierre. 1968. *Le Gant de crin*. Paris: Flammarion.
- Rey, Alain, & Sophie Chantreau. 1979. *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*. Paris: Le Robert.
- Richards, Ivor Armstrong. 1981 (1936). *The Philosophy of Rhetoric*. London: Oxford University Press.
- Ricoeur, Paul. 1975. *La Métaphore vive*. Paris: Editions du Seuil.
- Rondeau, Guy. 1984 (1981). *Introduction à la terminologie* (2^e éd.). Chicoutimi: Gaëtan Morin éditeur.
- Rosch, Eleanor Heider. 1978. *Principles of Categorisation*. E. Rosch and Barbara B. Lloyd edd. *Cognition and Categorisation*. Hillsdale, N.J.: Lawrence Erlbaum Associates.
- Russo, John Paul. 1989. *I.A. Richards: His Life and Work*. Baltimore, Md.: Johns Hopkins University Press.
- Saussure, Ferdinand de. 1975 (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- Schogt, Henry G. 1968. Quatre fois enseignement. *Word* 24: 433-445.

- _____. 1971. Problèmes stylistiques de la traduction. Problèmes de l'analyse textuelle (réd. Pierre Léon). Paris, Montréal & Bruxelles :63-70.
- _____. 1976. Sémantique synchronique: synonymie, homonymie, polysémie. Toronto & Buffalo: University of Toronto Press.
- _____. 1988. Linguistics, Literary Analysis, and Literary Translation. Toronto & Buffalo: University of Toronto Press.
- _____. 1989. La Sémantique axiologique quinze ans après ses débuts. ALFA 2:51-60.
- _____. 1990/91. Michel Bréal en rétrospection. ALFA 3/4:23-36.
- _____. 1992. Anomalie, langage figuré et métaphore: un problème de sémantique. Kocourek, ed. 1992:151-161.
- _____. 1993. Les Limites de la complexité de la prose orale et écrite. ALFA 6:61-72.
- Shibles, Warren. 1970. Metaphor: An Annotated Bibliography and History. Wisconsin: The Language Press.
- Soskice, Janet Martin. 1985. Metaphor and Religious Language. Oxford, England: Clarendon Press.
- Soublin, Françoise. Voir Françoise Douay-Soublin.
- Tamba-Mecz, Irène. 1975. Système de l'identification métaphorique dans la construction appositive. Le Français Moderne 43, 3:234-255.

- _____. 1981. *Le Sens figuré: Vers une théorie de l'énonciation figurative*. Paris: P.U.F.
- _____. 1988. *La Sémantique*. Paris: P.U.F.
- _____. 1994. Une clé pour différencier deux types d'interprétation figurée, métaphorique et métonymique. Landheer, ed. 1994:26-34.
- Tamine, Joëlle. 1976. L'Interprétation des métaphores en «de»: le feu de l'amour. *Langue française* 30:34-43.
- _____. 1978. *Description syntaxique du sens figuré: la métaphore*. Thèse de Doctorat d'Etat, Paris, 7.
- _____. 1979. Métaphore et syntaxe. Molino, ed. 1979:65-81.
- Tirrell, Lynne. 1989. Extending: The Structure of Metaphor. *Noûs* 23:17-34.
- _____. 1991. Reductive and Nonreductive Simile Theories of Metaphor. *Journal of Philosophy* 88, 7:337-358.
- Tourangeau, Roger, & Lance Rips. 1991. Interpreting and Evaluating Metaphors. *Journal of Memory and Language* 30:452-472.
- Townsend, Dabney. 1988. The Problem of Paraphrase. *Metaphor and Symbolic Activity* 3, 1:37-54.
- Ullmann, Stephen. 1975 (1952). *Précis de sémantique française*. Berne: Francke (5^e édition).

- Van Noppen, Jean-Pierre, S. de Knop, & R. Jorgen. 1985. *Metaphor: A Bibliography of Post-1970 Publications*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- _____, & Edith Hols. 1990. *Metaphor II: A Classified Bibliography of Publications from 1985-1990*. Amsterdam & Philadelphia: John Benjamins.
- Wartburg, Walther von. 1971 (1934). *Evolution et structure de la langue française*. Berne: Francke (10^e édition).
- Wheelwright, Philip. 1962. *Metaphor and Reality*. Bloomington & London: Indiana University Press.
- Whorf, Benjamin Lee. 1956. *Language, Thought and Reality* (Edité et introduit par John B. Carroll). Cambridge, Mass.: MIT Press.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved